7 FÉVRIER 1953

Illinois H Library

France

N° 382 - 100 FRANCS

# ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

## RÉCEPTION DIPLOMATIQUE A L'ÉLYSÉE

La traditionnelle réception du corps diplomatique à l'Élysée — la dernière du septennat de M. Vincent Auriol — a été extrêmement brillante. De très nombreux invités se pressaient dans les salons admirablement fleuris, et les uniformes chamarrés, les habits, les robes chatoyantes donnaient à cette soirée un cachet de haute élégance.

Phot. « France-Illustration » (H. Parnotte).

DANS CE UMÉRO

★

REPORTAGES DE NOS YÉS SPÉCIAUX

ÉGYPTE :

ENÉ BRANELLEC T ROGER BOULET

★

CHEZ « FRANÇAIS » LOUISIANE :

PAUL MOUSSET

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

# EXPORTATION

## FABRICANTS

## TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

## LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

# SÉLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE

## DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE CONSTITUANT LA BASE DE TOUTE BIBLIOTHÈQUE

cédés à des **PRIX EXCEPTIONNELS** aux lecteurs de FRANCE-ILLUSTRATION

par les **ÉDITIONS CLASSIQUES ET CONTEMPORAINES** 40-42, rue du Capitaine-Ferber, PARIS-20e - C. C. P. PARIS 516-42

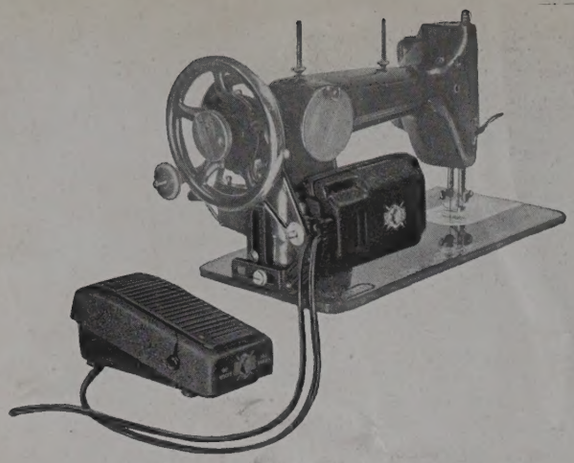
**Reliure sobre et artistique. Façon cuir de Rouen,** à coins, impressions or. Plat papier flammé. Rien à payer d'avance.

**OFFRE LIMITÉE AU 31 MARS 1953** (France métropolitaine) **AU 30 AVRIL** (Union française et Étranger)

| AUTEURS | Nbre de vol. | Comptant | Tempérament | TITRES DES OUVRAGES |
|---|---|---|---|---|
| **BALZAC (Honoré de)** | 25 | 13.050 | 10 mens. de 1.465 | Œuvres. |
| **BAZIN (Hervé)** Prix T.-Renaudot | 5 | 4.750 | 6 mens. de 870 | Vipère au poing - La Tête contre les murs - La Mort du petit cheval - Bureau des mariages - Lève-toi et marche. |
| **BROMFIELD (Louis)** Traduit de l'anglais | 5 | 4.500 | 6 mens. de 820 | Précoce Automne - La Vallée perdue - Mrs. Parkington - Le Delta sauvage - La Mousson. |
| **BUCK (Pearl)** Traduit de l'anglais | 12 | 11.050 | 10 mens. de 1.240 | Exilée - Famille dispersée - Fils de Wang Lung - La Mère - Patriote - Pavillon de femmes - Première Femme de Yang - Terre chinoise - Vent d'Est et d'Ouest - Un Cœur fier - L'Ange combattant - Le Pain des hommes. |
| **CHURCHILL (Winston)** Traduit de l'anglais | 10 | 11.400 | 10 mens. de 1.280 | La Dernière Guerre mondiale. |
| **COLETTE** de l'Académie Goncourt | 20 | 16.150 | 10 mens. de 1.810 | Œuvres. |
| **CRONIN** Traduit de l'anglais | 15 | 14.250 | 10 mens. de 1.600 | Chapelier et son château (2 vol.) - Citadelle - Clés du royaume - Dame aux œillets - Destin de Robert Shannon - Sous le regard des étoiles - Trois Amours (2 vol.) - Aux Canaries - Jardinier espagnol - Années d'illusion - Sœurs - Confidences - Chairs vives - Vertes Années. |
| **DOSTOIEVSKY** Traduit du russe | 15 | 12.100 | 10 mens. de 1.355 | Adolescent (2 vol.) - Crime et Châtiment (2 vol.) - Eternel Mari - Humiliés et Offensés - L'Idiot (2 vol.) - Le Joueur - Possédés (2 vol.) - Souvenir de la maison des morts - Les Frères Karamazov (2 vol.) - Stepantchikovo-Nictochka. |
| **DUHAMEL (Georges)** de l'Académie française | 17 | 12.100 | 10 mens. de 1.355 | Les Pasquier (10 volumes) - Les Salavin (5 volumes) - Voyage de Patrice Périot - Civilisation. |
| **FRANCE (Anatole)** de l'Académie française | 20 | 14.000 | 10 mens. de 1.570 | Œuvres. |
| **GIDE (André)** Prix Nobel | 11 | 9.250 | 10 mens. de 1.040 | Caves du Vatican - École des femmes - Immoraliste - Nourritures terrestres - Porte étroite - Si le grain ne meurt - Symphonie pastorale - Feuillets d'automne - Faux Monnayeurs (2 volumes) - Ainsi soit-il. |
| **KNITTEL (John)** Traduit de l'allemand | 7 | 7.745 | 10 mens. de 870 | Amédée - Le Commandant - El Hakim - Thérèse Étienne - Via Mala - Terra Magna (2 volumes). |
| **MALRAUX (André)** Prix Goncourt | 4 | 3.600 | 5 mens. de 795 | Condition humaine - Les Conquérants - Voie royale - L'Espoir. |
| **MARTIN DU GARD** | 11 | 9.900 | 10 mens. de 1.110 | Les Thibault (9 volumes) - Jean Barois (2 volumes). |
| **MAURIER (Daphné du)** Traduit de l'anglais | 5 | 5.000 | 6 mens. de 935 | Ma cousine Rachel - L'Auberge de la Jamaïque - Général du roi - Rébecca - La Chaîne d'amour. |
| **MAUPASSANT (Guy de)** Illustrés | 20 | 16.150 | 10 mens. de 1.810 | Œuvres. |
| **MAURIAC (François)** de l'Académie française | 13 | 9.300 | 10 mens. de 1.040 | Anges noirs - Baiser au lépreux - Désert de l'amour - Destin - Génitrix - Mystère de Frontenac - Nœud de vipères - Thérèse Desqueyroux - Le Sagouin - Fin de la nuit - Fleuve de feu - La Pharisienne - Galigaï. |
| **MAUROIS (André)** de l'Académie française | 7 | 5.900 | 8 mens. de 820 | Ariel - Bernard Quesnay - Cercle de famille - Climats - Histoire d'Angleterre - Terre promise - Discours du docteur O'Grady. |
| **MEERSCH (Van der)** Prix Goncourt | 14 | 12.600 | 10 mens. de 1.415 | Car ils ne savent ce qu'ils font - Corps et Ames (2 vol.) - Élu - Empreinte du Dieu - Fille pauvre (2 vol.) - Maison dans la dune - Maria, fille de Flandre - Pêcheurs d'hommes - Quand les sirènes se taisent - Invasion 14 (2 volumes) - La Petite Sainte Thérèse. |
| **PAGNOL (Marcel)** de l'Académie française | 6 | 4.850 | 6 mens. de 890 | César - Fanny - Marius - Fille du puisatier - Merlusse et Cigalon - Topaze. |
| **PROUST (Marcel)** Prix Goncourt | 18 | 16.950 | 10 mens. de 1.900 | A la recherche du temps perdu (15 volumes) - Jean Santeuil (3 volumes). |
| **ROMAIN ROLLAND** | 10 | 8.050 | 10 mens. de 905 | L'Ame enchantée (7 volumes) - Colas Breugnon - Clérembault - Pierre et Luce. |
| **ROMAINS (Jules)** de l'Académie française | 30 | 25.000 | 10 mens. de 2.800 | Les Hommes de bonne volonté (27 volumes) - Knock - Les Copains - Bertrand de Ganges. |
| **SARTRE (Jean-Paul)** | 9 | 7.800 | 10 mens. de 875 | Mains sales - Nausée - Théâtre - Le Diable et le Bon Dieu - Engrenage - Série Chemins de la Liberté : Age de raison - Sursis - Mort sans âme - Le Mur. |
| **SIMENON (Georges)** | 11 | 7.850 | 10 mens. de 880 | Vérité sur bébé Donge - Testament de Donadieu - Monsieur La Souris - Homme de la tour Eiffel - Crime en Hollande - Passager clandestin - Marie du Port - La Neige était sale - Maigret au Picrat's - Trois Chambres à Manhattan - Lettres à mon juge. |
| **SLAUGHTER (Frank)** Traduit de l'anglais | 10 | 11.700 | 10 mens. de 1.310 | Hôpital général - Afin que nul ne meure - Non pas la mort mais l'amour - Deux Cœurs de femme - Le Cœur a ses raisons - Docteur Land - La Fin du voyage - Merci colonel Flynh - Divine Maîtresse - Sangarée. |
| **UNDSET (Sigrid)** | 6 | 6.300 | 6 mens. de 860 | La Couronne - La Croix - La Femme - Ida Elisabeth - Buisson ardent - Orchidées blanches. |
| **LES GRANDS SUCCÈS** | 25 au choix | 23.000 | 10 mens. de 2.580 | Vipère au poing - La Mousson - La Peste - Clochemerle - Les Saints vont en enfer - Pêcheurs d'épaves - L'Empreinte - Grand Meaulnes - Vingt-Cinquième Heure - Dernière Chance - Caroline chérie (2 vol.) - Dernier Civil - Expédition du Kon Tiki - Ennemis de la femme - Via Mala - La Raison de ma vie (Evita Peron) - Poussière - Zéro et l'Infini - Rébecca - Autant en emporte le vent (2 vol.) - Livre de San Michele - Ion le Roumain - Knock - Bal des maudits (2 vol.) - Afin que nul ne meure - Les Hommes en blanc (3 vol.) - Raisins de la colère - Nez de cuir - Ambre (2 vol.). |
| **LES GRANDS CLASSIQUES** | 30 au choix | 16.900 | 10 mens. de 1.850 | BAUDELAIRE : Spleen de Paris - Fleurs du mal — BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie — DU BELLAY : Les Regrets — CORNEILLE : Le Cid - Horace - Cinna - Polyeucte - Pompée (1 vol.) — DESCARTES : Discours de la méthode — ERASME : Éloge de la folie — FLAUBERT : Salambô - Madame Bovary — LA FONTAINE : Fables (2 vol.) — GŒTHE : Werther — LAMARTINE : Jocelyn — MACHIAVEL : Le Prince — MURGER : Vie de Bohême — MUSSET : Comédies et Proverbes (3 vol.) — PASCAL : Les Pensées - Les Provinciales — PRÉVOST (abbé) : Manon Lescaut — PERRAULT : Contes — RABELAIS : Gargantua - Pantagruel — RACINE : Les Plaideurs - Britannicus - Bérénice (1 vol.) — SAINTE-BEUVE : Volupté — SHAKESPEARE : Macbeth - Othello (1 vol.) - Roméo et Juliette — STENDHAL : Armance - De l'amour - La Chartreuse de Parme (2 vol.) - Le Rouge et le Noir (2 vol.) THOMAS : Tristan et Yseult — VIGNY (de) : Servitude et Grandeur militaire - Poésies — VILLON : Œuvres — VOLTAIRE : Vie de Voltaire - Zadig et autres contes (1 vol.). |
| **LES PRIX GONCOURT** | 26 | 22.100 | 10 mens. de 2.475 | dont le dernier 1953 : Léon Morin, prêtre. |
| **CHEFS-D'ŒUVRE DEMI-SIÈCLE** | 13 | 9.850 | 10 mens. de 1.105 | Colline inspirée - Journal d'un curé de campagne - Confession de minuit - Dieux ont soif - Faux Monnayeurs (2 vol.) - Silbermann - Fermina Marquez - Condition humaine - Thérèse Desqueyroux - Un Amour de Swann - Douceur de la vie - La Nausée. |

Œuvres sélectionnées par COLETTE - Ed. HERRIOT - M. PAGNOL - Fr. CARCO - F. MONDOR - P. BRISSON - J. CAIN - P. GUTH - J. PAULHAN - A. SARRAUT

**IMPORTANT :** Vous avez la faculté de supprimer les titres que vous possédez déjà et de commander des ouvrages appartenant à différentes séries. Notez que le prix des volumes est différent. Seul le prix de la série complète ne varie pas. — **NOTA :** Franco de port et d'emballage (France métropolitaine) plus les taxes légales (2,5 %) ; Union française et étranger : port en sus. Pour l'étranger, joindre le montant à la commande. Pour les ventes à tempérament, indiquer position sociale ou références bancaires. — Faute de place tous les titres de certaines séries importantes ne peuvent être désignés ici. Demandez-nous, le cas échéant, la composition des séries que vous désirez.



# Faites motoriser
## votre machine à coudre

★ Vous désirez depuis longtemps une machine à coudre moderne, électrique, mais vous hésitez devant la dépense.
★ D'autant plus que votre ancienne machine étant encore très bonne, vous regretteriez de vous en séparer.
★ Modernisez tout simplement votre machine.

## avec un équipement électrique
# PARVEX

***si simple***

**Un petit moteur** fixé par une vis entraîne une courroie qui fait tourner le volant de la machine.

**Un rhéostat** posé par terre. Par une simple pression du pied, vous réglez la vitesse à votre gré.

**Une prise de courant.** C'est tout.

***si pratique***

- Vous vous fatiguez beaucoup moins : ni pédale, ni volant. Vous êtes assise confortablement, vous gagnez un temps précieux.
- Votre travail est plus facile, il demande moins à vos nerfs et à votre attention. Vous conduisez mieux votre ouvrage sous l'aiguille.
- Votre travail est mieux fait : les coutures sont plus régulières, vous effectuez des ouvrages beaucoup plus délicats.

**GARANTI UN AN**
contre tout défaut de fabrication et contre tous vices de matières premières.

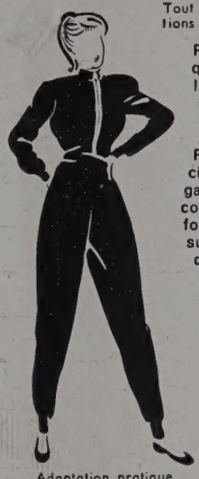
**SOCIÉTÉ PARVEX**

77, rue Larrey - Dijon — Téléphone Dijon 14-79

# maigrir

## chez soi
PAR LA **COMBINAISON AMAIGRISSANTE**
**LISETTE PARIENTÉ**

Tout en vaquant à ses occupations et sans perte de temps



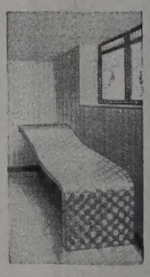
Adaptation pratique de la méthode de sudation finlandaise

Pour toutes les femmes qui ne peuvent venir à l'Institut, LISETTE PARIENTE a créé la COMBINAISON AMAIGRISSANTE. Faite en matière spéciale, d'une coupe élégante et pratique, cette combinaison, véritable fourreau hermétique de sudation vous permettra de **maigrir** de 800 grs à 1 kg. par jour, sans fatigue. La Combinaison (coloris : gris, bleu), envoi contre mandat : 10.900 Frs. Après la sudation, application de la gelée anticellulitique **Maigrir "Vit"**. Le flacon envoi contre mandat 950 Frs.

## à l'Institut
### de 3 kilos en 2 jours

Tous les soins de désintoxication et d'amaigrissement par Spécialistes sous contrôle médical.

- Cabine individuelle de sudation finlandaise
- unique en Europe



TRAITEMENT DE LA CELLULITE
Toutes les Cures Mondiales d'amaigrissement appliquées au cœur de Paris

*Demandez la documentation Service F. I.*

**LISETTE PARIENTE**
6, rue Saint-Florentin, PARIS - Tél. OPE. 69-87 et 31-39

# Apprenez l'ANGLAIS tel qu'on le parle en ANGLETERRE

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement. Vous devez entendre parler les gens du pays même. Autrefois un séjour coûteux à l'étranger était indispensable. Maintenant, grâce à LINGUAPHONE, vous pouvez, dans des conditions accessibles à tous, apprendre une langue étrangère tout en restant chez vous, aussi facilement qu'un bébé apprend sa langue maternelle, d'abord en écoutant, ensuite imitant, enfin parlant.

La Méthode LINGUAPHONE d'enseignement par disques, vous met directement en contact avec des professeurs qui vous parlent dans leur propre langue. Vous apprenez aussi vite que vous le désirez, vous répétez les leçons aussi souvent que vous en avez besoin, vos professeurs étant toujours là pour vous guider. Dès le début, vous vous trouvez transporté dans l'ambiance de la vie du pays même et 60 heures suffisent pour que vous puissiez participer à des conversations pratiques.

Il est facile et rapide d'apprendre une langue étrangère avec LINGUAPHONE et c'est un passe-temps des plus amusants.

COURS EN 29 LANGUES
ANGLAIS - ALLEMAND - ESPAGNOL
HOLLANDAIS - ITALIEN - HÉBREU
PORTUGAIS - RUSSE - ARABE - ETC.

préparés par
200 PROFESSEURS
utilisés par
15.000 ÉCOLES
adoptés par
1.500.000 ÉLÈVES

**DÉMONSTRATION GRATUITE**
Si vous êtes à Paris venez prendre une "leçon démonstration" sans engagement et sans frais. Tous les jours (Samedi et lundi compris) de 8 h.30 à 12 h.30 et de 14 h. à 19 h.

**INSTITUT LINGUAPHONE**
**12, Rue LINCOLN (Champs-Élysées) PARIS-8e**

## GRATUIT !

*Demandez cette nouvelle brochure illustrée, offerte gracieusement. Vous y trouverez tous détails sur l'étonnante méthode LINGUAPHONE et l'offre exceptionnelle d'un essai gratuit de 8 jours, dans la langue de votre choix. Écrivez dès aujourd'hui en postant ou recopiant le coupon ci-dessous.*

**DEMANDEZ L'ESSAI GRATUIT**
**INSTITUT LINGUAPHONE** (Dépt. R.43)
**12, Rue LINCOLN** (Ch.-Élysées), **PARIS-8e**

*Veuillez m'envoyer gratuitement votre plaquette de 28 pages sur LINGUAPHONE et les détails pour faire un essai de 8 jours chez moi.*

NOM.....

ADRESSE.....

9e ANNÉE — NUMÉRO 382 7 FÉVRIER 1953

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

*Le sixième mois de la prise du pouvoir en Égypte par le général Naguib a été marqué par d'immenses fêtes populaires auxquelles ont assisté les envoyés de « France-Illustration ».*

# ÉGYPTE NOUVELLE ÉGYPTE ÉTERNELLE...

## UN MILLION D'ÉGYPTIENS ONT FRÉNÉTIQUEMENT ACCLAMÉ LE PRÉSIDENT-GÉNÉRAL

# NAGUIB

## DURANT LES FÊTES DE LA

# LIBÉRATION

La lumière froide d'un matin de janvier trahit Le Caire. La poussière, les haillons, les journaux déchirés, les épluchures d'orange, les sordides bicoques des quartiers excentriques, toute la misère orientale s'impose agressivement. C'est cela que j'ai retrouvé pendant le trajet d'Héliopolis au Caire, dans le car qui nous conduisait, après une nuit d'avion, à la grande place de la Liberté. Rien ne semblait changé, sinon que des ruines nouvelles, celles de l'hôtel Sheperd et des autres magasins brûlés au cours des sanglantes émeutes de janvier 1952, s'étaient ajoutées aux ruines banales du temps. Trois heures après, ces premières impressions s'estompaient. Le soleil, la foule, les preuves visibles que se sont passés ici de grands événements l'emportaient.

### Une atmosphère qui change subitement.

Accompagné de plusieurs membres du Comité militaire, le général Naguib était arrivé à 8 h. 30, exactement à l'heure prévue, malgré l'énorme foule indisciplinée qui envahissait les artères de la ville. Il avait hissé, au mât fiché en terre devant les tribunes, le drapeau symbolisant le début d'une ère nouvelle. Il prononça un long discours, répercuté par haut-parleurs dans tous les quartiers du Caire. Des applaudissements timides saluaient les interruptions, attendant peut-être « autre chose » pour se déchaîner. Cependant nous étions ici au saint des saints du régime, parmi les invités de marque, sévèrement triés par le service d'ordre au débouché de toutes les rues aboutissant à l'immense place. De l'autre côté restait la foule anonyme, le menu peuple du Caire, celui des brusques soulèvements, des triomphes, des catastrophes. Que pensait-il, lui, de la prolongation de la période de pouvoirs exceptionnels annoncée peu de jours auparavant par Naguib ?

Le général annonça la prestation de serment au nouveau régime. Tout le monde se leva. Et soudain l'atmosphère parut changer. Des dizaines de milliers de voix graves répétaient, phrase après phrase, le texte que lisait Naguib : « O Dieu, Tu aimes les forts. Tu détestes les caractères faibles, Tu étends ta protection sur ceux qui préfèrent mourir que de vivre esclaves... »

Une très brève revue militaire eut lieu. Le ciel fut déchiré par le sifflement d'avions à réaction, par le grondement de bombardiers. Un hélicoptère se mit à tourner au-dessus de la place. Puis passèrent des cortèges de jeunes hommes, de jeunes filles, d'enfants représentant les différentes communautés, collèges, universités, syndicats, groupements de toutes sortes. Vêtus à la façon des boy-scouts ou des guide-girls, ils s'efforçaient à une allure martiale, scandant le pas au son des trompettes et des tambours, balançant les bras avec l'exagération d'une bonne volonté encore mal instruite. Cela rappelait de façon gênante les balillas italiens, les phalangistes espagnols, les Jeunesses hitlériennes ou celles des « démocraties » d'au delà du rideau de fer.

**A gauche :** la voiture du général avance difficilement au milieu d'une foule qui se reforme sans cesse pour l'acclamer. **Ci-dessus :** le drapeau a flotté quatre jours durant place de la Libération.

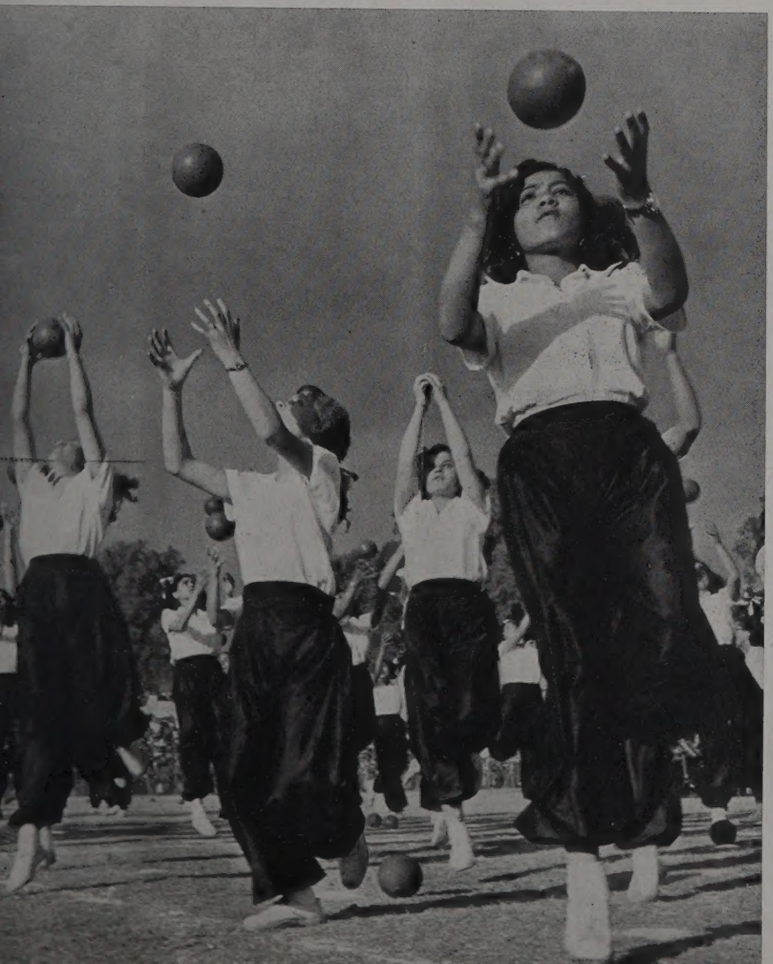
La première cérémonie était terminée. Le général se leva, descendit de la tribune. Il y eut alors un tel mouvement de foule que le service d'ordre fut complètement débordé partout à la fois. En quelques secondes l'énorme marée humaine contenue jusque-là dans les rues adjacentes envahit la place, bloquant toute circulation. Debout dans sa voiture, le général, souriant, ne semblait se préoccuper aucunement de la bousculade frénétique dont il était le centre. Il fallut plus de dix minutes pour le dégager à grands coups de matraque tombant drus de tous côtés. Nous regardions cet extraordinaire spectacle, stupéfaits, ne sachant qu'en penser. Qu'il y eût là une de ces manifestations d'amour collectif comme on en voit assez fréquemment en Orient, cela ne faisait pas de doute. Mais c'est aussi dans ces occasions que se produisent les attentats. Et l'imprudence paraissait folle, quelques jours à peine après la découverte d'un complot qui prouvait la survivance des rivalités personnelles comme l'espoir tenace d'un retour au passé, d'exposer ainsi la vie du chef du nouveau régime. Il fallait ou bien être assuré que les conjurés n'avaient aucun appui populaire, ou bien avoir une foi invincible en l'étoile du général.

## Il n'y a pas d'analogie possible avec les autres régimes autoritaires.

Toute idée d'une mise en scène quelconque devait être rigoureusement exclue. Aucun filtrage n'était possible dans cette rupture de digues à laquelle nous venions d'assister. Les rapprochements que nous avions pu faire quelques minutes plus tôt avec d'autres régimes autoritaires ne tenaient plus. Le Rassemblement décrété par Naguib ne nous apparaissait plus seulement dans les mots. Il était un fait. Non pas exceptionnel, puisque tous les documents photographiques que nous avions eus sous les yeux ces derniers mois montraient toujours le général noyé dans un torrent humain semblable. Mais aujourd'hui nous avions la confirmation d'une sorte de plébiscite permanent, d'un tranquille défi à une unanimité que l'Orient remet chaque jour en question.

Cela est-il durable ? C'est la deuxième question que se sont posée les cent trente journalistes étrangers venus au Caire à l'occasion des fêtes du sixième mois de l'Egypte nouvelle. Il est naturellement téméraire de prétendre lui donner une réponse.

SUITE PAGE 176



**A gauche :** l'enthousiasme atteint par moments à la frénésie et il s'ensuit de sérieuses bousculades. **A droite :** voilà une image plus harmonieuse — et aussi vraie — de la jeune Égypte.

Le colonel Gamal Abd el Nasser s'entretient avec le général Naguib. **Ci-dessous :** le lieutenant-colonel Anwar Sadat, troisième grande personnalité du régime.

**Ci-dessous :** Le général Naguib souhaite la bienvenue aux journalistes français. **A l'arrière-plan,** une fresque représente la dernière entrevue de Naguib avec l'ex-roi Farouk à bord du « Mahroussa ».

EN GRANDE EXCLUSIVITÉ

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

# LE COLONEL NASSER, BRAS DROIT DU COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE DE

## DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Le colonel d'état-major Gamal Abd el Nasser a été le premier à former l'Association des officiers libres. Il a pris part à la guerre de Palestine et a été surnommé ultérieurement « le tigre de Faloudja » pour de nombreux faits d'armes. Il est le bras droit du général Mohamed Naguib. Le colonel d'état-major a bien voulu donner les réponses suivantes aux questions posées par l'envoyé spécial au Caire de « France-Illustration ».

**LES fêtes de la Libération auxquelles nous avons assisté nous ont apporté la preuve du grand soutien populaire que trouve votre mouvement. Cela doit l'aider à appliquer les remèdes que vous aviez préconisés en matière sociale et économique. Où en est à cet égard la réforme agraire ? Quelles sont les réalisations déjà achevées ? les réalisations en cours ? les projets ?**

— Le colonel Abd el Nasser remercie tout d'abord **France-Illustration** de constater que le Mouvement bénéficie d'un soutien populaire visible, dans les manifestations publiques auxquelles on assiste.

» Il remercie également le correspondant de **France-Illustration** d'avoir mentionné la sympathie de la presse française à l'égard de ce Mouvement.

» En ce qui concerne la réforme agraire, elle sera complètement appliquée d'ici cinq ans. Le cinquième des terres formant la première tranche a déjà été distribué. Le reste le sera par tranches successives pendant les quatre années suivantes.

» En ce qui concerne les réalisations des grands projets utilitaires, le projet de l'électrification du barrage d'Assouan est en cours d'exécution. Quant à celui de l'extraction du fer, son étude est activement poussée.

» Les grands projets d'irrigation seront exécutés sans délai, de même que la construction d'un barrage au sud de celui d'Assouan. Ce nouveau barrage emmagasinera de grandes quantités d'eau pour l'irrigation d'un demi-million de feddans de terres incultes. »

**COMMENT envisagez-vous la liquidation du stock actuel de coton ? avec quels pays ? avec quels concours financiers ?**

— La plus grande partie de la récolte de coton a déjà été vendue. On évalue la quantité restante à un peu plus d'un million de kantars (1 kantar = 45 kilos). En ce qui concerne les pays acheteurs, l'Egypte vend son coton sans distinction aucune.

**APRES la période de trois ans que vous considérez nécessaire pour redonner à l'Egypte son équilibre et préparer son relèvement, envisagez-vous des élections ?**

— La période fixée de trois ans est nécessaire pour effacer toute trace de corruption et atteindre une stabilité politique nécessaire au pays. En un mot, nous visons à éduquer le peuple politiquement, à relever son niveau social, économique et sanitaire. La guerre que nous avons déclarée au paupérisme, à la maladie et à l'ignorance ne s'arrêtera que lorsque nous aurons éliminé définitivement leurs sources.

POUR « FRANCE-ILLUSTRATION »

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

# DU GÉNÉRAL NAGUIB ET FONDATEUR L'ARMÉE, RÉPOND AUX QUESTIONS

## RENÉ BRANELLEC

» Quant aux élections, elles auront lieu de toute façon après la période déterminée, soit trois ans.

» Il y aura des élections, une constitution qui ne présentera pas les lacunes de la constitution précédente : ainsi, le pays sera doté d'une constitution et d'un régime démocratiques. »

**SI oui, sous quelle forme pensez-vous organiser ces élections ?**

— Le système envisagé consistera dans l'application du suffrage universel.

**LA proclamation d'un nouveau régime est-elle prochaine et de quel régime s'agirait-il ?**

— Quant au régime futur, le comité constitutionnel qui a été formé décidera de sa forme : monarchie ou république.

**ON accorde généralement à l'étranger une grande importance aux « Frères Musulmans » dans la vie politique égyptienne, bien que leur association n'ait pas, selon elle, de but politique. Que faut-il penser de cette contradiction ? Les Frères Musulmans bénéficient-ils d'un appui officiel ?**

— Le groupement « les Frères Musulmans » n'est pas un parti politique. C'est une association religieuse qui ne bénéficie d'aucun appui officiel.

**LE Rassemblement proclamé hier a-t-il un programme politique et lequel ?**

— Le Rassemblement proclamé a un programme qui se résume en deux mots : réaliser les aspirations du pays et promouvoir le bonheur du peuple. Nous sommes une nation qui a beaucoup de vitalité. Nous visons à revivifier notre peuple et à lui donner une conscience absolue de ses valeurs nationales.

**L'EMANCIPATION des femmes est-elle un des points de ce programme ?**

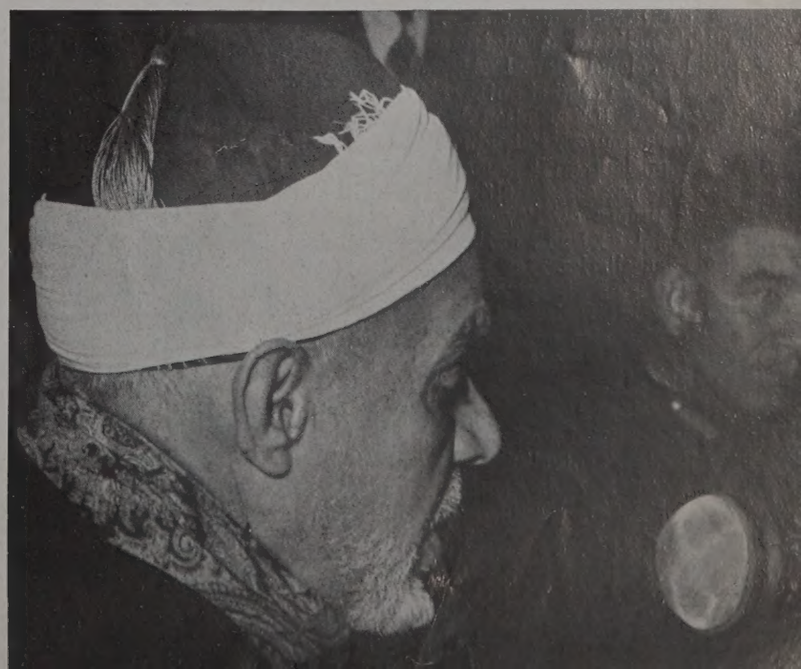
— L'émancipation des femmes n'est pas un point de notre programme. La femme doit rester avec sa famille et s'occuper du foyer, ce qui est sa fonction naturelle. De cette façon elle servira son pays.

**EN politique étrangère, l'Egypte nouvelle a-t-elle l'intention de modifier la carte de ses amitiés, en raison de la conjoncture ou bien en gardera-t-elle les lignes traditionnelles ?**

— Nous visons à renforcer nos relations avec tous les pays qui respecteront notre indépendance et reconnaîtront nos droits sacrés.

Le général-président Naguib dédicace la photo que lui présente René Branellec et qui figure en page titre de ce numéro.

Toute inauguration est précédée d'une « psalmodie » de versets du Coran. Mais tradition et modernisme ne s'excluent pas. C'est ce que semble penser le général Naguib. Durant cette cérémonie il conserva une grande gravité.



Voici les membres de l'état-major du coup d'État. **De gauche à droite :** lieutenant-colonel Zacharia Mohieddine, actuellement chef du 2e bureau de l'armée ; le commandant Youssef Sadek ; le lieutenant-colonel Anwar Sadat ; le capitaine Baghadi. **Debout :** le major Kamal Hussein et le commandant Hakim Amer, chef de cabinet de Naguib. **Assis :** le colonel Nasser ; le général Naguib et Ahmed Chaowki, commandant la région du Caire.

Cependant, six mois déjà ont passé depuis la venue au pouvoir du général Naguib. C'est une première certitude qu'il ne s'agit pas d'un quelconque *pronunciamiento*. Les indications que nous avons recueillies au Caire témoignent, de leur côté, d'une consolidation progressive du régime instauré par l'armée. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point important.

Mais quel est ce régime ? Que veut-il ? Que peut-il ?

## Les trois « Grands » de l'Égypte nouvelle.

Trois hommes dominent aujourd'hui en Egypte. Le général Naguib représente le nouveau régime sur tous les plans, bien qu'il ne figure pas parmi les fondateurs de l'Association des « officiers libres », qui, le 23 juillet 1952, déclencha le coup d'Etat chassant l'ex-roi Farouk. La tâche de Naguib est écrasante. Condamné à paraître constamment en public, il doit se reposer pour l'essentiel du travail de réforme, d'administration, de politique étrangère sur son bras droit, le colonel Gamal Abd el Nasser. C'est au reste celui-ci qui a créé, il y a plusieurs années, l'Association des « officiers libres ». On mesurera l'étendue de ses pouvoirs en rappelant qu'il prononça au mois de janvier une sorte d'ultimatum à l'Angleterre, à propos de l'évacuation de la zone du canal de Suez, qui fit sensation dans les chancelleries. Le colonel Anwar Sadat participa à plusieurs complots contre l'ancien régime et fut l'un des premiers et des plus actifs des « officiers libres ». C'est le troisième homme de la nouvelle Egypte.

Tel est l'ordre de succession adopté par le Comité des officiers afin d'assurer contre toute éventualité — mort naturelle ou attentat — la continuité du régime. On connaît moins bien le rang des autres membres du directoire que forme le Comité des officiers. Les avis diffèrent aussi bien sur l'importance relative de tel ou tel que sur leur nombre même. On a cité le chiffre 9. On parle maintenant de 11 ou 12. On ne tient pas à donner trop de précisions sur des points que l'on juge délicats ou susceptibles de compromettre l'avenir. En tant que membres du Comité, tous les membres, qu'ils soient colonels, commandants, simples capitaines, sont égaux en principe. Le Comité constitue actuellement l'instance la plus élevée dans tous les domaines de la vie politique, militaire, économique, sociale. Il détient, ratifie ou rejette les initiatives de ses propres membres ou des ministres civils. Il exercera ses pouvoirs pendant la période de trois ans durant laquelle la vie parlementaire sera arrêtée.

## Ce que veut et ce que peut le nouveau régime.

Quant aux questions de savoir ce que veut et ce que peut le nouveau régime, l'interview que m'a accordée le colonel Gamal Abd el Nasser y répond dans une large mesure. Au cours des diverses entrevues que j'ai eues soit individuellement, soit collectivement, avec d'autres personnalités égyptiennes très influentes, des précisions intéressantes ont été données sur différents points. Le général Naguib m'a déclaré avec autant de netteté que le colonel Nasser que l'association des « Frères Musulmans » n'avait pas d'activité politique et ne bénéficiait d'aucun soutien gouvernemental.

Le ministre de l'Orientation nationale a affirmé que les syndicats ouvriers poursuivaient normalement leur activité, qu'ils avaient la possibilité d'adhérer au mouvement de Rassemblement et qu'il n'était pas dans les intentions des gouvernants actuels de les dissoudre ou de les contraindre à une adhésion quelconque au régime. « Le gouvernement, a-t-il dit également, n'est pas un gouvernement militaire. L'armée n'a fait qu'exprimer la volonté du peuple. Les membres de l'Assemblée constituante ont été choisis. Ils vont élaborer librement la future Constitution. »

L'Egypte nouvelle est confrontée à deux séries de problèmes comportant des incidences internationales. Il s'agit en premier lieu du Soudan et de la zone du canal de Suez ; en second lieu, de l'attitude en face d'Israël et, d'une façon générale, de la politique arabe de l'Egypte.

Au Soudan, l'Egypte est parvenue, assure-t-elle, à un accord avec tous les partis politiques soudanais pour réclamer soit l'indépendance complète du Soudan, soit son rattachement à l'Egypte, mais aussi, dans l'un ou l'autre cas, l'évacuation des Britanniques et la fin de l'actuel condominium anglo-égyptien sur le Soudan. Même position catégorique pour la zone du Canal.

## Il n'y a plus de milieu possible : ce sera la réussite ou l'incendie.

Comme je posais une question au major Salah Salem sur ce qu'il adviendrait au Soudan dans l'hypothèse où, un accord étant réalisé entre l'Angleterre et l'Egypte sur le retrait des troupes anglo-égyptiennes, des troubles surviendraient cependant, le major répondit, avec une certaine irritation, qu'il n'y avait pas de problème du moment que tous les partis soudanais avaient donné leur agrément à cette solution. Or, le lendemain même, la presse anglo-américaine faisait état d'une volonté contraire exprimée par plusieurs tribus du Sud soudanais.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE
« FRANCE-ILLUSTRATION »
(ROGER BOULET)

Il ne semble donc pas y avoir d'issue immédiate et facile dans l'imbroglio soudanais.

Sur le conflit toujours pendant avec Israël, qui envenime la situation dans tout le Moyen-Orient, le major Salah Salem exprime ainsi le point de vue de l'armée : « Nous n'avons aucune intention d'envahir Israël tant que cet Etat respectera les conditions de l'armistice. »

### Influence allemande.

Le régime actuel aura à coup sûr à surmonter beaucoup de difficultés aussi bien sur le plan extérieur que sur le plan intérieur. La coopération des capitaux et des techniciens étrangers est indispensable pour réaliser les réformes projetées. Les Allemands se taillent dans ce domaine une part importante. Ils possèdent en Egypte, en dehors de nombreux experts militaires qui jouent leur rôle dans l'entraînement et la réorganisation de l'armée, maints financiers et hommes d'affaires. Skorzeny, le chef des Waffen S.S. dont on se rappelle l'odyssée lors de la délivrance de Mussolini, est actuellement au Caire. On assure qu'il y déploie une grande activité. Le commerce des armes avec l'Egypte et les autres pays arabes ne serait pas son seul objectif.

De son côté, la France a très largement augmenté son chiffre d'affaires avec l'Egypte, au point d'être devenue le principal acheteur de ce pays en novembre 1952.

Tout cela montre que l'on suit avec intérêt en Europe ce qui se passe actuellement au Caire. L'Egypte a fait sa révolution. Si elle continue à jouer sa partie avec autant de fermeté et de sang-froid, elle prendra sans conteste la tête des pays arabes et peut-être même du monde musulman, en dépit des prétentions de Karachi. En revanche, la moindre défaillance attiserait avec rapidité un incendie encore mal éteint.

### Lucidité et tolérance des grands chefs.

Jusqu'à présent le réalisme, le refus de se laisser aller aux excès d'un esprit nationaliste étroit ou à la griserie du pouvoir absolu sont certains. Le général Naguib a, par exemple, demandé que la peine de prison prononcée contre des étudiants qui avaient violemment combattu le nouveau régime fût transformée en quelques mois de service militaire « afin de les habituer à une plus grande maîtrise de soi ».

De même, nous avons vu aux côtés du général, dans la tribune officielle, lors de la première fête anniversaire, le rabbin, le patriarche copte et le mufti de Jérusalem. La tombe d'un israélite tué au cours des émeutes de janvier 1952 a été fleurie comme les tombes des autres victimes.

Naguib se dit adversaire résolu d'un gouvernement fondé sur un parti unique. Il a exprimé le souhait que, en dépit de nos désaccords de principe en Afrique du Nord, l'Egypte et la France maintiennent leurs relations d'amitié traditionnelles.

Il n'est que juste de reconnaître enfin l'extrême courtoisie d'un accueil qui devrait rappeler aux Français non seulement la situation privilégiée que conserve dans ce pays leur culture, mais aussi les devoirs que cela leur impose.

# AUX QUATRE COINS DU MONDE...

## DÉSASTRES MARITIMES DE L'ÉCOSSE AUX PAYS-BAS

Sur toutes les côtes de l'Europe du nord-ouest, le vent et les flots conjugués ont accumulé des désastres sans précédent.

Le premier acte du drame eut pour théâtre la mer d'Irlande, où le ferry-boat *Princess Victoria*, pris dans la tempête au matin du 31 janvier, sombrait après six heures et demie d'une lutte désespérée, entraînant dans la mort 133 passagers et membres de l'équipage. Seuls, 44 survivants purent être recueillis (cliché du haut) par les bâtiments de sauvetage. En même temps, d'autres navires étaient en difficulté. Une frégate et un sous-marin de la Royal Navy coulaient dans l'estuaire de la Tamise.

La tempête étendit rapidement ses ravages sur toutes les côtes de la Grande-Bretagne, du nord de la France, de la Belgique et des Pays-Bas. Partout, la mer se précipitait par des brèches ouvertes dans les digues. En une nuit, plus de 50.000 Anglais se trouvaient sans abri, plus d'un millier étaient portés disparus. En Belgique, Anvers, Ostende, Heyst (ci-dessous), Le Zoute étaient ravagés par la mer ou par l'Escaut. Aux Pays-Bas, Rotterdam fut menacé, et la situation prit un caractère catastrophique dans les îles de Zélande. Des dizaines de milliers de réfugiés, des centaines de morts et de disparus, tel est le bilan d'une catastrophe qui a ému l'Europe entière.

# AUX QUATRE

## LA MORT DE JÉRÔME THARAUD

Quelques mois après celle de son frère Jean, la tombe de Jérôme Tharaud s'est ouverte. Il avait été profondément éprouvé par la disparition de son cadet, qui mettait fin à une collaboration de plus de cinquante années, sans exemple peut-être dans l'histoire littéraire. Collaboration si intime, où les parts de chacun sont si étroitement fondues qu'il est impossible de dire ce qui revient à l'un et à l'autre, encore qu'ils aient, il y a quelques années, entr'ouvert le coffret aux confidences sur leur méthode de travail. Dans ce couple qui ne faisait qu'un écrivain, Jérôme, normalien, secrétaire de Barrès, était le voyageur. Reporter-né, il avait la passion du voyage, de l'imprévu, de l'observation directe. Les livres qu'il a signés avec son frère sont de larges tableaux à la fois exacts et poétiques, modèles de composition souple et forte et d'une langue pure et colorée. Jérôme Tharaud est mort à Varengeville, en Normandie. Il repose au cimetière Montmartre. Depuis que son frère l'avait quitté il n'avait plus rien écrit, sauf un hommage à Barrès qu'il devait prononcer à Charmes le 2 novembre. Il ne put le lire. La veille, la maladie l'avait terrassé. Il ne se releva plus.

## LES GONCOURT FÊTENT L'ANNIVERSAIRE DE COLETTE

Colette a quatre-vingts ans. Pour fêter cet ann versaire, qui coïncidait avec le cinquantenaire d leur académie, les Goncourt ont déjeuné ch Colette. Après le coulibiac de saumon et la fr cassée de poulet au champagne, l'auteur de *Chéri* soufflé les bougies du gâteau. Auprès d'elle (de gauch à droite), Francis Carco, Gérard Bauër, Pierre Ma Orlan, André Billy, Armand Salacrou, et son mar M. Goudeket. Penché vers elle, Roland Dorgelès.

# SOUS LA COUPOLE : UN POÈTE, DEUX HISTORIENS

## M. FERNAND GREGH

Au premier tour, 25 voix contre 5 à M. Bernard Grasset. Cette élection vraiment triomphale constituait la juste réparation de la longue attente imposée par l'Académie française à M. Fernand Gregh. Le poète de *la Maison de l'Enfance*, qui succède au comte de Chambrun, a promis de faire un académicien exemplaire. « Je suis heureux, a-t-il déclaré, que la poésie en vers soit représentée à l'Académie et j'espère la représenter dignement. Je serai assidu aux séances et je m'acquitterai scrupuleusement des obligations qu'impose l'honneur qui m'est échu. » M. Paul Vialar (à droite sur notre cliché), son successeur à la présidence des Gens de Lettres — à travers M. Pierre Descaves — se porta garant de l'exactitude du nouvel élu auprès des Immortels accourus nombreux pour le féliciter. M. Fernand Gregh, qui est âgé de soixante-dix-neuf ans, n'est d'ailleurs pas seulement le grand poète que l'on sait, mais le spirituel mémorialiste du Paris d'hier, dont il a donné, avec *l'Age d'or* et *l'Age d'airain*, une charmante chronique.

## LE DUC DE LÉVIS-MIREPOIX

Après avoir appelé un poète, l'Académie a élu un historien, le duc de Lévis-Mirepoix, qui occupera le fauteuil précédemment détenu par Charles Maurras, dont l'autre élu le même jour, Pierre Gaxotte, fut le secrétaire.

Ce descendant d'une vieille famille languedocienne qui fut mêlée à la croisade des Albigeois fut, pendant la guerre de 1914-1918, un brillant officier de cavalerie, cité plusieurs fois et décoré.

Ce fut la guerre qui lui inspira d'ailleurs ses premiers ouvrages, notamment *les Campagnes ardentes*.

Depuis il a donné des ouvrages d'ordre purement littéraire qui portent volontiers des titres flamboyants : *le Voyage de Satan* ou *le Baiser de l'Antéchrist*, puis des travaux historiques sur le moyen âge et la Renaissance, dont le plus connu est un *François Ier*.

Il est président de la Société d'histoire du Canada et vice-président du Comité France-Amérique.

## M. PIERRE GAXOTTE

Un autre historien entre sous la Coupole en la personne de M. Pierre Gaxotte, qui, ayant obtenu 18 voix contre 12 à M. André Chamson, succède à René Grousset. L'Académie a tenu à accueillir avec lui un brillant et savant écrivain. *La Révolution française*, *le Siècle de Louis XV*, *Frédéric II*, *la France de Louis XIV* et la monumentale *Histoire des Français*, dont les deux volumes ont été récemment publiés, sont autant d'ouvrages qui ont mérité à la fois l'estime des spécialistes et d'un public étendu.

Normalien, reçu premier en 1920 à l'agrégation d'histoire, Pierre Gaxotte enseigna, avant de se lancer dans le journalisme, au lycée Charlemagne, à Paris.

Né en 1895, à Revigny (Meuse), il devient le benjamin des Immortels. Il a promis d'être assidu aux séances. Mais, dès le soir de son élection, il s'emportait, dit-on, contre un de ses amis qui l'avait appelé « maître » : « Ça fait vieux », lui dit-il. Sera-t-il sous la Coupole l'enfant terrible ?

# COINS DU MONDE... (SUITE)

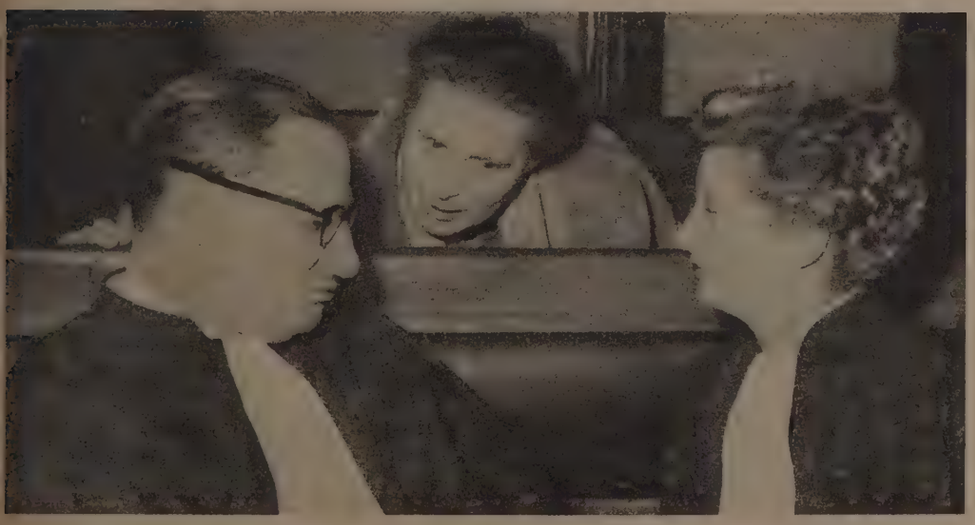
## EISENHOWER « DÉNEUTRALISE » FORMOSE

L'ILE de Formose « déneutralisée », c'est le point capital du premier grand discours du président Eisenhower, son « message au Congrès sur l'état de l'Union ». Ainsi la VII[e] flotte américaine sera retirée de la mer de Chine, où, depuis juin 1950, elle interdisait toute opération militaire. Demain la guerre peut se rallumer entre Mao Tse Toung et Tchiang Kai Chek, le premier tentant de conquérir le dernier réduit nationaliste, le second, de jeter des commandos sur le continent. Le chef du Kouomintang a reconstitué une armée bien équipée ; il veille lui-même à son entraînement (notre photographie). Pourra-t-il un jour réaliser son grand rêve, la reconquête de la Chine ?

## M. FOSTER DULLES A PARIS

AYANT commencé sa tournée en Europe par Rome, où il s'est entretenu avec M. de Gasperi, M. Foster Dulles, secrétaire d'Etat américain, est arrivé à Paris le 1[er] février. Accueilli à l'aérodrome d'Orly par M. Georges Bidault, il était accompagné de M. Harold Stassen (derrière M. Dulles sur notre photographie), directeur de l'Agence de sécurité mutuelle. Dès le lendemain ont commencé au Quai d'Orsay des entretiens au cours desquels les envoyés américains ont examiné avec les ministres français le problème de la communauté européenne, celui d'Indochine et la situation en Afrique du Nord.

## UN DRAME BALZACIEN DEVANT LA COUR D'ASSISES DE GUÉRET



BALZACIENNE, en effet, l'affaire qui vient de s'achever devant les assises de la Creuse l'était non seulement parce qu'il s'agissait d'un ténébreux drame de famille où les intéressés se déchiraient âprement pour des questions d'intérêt, mais aussi par la personnalité de Marie Poupard, l'accusée, énergique femme d'affaires, qui, bien que souffrante, montra à l'audience comme à l'instruction qu'elle était apte à tenir tête aux magistrats et aux avocats. Marie Poupard a-t-elle falsifié le testament du docteur Gioux, son oncle, pour s'approprier l'héritage de son frère et de sa sœur ? Les jurés ont répondu oui. Mais ils n'ont condamné qu'à deux ans de prison avec sursis. Il est vrai que les experts en écriture n'avaient pas fait belle figure à la barre. Et maintenant une longue suite de procès civils va s'engager.

# PROPOS DU SCEPTIQUE

**LES mœurs politiques françaises, auxquelles on ne peut reprocher leur manque de pittoresque, viennent d'exciter la verve d'un confrère américain momentanément à court de copie, le magazine *Life*. La publicité ainsi faite à notre pays est d'autant plus appréciée de ce côté-ci de l'Atlantique qu'un grand nombre de nos compatriotes s'attristaient de l'indifférence yankee à l'égard d'une vieille nation « amie et alliée », et que certains même en prenaient de l'humeur. Grâce au ciel, voici les choses remises au point en quatre millions d'exempaires : l'Amérique pense à nous.**

**La manière dont elle pense à nous a, il est vrai, provoqué quelques commentaires irrités, et même une protestation officielle du Quai d'Orsay. Les distingués observateurs de *Life* auraient, en effet, lourdement enfreint les règles de la courtoisie internationale en confondant le Palais-Bourbon avec le Palais-Royal, la Chambre des députés avec une chambre à coucher et Marianne avec une croqueuse de dollars.**

**Il faut tout ignorer de la vie américaine et des procédés américains pour exprimer de l'indignation dans une circonstance où la compassion serait plutôt de rigueur. Fils d'une République qui n'a rien de commun avec celle d'Athènes, les collaborateurs de *Life* sont contraints d'expliquer les problèmes mondiaux en termes accessibles à leurs lecteurs. Ils transposent donc en images américaines les événements européens. L'exemple de la chambre à coucher vient tout naturellement sous la plume des vulgarisateurs diplomatiques dans un pays où les parcs d'automobiles sont autant de répliques du Parc aux Cerfs. Et celui de la Marianne aux dollars ne paraît pas déplacé dans une ville où prospère l'institution des « call-girls ».**

**Bien entendu, il se produit des erreurs d'éclairage. Mais le métallurgiste parisien, habitué par ses chansonniers à se régaler de nuances, en souffre beaucoup plus que le charcutier de Chicago, dont les facultés de discernement se sont émoussées à la lecture des *Tabloïds* et autres feuilles « légères ». Question de latitude et d'éducation... On entend ici à demi-mot. On réclame là-bas des descriptions violentes et pimentées ; et tant mieux si l'on appuie les traits au point de crever le papier.**

**Rassurons-nous pourtant. De même que toutes les femmes de France ne sont pas rousses, de même tous les Américains ne partagent pas les idées de *Life*.**

# L'ÈRE DU ROBOT EST OUVERTE

PAR DANIEL-ROPS

Ce n'est pas un truc de foire, ce n'est pas non plus un personnage pour roman d'anticipation à la Wells. *Die Roboter sind unter uns,* dit, en titre de son livre, un essayiste allemand, Rolf Strehl, et « cette espèce d'horreur hystérique », dont Claudel dit que lui causent tous les automates, n'est encore rien à côté de la mystérieuse angoisse qu'éprouve l'homme moderne quand il considère ces engins nés de son intelligence créatrice et qui, peu à peu, selon une loi qui semble implacable, se substituent à lui, l'éliminent, en un sens, le nient. Le robot, ce n'est pas seulement cette sorte d'androïde de métal dont les gestes saccadés singent gauchement l'homme et qui discourt avec la voix d'un haut-parleur ; c'est aussi, c'est bien davantage, l'innombrable, la multiforme mécanique qui intervient dans un nombre croissant de tâches jadis réservées à l'homme ; c'est l'engin mystérieux qui déclenche l'ascenseur de l'escalier roulant à l'instant où le voyageur s'en approche, ou celui qui dirige l'avion pendant que le pilote se repose, ou encore celui qui établit en quelques secondes les moyennes des statistiques et le taux des primes d'assurances. Oui, « les robots sont parmi nous », et si l'on doute encore de l'importance du phénomène historique que représente leur apparition, qu'on lise ce livre de Rolf Strehl, récemment traduit en français sous le titre *Cerveaux sans âme,* ou celui de Wiener, *Cybernétique et Société,* qui vient de paraître, ou encore celui d'un des meilleurs spécialistes français de la question, Albert Ducrocq : *Appareils et Cerveaux électroniques.* Et défions quiconque de refermer de tels ouvrages sans éprouver une confuse gêne.

En apparence, il semble que ce ne soit qu'un jeu de l'esprit. Le robot androïde qui marche, qui remue bras et tête, qui parle, qui fume une cigarette, qui obéit à son nom — ou encore cette tortue à la carapace d'aluminium qui suit la main qu'on tend vers elle, est capable de se retrouver dans un labyrinthe et qui, enfin, quand ses accumulateurs sont près d'être vides, va se brancher à une prise pour les recharger... comme c'est amusant ! Mais la prodigieuse somme d'imagination créatrice et de connaissances techniques qu'il a fallu mettre en œuvre pour arriver à de tels résultats, voici qu'on l'utilise en de bien autres domaines.

Voici une usine en Angleterre, l'usine Sargrove ; elle fabrique des postes de radio ; elle en produit un demi-million par an, à un prix de revient cinq fois inférieur à celui de ses concurrents. Pourquoi ? Parce qu'elle n'a pas d'ouvriers. Elle travaille de façon entièrement automatique ; c'est le robot qui y est roi. Voici, en Russie, la Stankokonstrujiga, qui fabrique des pistons d'automobile ; elle aussi est entièrement automatique. Et maintenant regardez cet énorme appareil Douglas Skymaster, dont les quatre moteurs vrombissent sur l'aérodrome de Harmon-Field le 21 septembre 1947 ; les hommes d'un équipage normal sont à bord, mais tous les instruments sont scellés et les hommes ne sont là que pour les observations et le contrôle ; l'appareil traversera d'un seul vol l'Atlantique, sans aucune intervention humaine ; le vrai pilote, c'est le robot. Mieux encore : au siècle passé, le savant Shanks, qui était célèbre pour son obstination, voulut calculer les 707 premières décimales du nombre $\pi$ (pi) ; il n'y passa pas moins de trente ans de sa vie ; il y a deux ans, on eut la fantaisie de reprendre l'entreprise et de la mener jusqu'à la millième décimale ; mais l'humanité dispose maintenant de la machine, du robot à calculer, lequel met dix minutes pour fournir la solution...

Quel est donc l'agent mystérieux qui permet tout cela ? Une seule réponse dans tous les cas : c'est l'*électron,* cette particule infiniment ténue, 1.840 fois plus légère que le plus léger des atomes, chargée d'électricité en quantité infinitésimale, mais qui doit précisément à sa petitesse sa prodigieuse efficacité. Son « inertie » étant pratiquement nulle, il peut subir des impulsions à une cadence que l'esprit à peine imagine ; là où des organes mécaniques se freinent eux-mêmes par leur poids et leur résistance, l'électron, lui, travaille indéfiniment, avec une vélocité inimaginable ; en une seconde il répétera le même geste un million de fois. Le faisceau d'électrons créé dans un tube de radio ou de télévision, celui qu'émet un filament incandescent, associé à des instruments qui transposent ses impulsions en sons, en gestes, en images, est donc devenu l'élément déterminant du machinisme du XX^e^ siècle. Une science nouvelle, la *cybernétique* (du grec : *kubernan,* gouverner), est née qui repose surtout sur lui ; c'est elle qui est en train de conquérir le monde.

Ce qu'il y a de plus impressionnant dans ce processus, c'est qu'il semble que tout conduise à la domination du robot. Le perfectionnement des moyens techniques est tel que l'homme ne peut plus s'adapter à leur complication ni à leur rapidité. Il suffit d'avoir pénétré dans la cabine d'un Constellation pour se rendre compte des difficultés que doit éprouver l'équipage à surveiller simultanément tous ces tableaux et cadrans ; sur le Boeing 377 il n'y a pas moins de 598 appareils indicateurs ! Il va de soi que seuls des cerveaux électroniques pourront les contrôler. Et sur les avions supersoniques, l'engin demandera des réflexes si rapides que le pilote de chair devra se confier à des robots électroniques.

Ainsi tout se passe comme si une évolution résolument fatale devait tendre à éliminer l'homme d'un nombre considérable de tâches qu'il considérait jusqu'ici comme devant lui être réservées. Le professeur Wiener, qui dirige l'Institut de technologie de Boston, dans son livre n'hésite pas à écrire : « L'industrie totalement automatisée est entièrement du domaine des possibilités proches et le remplacement du travail à la chaîne sera possible dans un temps relativement court. » Même dans le domaine de l'activité intellectuelle, il est à prévoir que le robot se substituera à l'homme pour toutes les tâches qui n'exigent qu'une forme d'intelligence strictement logique et automatique, c'est-à-dire que la machine éliminera l'employé comptable et peut-être même la dactylo, aussi bien que le monteur à la chaîne. C'est là le nouveau temps de la révolution de la technique ; l'homme est réduit au rôle d'inventeur, d'une part, et de surveillant, d'autre part, de robots qui se passeront de lui.

Alors la question se pose, angoissante à l'esprit : que deviendra donc la masse humaine, la masse de ceux qui ne seront pas assez géniaux pour être des inventeurs de machines et qui seront infiniment trop nombreux pour avoir tous des postes de surveillants de robots ?... Le véritable problème est là ; le reste n'est que faribole, à moins qu'on n'entende comme des symboles les fables où des romanciers évoquent la révolte des machines contre l'humanité. Le robot ne pense pas vraiment, il n'a pas d'imagination créatrice, il n'a pas lui-même de possibilités de décision : l'homme demeure donc son maître. Mais c'est sur le plan de la vie sociale, économique, politique et aussi morale et spirituelle que se pose la question. Notre société repose sur des principes qui semblaient immuables : l'obligation de travailler durement pour vivre, la notion de valeur liée à une certaine quantité de labeur ; ces notions sont en train d'être annihilées par le robot triomphant. Comment concevoir une organisation économique où l'homme, n'ayant presque plus de travail, devra quand même pouvoir vivre et acquérir, d'une façon ou d'une autre, ces biens produits par la machine en quantité illimitée ? Ce sont tous les fondements de l'économie, la production et la distribution qui seront à repenser. Et encore n'est-ce là qu'un aspect pragmatique de la question, car cet homme, qui aura de moins en moins de travail, que fera-t-il de ses journées ? quel sens aura pour lui la vie ? Il y a déjà bien des années que, pour ce qui concerne le signataire de ces lignes, le vrai problème lui paraît être celui des loisirs, c'est-à-dire de l'éducation et de la vie intérieure.

Voilà vers quel mystérieux avenir nous pousse le robot, qui a pénétré parmi nous. Comment se fera ce changement des bases sociales, économiques et politiques qui semble s'imposer ? Par la haine, la violence et la force ? Comment l'homme concevra-t-il son existence ? Comme un temps vide, livré à l'ennui et à l'insignifiante distraction ? Ou bien... Mais est-il besoin d'écrire l'autre partie de l'alternative ? Ce n'est pas hier que Bergson disait qu'au monde agrandi par la technique il fallait « un supplément d'âme ».

**LE PÈRE DU MÉTRO** : En créant en 1898 notre réseau souterrain et en présidant à ses destinées jusqu'en 1932, Bienvenüe mérita ce surnom.

# FULGENCE BIENVENÜE,

## DONT UNE EXPOSITION CÉLÈBRE LE CENTENAIRE, APPORTA, EN CRÉANT LE « MÉTRO », LE REMÈDE LE PLUS EFFICACE AUX « EMBARRAS DE PARIS »

L'EXPOSITION qui s'est ouverte il y a quelques jours aux Archives nationales rend un juste hommage à celui qui n'est peut-être encore pour beaucoup de Parisiens que la moitié du nom d'une station de métro et qui pourtant dota la capitale de son réseau souterrain de transports en commun : Fulgence Bienvenüe. Cet inspecteur général des ponts et chaussées, dont on célèbre aujourd'hui, avec un peu de retard, le centenaire, mérita en effet le surnom de « père du métro ».

A la vérité, il ne fut exactement l'inventeur ni de la chose ni du nom. Dès 1855, MM. Brame et Flachat avaient proposé la construction d'une voie ferrée destinée à amener directement aux Halles centrales les approvisionnements de Paris. En 1871, nouveau projet, issu d'une délibération du conseil général de la Seine : des études sont entreprises par une équipe d'éminents ingénieurs ; dans leurs conclusions, ils préconisent la construction d'un réseau très semblable, dans ses grandes lignes, à celui que nous connaissons actuellement. Et c'est précisément dans ce projet que fut, pour la première fois, employé le terme de « chemin de fer métropolitain ».

Mais à Fulgence Bienvenüe revient l'honneur d'avoir réalisé ce vieux rêve et d'avoir véritablement créé le métro parisien. Bienvenüe était un spécialiste des questions ferroviaires.

Les difficultés techniques étaient énormes. Elles n'étaient pas les seules. L'ironie, le scepticisme se dressèrent devant Bienvenüe. Avec sa ténacité de Breton, il passa outre. Nommé ingénieur en chef de la Ville en 1898, il alla voir successivement tous les conseillers municipaux et finit par emporter leur conviction. Commencés à la fin de l'année 1898, les travaux de la première ligne — Porte de Vincennes-Porte Maillot — étaient achevés pour l'Exposition. Pendant deux ans, on avait vu Bienvenüe animer tous les chantiers de son exemple, avec le tranquille mépris de tous les dangers, ce qui lui avait valu d'avoir un bras arraché pendant la construction des chemins de fer de l'Orne. Grâce à lui, l'inauguration avait lieu le 19 juillet 1900. Nos lecteurs trouveront plus loin un bref historique du développement qu'allait par la suite connaître le métro.

A cette prodigieuse extension Bienvenüe présida jusqu'en 1932. C'est alors que, directeur des Services techniques du Métropolitain, il prit sa retraite. Un éclatant hommage fut à ce moment rendu par les Parisiens à ce grand serviteur de notre capitale : le conseil municipal reçut en séance solennelle le modeste vieillard, qui pour la première fois était à l'honneur. Lorsqu'il mourut, en août 1936, âgé de quatre-vingt-cinq ans, il fut inhumé aux frais de la Ville. L'exposition du palais Soubise offre à ses visiteurs l'occasion d'évoquer le souvenir de celui grâce à qui il est encore possible aujourd'hui de circuler rapidement dans Paris.

# 19 JUILLET 1900 : LA LIGNE N° 1 — PORTE DE VINCENNE

EN 1900 le Métropolitain exploitait 13 km. 350 de lignes. Il comptait 23 stations. En cinq mois il transporta 17.700.000 voyageurs.

Aujourd'hui 450 rames parcourent quotidiennement 186 kilomètres de voies et le chiffre annuel de voyageurs transportés est de 1 milliard 500 millions.

## AVANT MÊME SA NAISSANCE LE RÉSEAU FÛT L'ENJEU D'UNE LUTTE ENTRE L'ÉTAT ET LA VILLE

1900 : c'était l'Exposition. Et c'était, pour coïncider avec la grande manifestation à laquelle tous les peuples étaient conviés, pour lui donner un attrait et un éclat supplémentaires, pour démontrer enfin à l'univers accouru à Paris la vigueur du génie français, la mise en service de la première ligne du chemin de fer métropolitain : Vincennes-Maillot. L'inauguration eut lieu le 19 juillet 1900. C'est une date, une grande date dans l'histoire de la capitale. Et c'est le témoignage de ce que peut la conviction obstinée d'un homme dévoué à une idée, ici Fulgence Bienvenüe.

Cette inauguration était l'aboutissement de trente années de discussions entre l'Etat et la Ville de Paris. Car chacune de ces puissances voulait avoir la haute main sur le nouveau moyen de locomotion. La Ville l'emporta. N'assumait-elle pas, sans subvention de l'Etat, la construction du chemin de fer? Le 30 mars 1898, déclaration d'utilité publique. A la fin de l'année, les travaux commencent. Le réseau a été concédé à la Compagnie générale de traction, qu'anime un grand homme d'affaires, le baron Empain, et qui devient la Compagnie du Métropolitain.

## CHAQUE MÈTRE DE TUNNEL OU DE VIADUC FÛT UN TOUR DE FORCE TECHNIQUE

LE type de voie choisi fut le type normal des grands réseaux, avec troisième rail distribuant le courant continu. Les difficultés à vaincre étaient considérables. On ignorait l'état du sous-sol parisien dans beaucoup d'endroits. Il fallut s'en enquérir, tenir compte des cours d'eau souterrains, se méfier des sols sableux, propices aux éboulements. Il fallut aussi tenir compte des difficultés des rampes, car la traction électrique était alors à ses débuts et il fallait que les véhicules pussent franchir rapidement ces rampes.

D'importants travaux d'art durent être exécutés, notamment les viaducs d'Austerlitz et de Passy. La traversée des carrières de gypse des Buttes-Chaumont causa beaucoup de soucis aux ingénieurs. Mais la grande affaire fut la traversée de la Seine entre le Châtelet et la place Saint-Michel, traversée sous-fluviale qu'il fallut répéter en plusieurs endroits, notamment à la Concorde.

La technique employée pour exécuter ces travaux sous-fluviaux mérite d'être décrite. Elle est dite du « bouclier ». Le « bouclier » est un cylindre métallique de 8 mètres de diamètre. Il s'achève, d'un côté, par un avant-bec, à l'abri duquel se fait le terrassement. De l'autre côté, des vérins horizontaux prenant appui sur le revêtement en fonte déjà posé permettent le déplacement du bouclier par courses de 0 m. 75 correspondant à la pose d'un nouvel anneau de 16 voussoirs de fonte. Tous ces travaux se font à l'air comprimé, à partir de puits profonds construits aux extrémités et servant à l'évacuation des eaux. Bienvenüe, qui animait sans cesse les chantiers de sa présence, sut trouver des solutions aux innombrables difficultés qui surgirent. C'est ainsi qu'il eut l'idée, pour fixer le terrain marécageux sous la place Saint-Michel, de procéder à une sorte de congélation à l'aide de puisards contenant de l'ammoniaque liquide.

Ce qui est remarquable, c'est que ces énormes travaux s'accomplirent sans que se produisît aucun de ces accidents souvent très graves qui en sont trop fréquemment la rançon. Bienvenüe avait le plus grand souci de la sécurité de ses collaborateurs de tout ordre, et il y veillait personnellement.

Le succès du métro fut très vif dès le début. Tout de suite le public marqua nettement sa faveur au nouveau mode de transport. Pourtant, un accident

CHAQUE JOUR LE MÉTRO COUVRE 120.000 KILOMÈTRES, C'EST-A-DIRE TROIS FOIS LE TOUR DE LA TERRE

**1899.** D'est en ouest, de Maillot à Vincennes en passant par le Palais-Royal, les chaussées de Paris sont défoncées par les travaux de la ligne n° 1.

**1900.** Le percement progresse. A la station « Reuilly », les termites du métro avancent à l'abri d'un puissant bouclier.

**LA PREMIÈRE RAME** procède à des essais avant l'ouverture officielle de la ligne.

# PORTE MAILLOT — TERMINÉE, EST OUVERTE AUX PARISIENS

**1901.** Le succès de la première ligne incite à l'ouverture de nouveaux chantiers. Tandis qu'on défonce la place de la Nation **(à gauche)**, la construction d'un viaduc est entreprise sur le boulevard de la Chapelle **(à droite et ci-dessous).**

La construction de ce viaduc fut une réalisation d'autant plus remarquable que l'on ne disposait pas à l'époque des moyens techniques que nous connaissons aujourd'hui. Grâce à Bienvenüe, soucieux à l'extrême de la sécurité de ses ouvriers, aucun accident grave n'endeuilla ce travail de titans.

— le premier — se produisit le 19 octobre 1900 (le nombre 19 jouait décidément un grand rôle cette année d'inauguration) : un train venant de la porte Maillot tamponna en gare de la Concorde un train qui l'avait précédé. Une vingtaine de personnes furent contusionnées. L'accident, peu grave, ne détourna pas le public.

Un autre accident — véritable catastrophe — se produisit le 10 août 1903. Ce jour-là, deux trains prirent feu près de la station Couronnes, sur la ligne Dauphine-Nation. Une effroyable panique se déclencha. Il y eut un grand nombre de victimes.

Pendant la guerre de 1914 le trafic ne fut interrompu sur aucune ligne du réseau, bien que 80 % du personnel et une grande partie des cadres eussent été mobilisés. On ouvrit même à l'exploitation en 1916 un nouveau tronçon entre Opéra et Palais-Royal.

### LE « MÉTRO A LONGUE PORTÉE » EST ENCORE UN PROJET

APRES la guerre, le développement du réseau se poursuivit. Son unité fut réalisée par la fusion, en 1930, du métro avec la compagnie concessionnaire du Nord-Sud. En même temps s'amorçait, notamment par la prolongation de la ligne 8 jusqu'à la porte de Charenton, l'extension hors de l'enceinte de Paris.

Il apparaissait en effet clairement dès ce moment que le développement de la proche banlieue, la densité de la population et, par voie de conséquence, la difficulté de circulation qui s'y manifestait commandaient de mettre à la disposition des habitants de la périphérie le moyen de transport pratique que représente le métro.

Dans toutes les grandes villes, d'ailleurs, le problème de la décongestion se posait aussi.

A New-York, à Chicago, à Londres, à Berlin furent adoptées des solutions tendant à étendre les zones résidentielles tout en assurant au maximum la desserte du centre des affaires. Pour Paris on mit à l'étude différents moyens d'arriver aux mêmes résultats : prolongement des lignes urbaines, enclenchement des trains du métro avec les trains des grands réseaux (système usité à Londres, mais qui offrait ici de lourds inconvénients, notamment par la différence des gabarits), tunnels à quatre voies, comme à New-York, deux voies étant réservées à la circulation d'express. Mais où trouver à Paris la largeur nécessaire à l'établissement de deux lignes supplémentaires, l'une montante, l'autre descendante ?

La cession de la ligne de Sceaux au département de la Seine en vue de son exploitation par le Métropolitain (loi du 10 avril 1932) a orienté vers la solution : l'utilisation de transversales, avec raccordements aux lignes de banlieue. Ce plan de 1939 n'a pu encore être suivi d'effet.

Et déjà la question se pose de manière beaucoup plus vaste. Ce n'est plus en fonction de la ville et de son pourtour, c'est à l'échelle de la région qu'il faut désormais penser les problèmes de l'agglomération parisienne. Voici venir le métro régional, qui pourrait emmener à 25 ou 30 kilomètres de la capitale, à une vitesse accélérée, des milliers de voyageurs. Et cela n'est pas de l'hypothèse ou de l'épure de bureau d'études.

C'est la réalité de demain. Indispensable.

## EN 1939 DE GRANDES VOIES SUBURBAINES SONT PROJETÉES...

# EN 1953 LE PLAN D'AVANT GUERRE N'EST PAS ENCORE RÉALISÉ...

## 1939

Le plan élaboré à l'époque prévoyait la construction de grandes transversales nord-sud et est-ouest, complétées par des lignes de raccordement. Le réseau devait étendre ses ramifications au loin à travers la banlieue.

## 1953

Les réalisations, tout à fait partielles, sont encore limitées à la ligne de Sceaux et au prolongement de la ligne Gare Saint-Lazare-Porte de Saint-Ouen jusqu'au carrefour Pleyel.

Le nouveau matériel comporte des éléments de trois caisses s'articulant sur quatre boggies. L'accélération est puissante, la décélération, prompte.

L'automotrice sur pneumatiques, plus légère, bien suspendue et silencieuse, exige une transformation de la voie en piste routière.

La station « Franklin-D.-Roosevelt » bénéficie d'un équipement luxueux que l'on aimerait voir étendre à beaucoup d'autres gares...

... les « usagers » qui s'y arrêtent apprécient particulièrement les vitrines et l'éclairage au néon, fort agréable aux yeux.

# ... SON ACHÈVEMENT CONDITIONNE CEPENDANT LA DÉCONGESTION DU CENTRE DE PARIS

Le métro, c'est tout de même bien commode ! Aussi les Parisiens lui sont-ils fort attachés. Ils savent qu'il constitue le moyen de locomotion le plus pratique.

Sans doute il n'est pas parfait. Et il faudrait n'avoir jamais été témoin de l'assaut aux heures de pointe ou n'avoir jamais accompli aux mêmes heures un de ces trajets qui démontrent que la compressibilité de l'être humain n'est pas régie par les lois connues de la physique pour n'en pas conserver quelques souvenirs rugueux. Mais ce ne sont, après tout, que péchés véniels. Il faut toujours en revenir là : si vous voulez vous déplacer rapidement dans Paris, prenez le métro.

Deux amis se rencontrent place d'Italie. Tous deux ont le dessein d'aller à l'Opéra.

A. — Moi, je prends le métro.

B. — Ah ! non, je vais prendre un taxi.

A. — Tu as tort. Avec les embouteillages, tu vas arriver en retard.

B. — Mais non, une voiture, ça se faufile. Et puis, ça va plus vite. Allez, viens avec moi !

A. — Je prends le métro et je te parie que j'arrive avant toi.

B. — Tenu. A tout à l'heure.

L'un saute dans la rame en partance, l'autre s'engouffre dans un taxi. Oui, mais les rues sont encombrées. Malgré sa dextérité, le chauffeur ne se « faufile » pas aussi aisément que le supposait son client. Bref, le voyageur du métro sort de la station et, triomphant modestement, cherche du regard son ami, qui n'arrive que plusieurs minutes plus tard.

L'expérience peut être répétée sur bien d'autres parcours. C'est un fait qu'en maintes circonstances un trajet qui demande trente à trente-cinq minutes en métro exigera en voiture dix ou quinze minutes de plus.

Le métro peut donc être un excellent moyen de décongestionner la capitale et, par conséquent, d'améliorer la circulation. Pour qu'il jouât

ce rôle avec toute l'efficacité souhaitable, il faudrait qu'il fût à même de transporter un plus grand nombre de voyageurs en un temps plus réduit. C'est affaire technique qui n'est certainement pas insoluble.

Mais on peut demander beaucoup plus au métro et prévoir pour lui, dans l'avenir, une vaste extension. Elle s'impose d'ailleurs si l'on veut porter remède à la crise du logement qui sévit à Paris. Construire en banlieue ne suffit pas ; il est évident qu'il faut donner à tous ceux qui trouveront une maison hors de la ville — le plan Courant permet d'espérer que les pavillons vont s'élever en grand nombre — des moyens de transport multipliés. Le prolongement du métro apparaît donc comme une nécessité. La ligne de Sceaux a prouvé l'utilité des prolongements « extra-muros ». Dès 1939, un plan prévoyait l'établissement de deux transversales, l'une nord-sud, se détachant de la ligne de Sceaux à la station Port-Royal et s'en allant jusqu'à Saint-Denis, l'autre est-ouest, avec tout un système de raccordements aux lignes de banlieue Ouest, Sud-Ouest et Sud-Est et à la ligne de Vincennes. De plus, la transversale nord-sud permettrait la desserte des Halles par l'aménagement, au Châtelet, d'une gare de marchandises où les trains chargés sur les lieux de production arriveraient directement. Les wagons, attelés à des tracteurs électriques, viendraient déverser sur les quais souterrains des Halles les denrées, d'où celles-ci seraient amenées mécaniquement aux pavillons. Nous reviendrons sur ces projets d'aménagement et d'extension du métro dont il n'est pas besoin de souligner toute l'importance pour le développement de la capitale.

Villes et gens portent encore des noms de ch
nous. Dans la contrée des « bayous », de nombre
chênes verts abritent des maisons qui ont conser
leur ancien nom de « plantations »...

# LA LOUISIANE, QUI FÊTE SON CENT-CINQUANTENAIRE,

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
PAUL MOUSSET

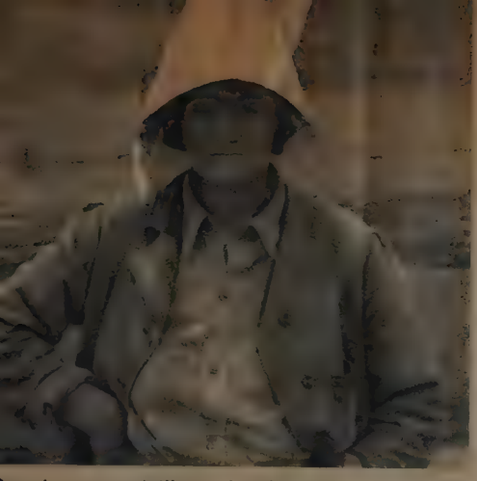
Ainsi vont les réputations quand la publicité s'en mêle... A New-York, à Chicago, à Louisville, à Dallas, on m'avait affirmé : « Vous allez à la Nouvelle-Orléans ? C'est la France. Tout le monde y parle français. Vous vous y trouverez chez vous ! » Je me défiais un peu. Une certaine impatience ne m'en gagnait pas moins alors que, venant du Texas, le quadrimoteur qui m'emportait survolait la Louisiane. Dans une lumière dansante, des plantations estompées par une brume légère alternaient avec des canaux, de petites rivières, des milliers d'hectares de bois et de marécages. Des villes, des villages se révélaient, d'une importance surprenante — moins étonnante pourtant, moins émouvante que ce fleuve lent, aux courbes nobles, qu'est le Mississipi. A la vue de son embouchure, des souvenirs se précipitaient : souvenirs du XVII[e] siècle, de la colonisation française en Amérique, du Père Marquette, de Joliet et, surtout, de Cavelier de La Salle, qui, en 1682, descendit le fleuve jusqu'à la mer, aborda, planta une croix, hissa l'étendard fleurdelysé et déclara prendre possession de toute la vallée du Mississipi au nom de Louis XIV, en l'honneur duquel il nomma « Louisiane » les nouveaux territoires. Un pèlerinage m'attendait, un pèlerinage dans le passé.

L'avion atterrit. Dans le Tennessee, l'Arkansas, des tempêtes de neige succédaient à la terrible sécheresse qui, tout le long de 1952, accabla les Etats-Unis. Ailleurs, les journaux signalaient l'intensité du froid. A la Nouvelle-Orléans, contrée de grands arbres verts et de palmiers, la température, bien qu'un peu humide, était idéale. Hommes et femmes portaient des vêtements légers. On soupirait presque après une brise. Mais, dès l'arrivée à l'aéroport, première désillusion : rien, pas un objet, pas une inscription qui rappelât la France, cette France qu'évoquent à l'envi les agences de voyages pour attirer les touristes dans ce coin de Louisiane. La déception devint absolue quand, dans un, puis deux, puis trois hôtels (bondés comme le sont aujourd'hui tous les hôtels d'Amérique), personne ne comprit ou ne voulut comprendre le français, que, malgré tout, je m'acharnais à parler. Il faisait nuit lorsque, ayant enfin trouvé un gîte, je me lançai à l'aventure dans le « Vieux-Carré »; cette ville française des origines due à l'obstination du sieur de Bienville et appelée (sur l'ordre de Law, l'inventeur du « système », le promoteur de la fameuse Compagnie du Mississipi) « Nouvelle-Orléans » en hommage au Régent. Conseil aux nouveaux arrivants : même par une nuit lumineuse et douce, il ne faut pas voir le Vieux-Carré après le coucher du soleil. Les rues, j'en conviens, y avaient bien des noms de chez nous : Chartres, Royale, Bourbon, Dauphine, Bourgogne. Mais celles qui ne me paraissaient pas obscures se trouvaient trop violemment éclairées, remplies de trop de restaurants et de lieux de plaisir, de trop de magasins de fausses antiquités, de trop de boutiques de prétendues « pralines de Tante Sally », trop bruyantes. Je cherchais une vieille cité coloniale française de ce temps « où l'on croyait encore aux îles ». Je trouvais Saïgon, Djibouti et, surtout, Manille. Découragé, je rentrai. « On ne parle donc plus français à la Nouvelle-Orléans ? demandai-je à un vieux chauffeur de taxi. — Non, me répondit-il. Il y a un demi-siècle, et même voilà vingt-cinq ans, c'était la langue courante. Jusqu'en 1920, tous les documents officiels se rédigeaient dans les deux langues. *L'Abeille,* un journal français centenaire, a disparu en 1926. Aujourd'hui, l'anglais a tout envahi. » Je l'interrompis : « Comment vous appelez-vous ? » Il me le dit. Un patronyme dont les quatre syllabes fleuraient bon la Touraine. « Et avec un nom pareil, m'exclamai-je, vous ne parlez pas français ? — Si, avoua-t-il. Mais j'aime autant pas avec vous. *Vous ririez de moi...* »

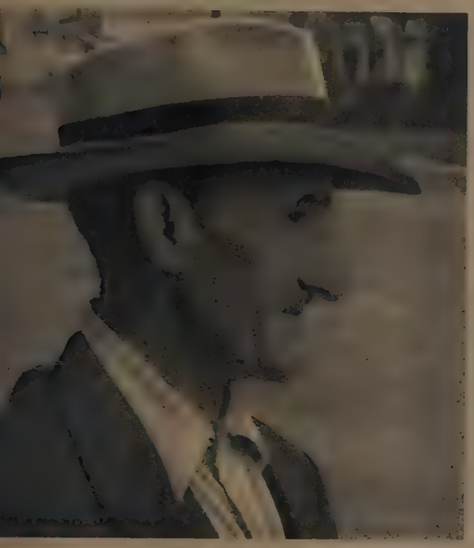
## Nouvelle incursion dans le « Vieux-Carré ».

Graces soient rendues à cet homme qui me dévoila des horizons nouveaux. Grâces surtout, plus tard, à celui auquel je dois une équipée qui, plus que tout autre motif, justifie cet article : notre consul général à la Nouvelle-Orléans, M. Guy Quoniam de Schompré. Mais, avant de m'aventurer, comme m'en pressait celui-ci, dans des régions inoubliables, j'explorai de jour, à plusieurs reprises, la ville vieille et ne tardai point à éprouver son charme.

Non qu'on respirât un air de France dans ces rues droites, étroites, entre ces maisons derrière lesquelles éclosent des patios (plantés de palmiers, de bananiers et de ces arbustes à l'odeur captivante que sont les oliviers de Chine). La cité initiale, dont en 1728 Adrien de Pauger jeta les plans, n'existe plus. Soixante ans plus tard, veut la légende, un soldat provoqua sa destruction en s'endormant la pipe allumée à la bouche. La Nouvelle-Orléans n'était déjà plus française. Depuis 1763 et les traités de Fontainebleau et de Paris, Louis XV avait rendu la Louisiane à l'Espagne. Si les soixante-huit colons des débuts étaient devenus près de dix mille, les gouverneurs de la cité ne s'appelaient plus Bienville, Vaudreuil, Kerlerec ou d'Abadie, mais bien Ungazo ou Galvez. Ils régnaient



Quant aux vieilles Acadiennes, leur haut nnet-sun » a conservé la forme si caractéristique coiffe normande. Placide Hébert **(ci-dessous)** habite Saint-Martin.



Jérôme Guidry garde les vaches des religieuses du Sacré-Cœur, près de La Fayette.

M^me^ Claude Bellemain est fermière dans la paroisse de Saint-Landry. **Ci-dessous** : un autre Acadien de la région des bayous devant sa ferme, avec deux de ses jeunes enfants.

# OMPTE 700.000 HABITANTS DE LANGUE FRANÇAISE

une population très remuante d'aristocrates, lets de famille, planteurs, marchands, artisans, dats, marins, pirates (pudiquement appelés, me Jean Laffitte et Dominique You : corsaires), d'esclaves nègres, importés d'Afrique, qui fournaient la main-d'œuvre. Beaucoup de ces Fran- transplantés avaient épousé des « filles à la sette » (une petite malle contenant leur trous- u), jeunes orphelines bien distinctes des Manon l'époque et qui, du jour de leur débarquement qu'à celui de leur mariage, restaient sous la de des ursulines. L'industrie prospérait depuis troduction de la canne à sucre par les jésuites. grandes fortunes abondaient. Aussi, reconstruite rès l'incendie dont on prétend un soldat respon- le, la nouvelle ville, fort belle pour le temps, rte-t-elle la marque de l'Espagne autant que de richesse, les créoles entendant, avec leur ostenta- habituelle, que nul n'ignorât l'éminence de leur ition.

## Des balcons en dentelle de fer forgé.

ENTIMENT qui se traduisit là de façon curieuse : par des balcons, des galeries donnant sur la rue, mais soutenus, sommés, encadrés d'une véritable dentelle de fer forgé aux armes ou monogrammes des grandes familles. Bien qu'un vel incendie, en 1794, ravageât la ville, ces cons subsistent. Ils ajoutent au cachet, à l'origité de la Nouvelle-Orléans. Mais la fonte a placé le fer. L'impression n'en est pas moins rmante. Sur les rampes se penchent les fanes de femmes ravissantes, créoles entre toutes. is qui se souviendrait de certaines d'entre elles : sa de Clouet ou les deux filles du planteur ntreuil, si, la cité s'agrandissant, des rues n'avaient perpétué leur mémoire ? Hélas ! qui soupçonnerait aujourd'hui Désirée dans *Desire* ? Car, s'il reprit la Louisiane à l'Espagne, Napoléon, dès 1803, la vendit pour 15 millions de dollars aux Etats-Unis, alors au début de leur puissance.

Les Américains affluèrent. Des *Kaintocks* ! Ainsi se désignaient eux-mêmes les gens des vallées de l'Ohio et du Mississipi, qui se vantaient d'avoir été élevés au lait de panthère, de participer de l'homme et de l'alligator ! Comment des individus aussi tonitruants n'eussent-ils pas heurté la politesse réelle des créoles ! Les Kaintocks s'en souciaient bien ! Tous ces Français, réputés mangeurs de grenouilles, n'étaient, à leurs yeux, que des « Johnny Crapaud »... Longtemps, longtemps ceux-ci luttèrent contre l'emprise des nouveaux maîtres. Puis, de façon inévitable, ils baissèrent pavillon. Aujourd'hui, un siècle et demi s'est écoulé depuis le *Louisiana purchase*. S'ils tirent grande fierté de leur ascendance, parfois vraiment noble, si beaucoup parlent encore français entre eux, les arrière-petits-neveux des colons de Bienville ou d'Abadie sont devenus des Américains 100 %. Les rues elles aussi se sont américanisées. Quel roman n'écrirait-on pas en relatant simplement les origines, les vicissitudes des noms de ces rues ! Dans le Vieux-Carré, l'histoire est présente à chaque pas, discrète, mais souriant à qui la devine. Non que cela soit tout d'abord facile. Il faut se replier sur soi-même, supprimer en pensée l'agitation colorée de la foule, ces photographes, ces artistes en plein vent jaillis du sol pour l'ébaubissement des natifs de l'Oregon ou de l'Oklahoma, et bien moins à leur place que ces Louisianais de vieille date qui, en passant devant la cathédrale, ne manquent jamais de se découvrir et de se signer. Alors, l'effort d'abstraction accompli, une musique étrange, inaudible pour le profane, s'échappe de ces rues (Conti, Toulouse, Iberville, et d'autres...). Mais, bien qu'un écusson aux trois fleurs de lys d'or pende encore ici ou là, les souvenirs de l'Empereur l'emportent sur ceux des rois. Pourquoi ? Les « Orléanais » le savent bien, dans les veines desquels coule souvent du sang d'un officier, d'un soldat de la Grande Armée, de ces hommes qui s'expatrièrent plutôt que de servir les Bourbons, qui célébraient le culte de l'Empereur, entre eux, au « Café des Exilés » et qui, en 1815, lors de l'attaque de la ville et du port par le général anglais Packenham, firent officiellement reconnaître par les autorités que leur qualité d'étrangers les dispensait de se battre... avant de se porter tous, d'un seul élan, aux remparts, d'occuper les redoutes et de contribuer à la victoire, s'ils n'en furent pas l'élément décisif, du général américain Andrew Jackson.

## L'enchantement du passé.

Qu'ils avaient donc belle allure, ces Français d'alors, et qu'ils étaient donc Français, avec toutes les qualités, tous les défauts de l'époque, le goût du risque et de la discussion, le panache et la susceptibilité ! Ils continuaient, ranimaient la tradition des créoles. Comme eux, et souvent contre les descendants des premiers d'entre eux, ils croisaient facilement le fer, au sortir du fameux bal des « Octorones ». Pour une question de femmes. Presque jamais pour raison politique. A quelques familles près, les Français de la Nouvelle-Orléans étaient tous pour l'Empereur — qu'ils attendirent jusqu'à sa mort — dont ils complotèrent l'évasion. Antommarchi, le médecin de Sainte-Hélène, n'a-t-il pas encore en Louisiane des petits-enfants ?

Les malheurs d'Emmeline Labiche ont inspiré le poète Longfellow dans « Évangéline ».

A la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane, le « tramway nommé Désir » n'est ni une pièce de théâtre ni un film, mais un autobus.

Les balcons de la ville rappellent l'Espagne, les églises de la campagne évoquent la France.

Aux murs de bois des premières fermes édifiées par les Acadiens s'accole une cheminée de boue séchée. **Ci-dessous :** un ferry-boat sur le Mississipi.

... En dépit de mon premier soir là-bas, et de ses mécomptes, je succombai bien vite à l'enchantement, à l'envoûtement de la ville vieille. Déjà, comme beaucoup de Français avant moi, je convoitais un petit appartement avec, lui aussi, sa galerie, son balcon ouvragés, près de l'ancienne place d'Armes, où, chaque matin, me réveilleraient les cris de la rue. Afin de retarder mon départ pour cette expédition à laquelle ne cessait de me pousser M. Quoniam de Schompré, je prétendais vouloir étudier le commerce de ce port, le premier des Etats-Unis pour le sucre, un des premiers pour le café, les huiles végétales, les bananes. Faux prétexte ! Veut-on la vérité ? Je commençais à ne plus pouvoir m'arracher à ces patios fleuris, à ces rues anciennes que chaque jour je découvrais, à ces nègres aux mœurs pittoresques encore imprégnées de vaudou ; ces nègres qui, pour de petites sommes, vendent des philtres d'amour ou de vengeance, des poudres de chance dans les affaires, des poudres de « réussite sociale », du sang de dragon ou des « lacets du diable ». Seul un contretemps m'empêcha de me rendre au cimetière Saint-Louis sur la tombe de Marie Laveau, la plus fameuse des reines vaudouesques. La nuit de la Saint-Jean, les pèlerins y affluent et voient peu après, affirme-t-on, s'accomplir leurs vœux... Puis, après deux mois d'une cuisine quelque peu standardisée, à New-York ou dans le Kentucky, les plats créoles de la Nouvelle-Orléans me réservaient de délicieuses surprises — des plats bien originaux, combinant la délicatesse des mets français, l'amour espagnol des assaisonnements, la science indienne des herbes fines, le tour de main des Africains. En compagnie de Charles L. Dufour, Louisianais de bonne race, rédacteur au *Times-Picayune* et l'un des rares Américains capables de réciter des pages de Huysmans, de Claudel ou de Péguy, une ville où présent et passé se confondent sans cesse se démasquait à moi. Il était temps de partir, de m'enfoncer dans la région des « bayous », de me lancer à la recherche de ces gens qui, m'affirmait notre consul général, conservent, depuis deux cents ans, presque intacte notre langue, une langue qu'ils n'écrivent ni ne lisent plus depuis près de deux siècles. Si j'avais su...

## Chênes verts et « barbe espagnole ».

Si j'avais su, je me serais arraché plus tôt aux sortilèges créoles. Un beau matin, je me décidai enfin à prendre la route longeant le Mississipi. Ce que je découvris me bouleversa au point que, de deux semaines, je ne reparus plus à la Nouvelle-Orléans. Car, dans un décor de roman, sous le ciel bleu, dans la lumière pudique de cet Etat tropical, ce n'étaient point des plantations, des domaines, des maisons blanches à colonnade qui m'accueillaient, avec l'hospitalité, la bonne grâce, la distinction du Sud, mais des gens de manières exquises, à quelque classe qu'ils appartinssent. Des amis. Presque des parents... Des poteaux indicateurs portaient, anglais et français mêlés : Raceland, Vacherie, New Orleans, Napoleonville. Par un soleil embrumé on arrivait à Plattenville. Là se dressait une des premières églises catholiques, célèbre pour sa dévotion à sainte Faustine. Un cimetière l'entourait, un des cimetières de là-bas, où les morts reposent non point dans la terre, toujours mouillée, mais dans des mausolées, sur un sol de brique. Avec une émotion d'archéologue je déchiffrais des inscriptions que rongeait le climat : *Pierre Charlet, natif de Grenoble, France, soldat de Napoléon 1er. Décédé le 3 janvier 1866, âgé de 83 ans,* ou encore : *Ici repose J. B. Judice, né le 24 juillet 1800, décédé le 27 février 1856, Passante* (sic), *priez pour lui.* Le curé de cette paroisse, le Père Henry Hollemann, un Hollandais, y prêchait dans un français excellent. Autrement, comment ses ouailles l'eussent-elles compris alors que certains donateurs de vitraux s'appellent Ney Lalande ?

Ah ! qu'ils étaient loin, les restaurants du Vieux-Carré, et le sazenac, ce breuvage terrible, dans lequel cognac et absinthe se mélangent à proportions égales ! Je vivais dans une contrée de chênes verts, aux branches si lourdes qu'elles s'affalent et doivent s'appuyer sur l'herbe, de cyprès, de cannes à sucre et de coton. Et partout, partout, les arbres s'ornaient de cette « barbe espagnole », longs flocons de mousses argentées qu'on dit apparentées à l'ananas : elles pendent aux ramures comme des chauves-souris gigantesques, ornent de festons, jusqu'à les ensevelir, des forêts entières. Ce ne sont point quelques pages, c'est un livre qu'il faudrait écrire sur ce pays hallucinant où tout parle à un Français d'une France qui dominait le monde, qui ne se souciait pas de vanter une grandeur que nul alors ne lui contestait. Au hasard des haltes je découvrais, dans une manière d'oratoire, des statues de Jeanne d'Arc et de Napoléon. On s'arrêtait pour savourer dans une auberge le « gumbo » local, la soupe aux poissons, aux crevettes de là-bas. Patron, servantes y parlaient français. Oh ! pas d'emblée... Ils avaient trop peur, eux aussi, qu'on ne se moquât de leur accent. Certains, et notamment les prêtres irlandais, qui semblent ne nous vouer qu'une affection relative, leur ont tellement répété qu'ils ont tort de persister à s'exprimer en notre langue ! Qu'aucun Français ne les comprendrait ! Dieu sait pourtant que cette crainte des Louisianais, pour touchante qu'elle apparaisse, ne se justifie pas... Je me souviens encore de l'hôtel de cette petite ville où je passai quarante-huit heures, une petite ville bien attrayante pour quiconque n'en peut plus des cités américaines, dont les rues se coupent toujours à angle droit. Là, comme à la Nouvelle-Orléans (où, sauf dans le Vieux-Carré, les rues se plient à la courbe, au « croissant » du fleuve), les artères s'imbriquaient, s'enchevêtraient de la façon la plus inattendue. On en éprouvait du repos, presque du soulagement. Dans le hall de mon hôtel du moment deux jeunes filles conversaient en français. Je leur adressai la parole. Elles me répondirent... en anglais. Après quelques minutes, nous nous quittâmes. Je ne les revis plus. Mais, le jour de mon départ, je trouvai, à la réception, dans ma case, une brochure esquissant l'historique de la ville depuis sa fondation. Une dédicace ornait la page de garde : *De la part de deux Américaines, dont parents et grands-parents étaient Français...*

## Au pays d'Évangéline.

Je traversais alors le pays d'Evangéline, cette héroïne de Longfellow, dont pas un Français sur cent mille n'a jamais entendu le nom. Elle s'appelait en réalité Emmeline Labiche. Son histoire et celle de ce Gabriel qu'elle ne put épouser composent *l'Iliade* de là-bas. La retracerai-je, quand le Larousse la résume en ces termes : « *Evangéline,* poème de Longfellow (1847). La scène se passe au XVIIIe siècle, lors de la cession aux Anglais de l'Acadie, colonie française, et de la transportation en masse de tous les habitants de ce territoire. Evangéline, séparée de son fiancé, et devenue Sœur de charité, ne le retrouve qu'après de longues années, au moment où il va mourir. Idylle romanesque, dans laquelle l'auteur décrit avec une inspiration sincère la nature acadienne » ? Monographie à peu près exacte. Elle rend mal pourtant la tragédie de ces quelques milliers de Français du Canada, catholiques acharnés, dont le traité d'Utrecht avait, en 1713, abandonné le pays aux Anglais et qui, toujours, se refusèrent à devenir sujets britanniques. Résistance opiniâtre, puisque ce fut seulement le 3 juillet 1755 que le gouverneur Lawrence, irrité de pareille obstination, déclara : « S'il en est ainsi, nous vous traiterons en Français ! » D'où, selon la formule naïve des Acadiens, « le grand dérangement », cette déportation brutale de gens dont l'Angleterre brûla les villages, confisqua le bétail et les biens. Certains échouèrent en Caroline du Sud. D'autres, plus nombreux, en Louisiane. Ils y firent souche.

Un heureux hasard a voulu que, sous l'égide de Mrs. Ruth Hamilton (née Mouton), de La Fayette, Louisiane, et d'un de ses cousins, le doyen Thomas Arceneaux, issu en droite ligne du Gabriel fiancé d'Evangéline, j'aie pu visiter tout un district peuplé de bons Américains qui ne conservent plus aucun lien avec la France, sans renier pour cela leurs origines françaises. Pays de familles nombreuses, du vin, de la bonne chère et de la gaîté. Pays de soldats très braves, d'artisans, d'agriculteurs infatigables. Pays où l'on se nomme Arceneaux, Broussard, Breaux, Mouton, Landry, Martin, Le Blanc et Hébert, Guilbeau, Bellemain ou Aniset Papillon ; où des vieillards offrent le visage fin que nous rapportent les estampes du temps de Bossuet et de Fénelon ; où les cantons s'appellent « paroisses » ; où l'on va de Pont-Saint-Pierre à Saint-Landry.

## La région des bayous.

On serait intarissable sur cet Etat créé, semble-t-il, pour inspirer écrivains et poètes ; où Mme de Souchère-Deléry s'est lancée *A la poursuite des aigles,* où Michel Déon a situé, pour partie, son dernier roman : *la Corrida.* Mais puisqu'il me faut me borner, je voudrais évoquer l'une de mes dernières randonnées en Louisiane, dans le sillage d'un Français connaissant comme personne les « bayous », ces étendues d'eau, tantôt étangs, tantôt rivières, inondant, irriguant un sol sous lequel le pétrole s'étale en nappes profondes. Il me présentait ainsi à des fermiers dont les enfants, d'une santé de fer, couraient pieds nus sur la route : « C'est mon ami. Il écrit dans les gazettes... » Nous étions partis à l'aube, sur de véritables autostrades taillées dans la brousse, bordées de ces cyprès qui, morts, restent debout sans se corrompre. De-ci, de-là, le marais, le *swamp,* brûlait avec une odeur d'opium. On traversait des bayous qui s'appelaient : bayou Lafourche ou bayou des Allemands, bayou Grand-Caillou, bayou Bleu ou bayou Bœuf. On croisait des camions chargés de cannes à sucre, des chasseurs de chevreuils, de canards, de poules d'eau et de lapins. Vers le soir, on atteignit une grande baraque en planches, au bord d'un bayou sur lequel flottaient des nénuphars du Japon. Son propriétaire nous reçut avec la dignité cordiale des Louisianais. Puis il s'en alla vers ses balances : des pêcheurs arrivaient, en pirogues à moteur, qui lui vendaient leur poisson. Pendant ce temps un de ses fils achetait à des trappeurs des peaux de vison, de skunks, d'hermine et de rat musqué. « Si vous saviez, dis-je plus tard à l'un de ces trappeurs, le plaisir que j'éprouve à voir que vous n'avez pas oublié votre français... — Oh ! répondit-il avec modestie, c'est point du français. C'est du 'cadien. C'est du créole... »

... On estime à quelque 130.000 kilomètres carrés la superficie de la Louisiane et, qu'il s'agisse de fils de pionniers, de paysans du temps de Bienville ou des Acadiens réfugiés en 1755, à près de 700.000 les gens de langue française qui y vivent. Depuis deux cents ans, par respect pour les ombres de leurs morts, les uns et les autres, mais les Acadiens surtout, persistent dans leurs traditions d'antan. La France s'est-elle jamais vraiment souciée d'eux ? Pratiquement pas, jusqu'à l'arrivée de notre ambassadeur actuel. Ne sommes-nous pas coupables ? A défaut de machines, Paris s'est naguère surtout préoccupé, semble-t-il, d'exporter du ruban rouge. Ainsi, lors d'un dîner, une dame de la société orléanaise put-elle arborer la croix de la Légion d'honneur à son bracelet. Comme une breloque ou un fétiche ! Certains, je ne l'ignore pas, s'attachent, aujourd'hui, à promouvoir la France. En premier lieu, évidemment, notre consul général. Et aussi le docteur Omer Dupuis, président de l'Association France-Amérique ; et les dirigeants de l'Union française, à Rampart Street ; ceux de l'Athénée louisianais ; ceux, enfin, de Tulane University, qui, si j'en crois quelques conversations, souhaiteraient « pousser » la cause française. Je me garderai certes d'oublier une femme sculpteur, élève de Bourdelle, miss Angela Gregory, qui achève en ce moment un remarquable monument à la mémoire de Bienville ; ou le commandant Estachy, agent général de la Compagnie Générale Transatlantique. Mais ne pense-t-on pas qu'il serait impérieux de créer à la Nouvelle-Orléans même un Institut français, capable de former une élite bilingue de futurs fonctionnaires et diplomates américains, alors qu'une parfaite compréhension américano-française n'a jamais été plus nécessaire ? L'on ose à peine avouer que des négligences inadmissibles ont laissé péricliter les librairies françaises de Louisiane, et qu'à la Nouvelle-Orléans on trouve moins de livres français (quand on en trouve !) que dans l'Illinois, sous le pénible prétexte que « presque personne n'en demande ». Trop de gens nous ont déclaré : « Il faut que Paris le sache ! » Du moins *France-Illustration* l'aura-t-elle dit.

# MALADIE DE L'HOMME MODERNE ET FLÉAU UNIVERSEL

# LA DROGUE

## EST POURCHASSÉE PAR LA POLICE INTERNATIONALE DES STUPÉFIANTS

NOUS devons notre documentation à divers services de police français et aux services de documentation de l'O. N. U. Qu'ils soient ici remerciés, et notamment l'inspecteur principal Cazaulon, chef de la section des stupéfiants de la brigade mondaine à la Police judiciaire.

**IL est des mots si évocateurs que leur seul énoncé suffit à faire jaillir en nous des floraisons d'images : « drogue » est de ceux-là. Un jaune affalé sur sa natte, les yeux clos sur un rêve en clair-obscur suscité par l'opium qui grésille dans la pipe, à côté du fourneau... Une femme qui s'éclipse un instant de la salle de danse d'une boîte de nuit pour se piquer dans l'ombre propice des toilettes... Un étudiant qui fume, en cachette, sa première cigarette de « marihuana »...**

**Des policiers en civil qui surgissent dans un bar mal famé... des messieurs « bien sous tous rapports » qui mènent, au doigt et à l'œil, un trafic fabuleux sans patrie ni frontières...**

**Et puis ces loques humaines affolées quand on leur ôte de force leur suicide quotidien... Des cures de désintoxication striées de hurlements de cauchemars sur fond de murs blancs laqués...**

**Pourquoi cette jeune fille d'excellente famille a-t-elle commencé à user de la morphine ? Et celui-là qu'on croyait promis à un brillant avenir, pourquoi erre-t-il, à la recherche de sa « dose » quotidienne, parmi les repris de justice qui lui vendront à prix d'or de la « came » adultérée ?**

### Comment de la drogue on devient « l'esclave » : à l'écran, avec Daniel Gélin.

YVES CIAMPI, le jeune metteur en scène d'*un Grand Patron*, s'est attaché, dans un film qu'il va tourner, à démonter le processus mental qui fait d'un être sain une épave. Son héros — qu'incarne Daniel Gélin — est pianiste dans une boîte de nuit. Jusqu'aux petites heures du matin il plaque des accords monotones, comme un somnambule. Mais il porte en lui de grandes choses, il en est sûr, il montrera un jour à l'univers ce dont il est capable. Quand cela? Quand il aura trouvé le thème de cette symphonie qui s'obstine à lui échapper. Or, une nuit — un matin... — en quittant ce travail qu'il fait en automate, il est renversé par une voiture. Hôpital, piqûre de morphine pour calmer sa douleur... Et (c'est la scène capitale du film) la morphine fait jaillir en lui, géniale, cette symphonie qu'il cherchait... et qui recommencera de lui échapper dès qu'aura disparu l'effet de la piqûre.

Les trois conditions sont ici réunies pour faire un drogué : *le terrain* (un sujet psychologiquement instable), *le milieu* (cette boîte de nuit où la drogue est facile à trouver), *l'occasion* enfin (cet accident sans quoi le jeune pianiste n'aurait jamais fait sa première visite au « paradis artificiel »). Dans le scénario de Ciampi, son héros vient à la morphine par accident. C'est l'une des voies d'accès de la drogue : elle n'est pas la seule, et le prosélytisme, l'influence du milieu peuvent suffire.

### Le « seuil » de l'accoutumance se passe les yeux fermés.

BIEN entendu, au bout d'un temps il devient inutile de chercher à distinguer l'origine de ce vice chez celui qui en est atteint. Car du point de vue médical, ce qui caractérise la drogue, c'est l'accoutumance.

Le drogué (le morphinomane en particulier) ne peut pas renoncer à son vice. Devant la première dose — quelle que soit la raison qui a conduit le sujet à la recevoir — l'organisme réagit en mettant en branle ses mécanismes de défense. Il neutralise le poison comme il neutraliserait une invasion microbienne : en sécrétant des anticorps. Au bout d'un certain nombre de doses — variable selon le sujet, mais toujours moins important qu'on ne croit — la sécrétion d'antitoxines devient régulière, de sorte que, si l'apport de drogue vient à cesser, l'organisme est en somme empoisonné par des antitoxines sans emploi...

Là est l'essentiel du problème, sur le plan individuel. On se drogue toujours, en commençant, avec l'espoir (mieux : avec la certitude) de s'arrêter « à temps ». Mais ce « seuil », pratiquement sans retour, on le passe les yeux fermés, et ce n'est qu'au moment où il est trop tard que, peut-être, le drogué tentera de faire machine arrière. Sur cent drogués qui essaient de se faire désintoxiquer, soixante-dix environ sont des récidivistes.

La drogue est donc bien une maladie grave. Et une maladie de l'homme moderne... Pour l'homme blanc, c'est une maladie récente. Elle remonte aux grandes conquêtes coloniales du siècle dernier : elle commence avec le retour des marins, des soldats, des fonctionnaires à qui des « congaïes » avaient enseigné l'usage de l'opium. Il devint bien porté, le snobisme aidant, de fumer le « noir » qui pénétrait en Occident par les grands ports, où s'établirent les premières fumeries. Des écrivains y mirent du leur, de sorte que le terrain était tout préparé pour les premiers ravages, au début de ce siècle, des drogues chimiques, de loin les plus redoutables.

**CURE...**
**ET RAVITAILLEMENT**

ON cite le cas d'une famille de millionnaires (l'aïeule, le fils, la sœur et la bru) qui s'offrait ainsi, chaque année, une « cure » dans une maison de santé de la banlieue parisienne, où ils se ravitaillaient en morphine à prix d'or. Ils en sortaient enchantés, ravitaillés pour longtemps, ayant ramené leur « dose » à des proportions plus modestes, donc plus « maniable »... 65 à 70 % des toxicomanes traités sont des récidivistes : le fait est là.

### Comment l'opium conduit à la morphine, et celle-ci à l'héroïne.

ON sait que l'opium est le suc que sécrètent les capsules d'une variété de pavot. Il contient six alcaloïdes principaux : morphine, codéine, thébaïne, papavérine, narcotine, narcéine.

Le suc laiteux du pavot se coagule à l'air sous forme d'agglomérés brun : *l'opium brut du commerce*. D'une saveur âcre, irritante, il est soluble dans l'eau et l'alcool. Sous cette forme, il peut être mangé ; mais après une préparation assez complexe il devient

fumable : c'est le *chandoo*, dont l'aspect extérieur rappelle la mélasse. Le résidu d'opium extrait des pipes est utilisé, à nouveau, après une autre préparation : c'est le *dross*.

Sous quelque forme que ce soit, l'opium est néfaste. Il entraîne, à la longue, une altération de tout l'organisme, un amaigrissement tel qu'il peut aboutir à la mort. Mais, surtout, il mène très facilement à la morphine, dont l'usage est tout à fait privé de l'auréole poétique dont certains entourent l'opium.

La morphine, tirée de l'opium, passe successivement par les stades de *base technique* (60 %) puis de *base morphine* (93-94 %) pour aboutir au *chlorhydrate de morphine*, dont l'usage médical dans la sédation des douleurs est bien connu. C'est une poudre blanche très fine, inodore, d'un goût extrêmement amer. Elle s'administre par injections sous-cutanées, intra-musculaires ou même intra-veineuses. A partir de doses de 1 à 3 centigrammes, le morphinomane peut aboutir à une consommation quotidienne de l'ordre de 5 grammes ou davantage. Le besoin de drogue devient alors si tyrannique que l'intoxiqué ne prend plus le temps de stériliser sa seringue. Les abcès du morphinomane, qui en sont la conséquence, ne sont qu'un des aboutissements du processus. Peau terreuse, pupille dilatée, diminution des sécrétions et de la tension artérielle, accélération du pouls, tendance aux syncopes et — bien entendu — affaiblissement du sens moral : telles sont les caractéristiques principales du morphinomane, qui devient très souvent héroïnomane.

Contrairement à ce que pensent beaucoup de drogués, la nocivité de l'héroïne est plus grande encore que celle de la morphine. La raison en est qu'ils ne connaissent l'héroïne que sous la forme adultérée, en général, par la quinine et la procaïne, que les trafiquants détaillants diluent du reste, à leur tour, avec de la lactose, du sucre ordinaire ou du manitol et autres substances inertes. La morphine, au contraire, existe sur le marché clandestin sous la forme licite, car une partie de cette drogue est détournée de son usage médical, au moyen d'ordonnances fausses ou falsifiées.

### ATTENTION : STUPÉFIANTS !

Il n'est pas inutile de rappeler les principaux produits classés comme stupéfiants. La loi française énumère, au tableau « B », ceux qui suivent :

Opium, poudre d'opium, extrait d'opium, morphine et ses sels, diacétylmorphine (héroïne et ses sels), benzoymorphines et leurs sels, hydrocodéinone et ses sels, feuilles de coca, cocaïne brute, ecgonine, cocaïne et ses sels, chanvre indien (hachich) et ses dérivés, éther éthylique de l'acide méthy-phényl-pipéridine carbonique et ses sels (dolosal). En outre, les préparations pharmaceutiques contenant des stupéfiants en proportions déterminées, et dont certaines sont recherchées par les toxicomanes. Citons, notamment : l'eubine, le pantopon, la spasmalgine, la dunaphorine, le sédol, l'homopavine.

## La cocaïne, arme secrète du Troisième Reich ?

La cocaïne est extraite des feuilles de coca, plante abondante en Amérique du Sud, où les habitants ont l'habitude d'en mâcher les feuilles. Elle a l'aspect d'une poudre blanche, qui s'absorbe par prises. L'intoxiqué passe par le stade des bouffées de chaleur, de la pâleur, des troubles de la vue, de l'angoisse, de l'agitation alternant avec la dépression. Puis il arrive aux hallucinations, aux fantômes dont il se voit environné, aux petites bêtes qu'il sent courir sous sa peau. Son intelligence s'affaiblit en même temps que sa mémoire, et sa digestion se trouble (vomissements, diarrhées, inappétence, etc.). Seule lueur optimiste : la cocaïne ne crée pas la même accoutumance que la morphine, l'héroïne et (à un degré moindre) l'opium. La désintoxication est moins difficile.

Enfin, la consommation de cocaïne est en régression en France, après une vogue très nette entre les deux guerres dans les milieux intellectuels, vogue où d'aucuns ont voulu voir un effort de l'Allemagne, gros producteur, pour « dégrader » la race française.

Que la drogue soit nuisible à la santé de celui qui s'y adonne, il est inutile de le démontrer. C'est à l'âge où l'homme est « rentable » du point de vue social que l'usage de la drogue le fait disparaître prématurément. Ce serait une première raison de lutter contre la toxicomanie. Le commissaire G.-J. Anslinger nous en fournit une autre :

« Il est avéré qu'une forte proportion des spécialistes du vol à la tire, du vol à l'étalage, des joueurs et des tricheurs professionnels, des escrocs qui montent des affaires fictives, qu'il s'agisse de courses de chevaux ou de négociations de titres, d'escrocs de petite envergure, tels que les spécialistes du vol au rendez-moi, s'adonnent aux stupéfiants. »

Si l'on ajoute que la drogue clandestine se vend au détail dans les milieux où fleurit la criminalité et la prostitution, on comprendra que les gouvernements se soient très tôt préoccupés de lutter contre l'usage illicite des stupéfiants.

### UN BON EXEMPLE

Dans un cas notoire, dit le professeur Joseph-P. Chamberlain dans le « Bulletin des stupéfiants », publié en juillet 1950, concernant un gouvernement producteur d'opium et fabricant de stupéfiants, le comité a invité ledit gouvernement à comparaître pour exposer une situation qui constituait une menace pour le contrôle des stupéfiants. Le gouvernement a comparu et a promis qu'il abandonnerait la fabrication, adopterait une législation satisfaisante, signerait et ratifierait les conventions sur les stupéfiants. Il a tenu parole. »

## Une coopération internationale presque sans équivalent a fait tomber les frontières.

Puisque le trafic des stupéfiants est international, on s'avisa, dès avant la guerre de 1914, de la nécessité de coordonner la lutte contre la drogue dans le monde. Ce fut le début d'une coopération internationale presque sans équivalent pour tenter de juguler le fléau nouveau.

Dès 1909, à Shanghaï, puis en 1911, à La Haye, deux conférences adoptèrent des résolutions, qui ne furent guère suivies d'effet. Mais après la grande guerre la naissance de la Société des Nations facilita la création, le 21 février 1921, de la *Commission consultative de l'opium*, organe purement administratif. Une première conférence, réunissant huit États, aboutit à la *Convention de Genève*, du 19 février 1925, qui marque les débuts d'un contrôle international vraiment efficace. Cette convention créait le *Comité central permanent de l'opium*, chargé de surveiller le marché mondial, licite ou illicite, des stupéfiants, avec pouvoir de saisir, au besoin, le Conseil de la S. D. N.

Ce texte essentiel ne fut ratifié qu'assez tardivement par la France (19 juin 1927) et c'est seulement le 12 décembre 1928 qu'un décret y organisa le contrôle des importations et des exportations de stupéfiants. Le 13 juillet 1931 une nouvelle convention, adoptée par cinquante-sept États, limitait la fabrication de la drogue et créait l'*Organe de contrôle*.

Une autre encore, la *Convention* de 1936, précisait que les infractions aux lois sur les stupéfiants seraient considérées comme crimes dans tous les pays signataires. Les trois organes ainsi créés existent encore actuellement au sein de l'O. N. U. Seule la Commission consultative a changé de nom, pour s'appeler Commission des stupéfiants.

Le fonctionnement de ces divers organismes et leur efficacité reposent essentiellement sur l'intérêt bien compris des gouvernements qui veulent combattre chez eux les ravages de la drogue et qui ne le peuvent pas sans la collaboration des autres gouvernements. La publicité, disait déjà la Commission consultative du temps de la S. D. N., est l'une des armes principales employées contre les gouvernements qui luttent trop mollement dans leur pays contre la drogue. On pense que le Comité central permanent de l'opium n'hésite pas, le cas échéant, à y avoir recours. Car le comité est un organe judiciaire, chargé de veiller à ce qu'aucun gouvernement ne dépasse, pour la production, l'exportation et l'importation des stupéfiants, les évaluations qu'il a fournies lui-même à l'Organe de contrôle.

### UN SÉRIEUX PROGRÈS

En janvier 1949, à New-York, les douanes saisissaient, à bord du « Bastia », 20 kilos d'opium et 5 kilos d'héroïne. L'enquête démontra que le coupable était un membre de l'équipage du navire. L'homme parvint à s'enfuir... Au début du siècle, dans les mêmes conditions, quel risque courait-il d'être jamais repris ? Le gouvernement américain pouvait, certes, demander son extradition... à condition de savoir où il se trouvait. Or, le 18 septembre 1950, la police française l'arrêtait au moment où il embarquait une femme à destination d'une maison close de Saïgon :

« Et cette drogue, que tu as tenté de « passer » en Amérique, l'an dernier ? »

Sans la C. I. P. C., ce trafiquant aurait-il jamais été arrêté ?

## La Commission internationale de police criminelle s'occupe de la chasse à la drogue

### LA LOI EST DURE... MAIS C'EST LA LOI

LES textes législatifs qui régissent en France le commerce des stupéfiants et des poisons en général sont : un édit de juillet 1762, les lois des 21 germinal an XI, 19 juillet 1845, 12 juillet 1916 ; les décrets des 14 septembre 1916, 20 mars 1930 et 29 juillet 1939.

Cette législation, qui soumet la création d'une fabrique de stupéfiants à une autorisation préalable et à un sévère contrôle, oblige les pharmaciens à tenir ces produits dans une armoire spéciale et à ne les délivrer que sur ordonnance, en tenant une comptabilité rigoureuse des entrées et des sorties sur un registre spécial. Les médecins, de leur côté, doivent limiter leurs prescriptions à une durée de sept jours.

Les peines prévues pour ceux qui contreviennent à cette législation vont de trois à cinq ans de prison et de 60.000 à 600.000 francs d'amende ; elles sont portées au double en cas de récidive. Ajoutons — le public l'ignore en général — que la loi punit la tentative à l'égal du délit consommé et qu'elle permet à la police de pénétrer de jour comme de nuit dans les lieux — même privés — où l'on s'assemble pour se droguer.

## Quelques pittoresques épisodes de la lutte contre le trafic des stupéfiants.

### « LA RÉVOLTE DU PAVOT »

UN chapitre surprenant de l'histoire de la drogue est celui que les spécialistes appellent « la révolte du pavot » aux États-Unis. Pendant la seconde guerre mondiale, l'arrêt des importations d'opium médicinal amena de nombreux fermiers californiens à planter le pavot à opium : « Pavaverum Somniferum ». Une loi interdit cette culture en 1942, mais les cultivateurs, réunis en syndicats, refusèrent de détruire leurs plantations. Des avocats furent chargés de démontrer, d'une part, que la loi n'était pas constitutionnelle ; d'autre part, que le pavot en question n'était pas producteur d'opium !

Il fallut créer un tribunal d'exception (le « Statu Tory Emergency Court »), qui rendit son verdict le 28 août 1944 : il déclarait parfaitement constitutionnelle la loi de 1942 sur le contrôle du pavot à opium. Les cultivateurs californiens s'inclinèrent, et les États-Unis sont redevenus, comme avant la guerre, un pays qui importe tout l'opium dont il a besoin...

IL demeure que la drogue est l'objet, dans le monde entier, d'un trafic illicite considérable, en dépit, ou même en raison, des peines très lourdes qui frappent ceux qui s'y livrent. Le prix de vente de la drogue aux intoxiqués est très élevé, précisément parce qu'il inclut une « prime de risque ». Le drogué, jusqu'à sa mort ou jusqu'à l'hypothétique désintoxication, a besoin d'une dose de plus en plus forte de drogue. Le risque couru par le fournisseur, pratiquement, n'est pas proportionnel au nombre de ses clients, de sorte qu'en l'absence de tout autre facteur le marché clandestin de la drogue a tendance à s'accroître. Le trafic étant international, chaque pays constitue un maillon d'une chaîne, et toute faiblesse dans la répression dans un pays donné lèse les pays voisins. D'où la Convention de 1936, qui fait une obligation à tous les gouvernements de punir de prison le trafic de stupéfiants. Mais pour punir les coupables encore faut-il d'abord les arrêter. La police devait donc, nécessairement, devenir internationale.

Le premier *Congrès international de police judiciaire* se tint à Monaco en avril 1914. Un deuxième eut lieu en septembre 1923, à Vienne, et la Commission internationale de police judiciaire (C. I. P. C.) qui en sortit avait tenu quatorze sessions au moment de la deuxième guerre mondiale. Son siège, fixé d'abord à Vienne, a été transféré à Paris en 1946. Elle groupe à l'heure actuelle trente-neuf États, et compte sept sous-commissions, dont celle des stupéfiants. L'organe le plus important de la C. I. P. C. est le *Bureau international*, dirigé par M. Ducroux, son secrétaire général. Le Bureau international est prolongé, dans chaque pays, par les *Bureaux centraux nationaux*. Outre la *Revue internationale de police criminelle* et la revue *Contrefaçons et Falsifications*, la C. I. P. C. diffuse des fiches sur les malfaiteurs ou les suspects auxquels elle s'intéresse.

A sa quatrième session, en mai 1949, la Commission des stupéfiants constatait que « le volume du trafic illicite à travers le monde reste considérable et le problème reste sérieux malgré trente ans de coopération internationale organisée ».

Des chiffres publiés alors il ressort surtout que... les statistiques sont trompeuses. Si, en effet, on n'a saisi en 1948 dans le monde que 12.923 kilos d'opium brut (contre 124.497 en 1936, année réputée « normale »), ce n'est pas que le trafic ait diminué : le chiffre de 1936 contenait 115.809 kilos saisis en Afghanistan, en Birmanie, au Liban, dans ce qui est aujourd'hui le Pakistan, en Syrie et en Palestine, pays qui n'ont fourni aucun renseignement en 1948.

Les routes de la drogue clandestine tissent, sur tout le globe, un réseau extrêmement étendu. Les stupéfiants voyagent surtout par mer, en suivant des itinéraires détournés qui rendent la répression difficile.

Il n'est pas aisé d'en dire davantage sans entrer dans un luxe de détails : le trafic de la drogue n'est pas un flot continu, et les « convoyeurs » n'empruntent pas toujours les mêmes voies. Quand la police opère une saisie, les trafiquants considèrent le moyen employé comme brûlé. Les routes indiquées par la Commission n'ont donc qu'un caractère indicatif.

PARMI les moyens employés par les « convoyeurs » pour dissimuler la drogue, certains sont désormais connus des policiers de tous les pays. Mais ils donnent une idée de l'ingéniosité des trafiquants et des difficultés rencontrées dans la répression. Si de petites quantités de drogue voyagent souvent, sous des déguisements divers, par... la poste, tout simplement, les cargaisons plus importantes sont convoyées, en général, par deux hommes. Les recoins des lavabos des trains étaient très courus avant la guerre.

Les chameaux, en Orient, ont longtemps traversé les déserts avec l'estomac chargé de récipients contenant de l'opium, qu'on leur faisait avaler au départ.

Par mer, la drogue est souvent convoyée par des complices enrôlés parmi l'équipage d'un bateau et qui, à un signal convenu, jettent à la mer en vue du port la « came » enfermée dans des flotteurs de caoutchouc blanc bourrés de kapok. Une vedette complice viendra les repêcher pour les débarquer dans un point discret de la côte.

On pourrait évoquer cent autres procédés : les Chinois qui voyageaient sans bagages de Marseille à Paris, 40 kilos d'opium collés à la peau avec des bandelettes ; les tonneaux de poisson salé ou de vin camouflés, les boggies de train bourrés de hachich et jusqu'à une bible truquée dont la reliure contenait 160 grammes d'héroïne.

La lutte contre le trafic des stupéfiants revêt parfois des aspects pittoresques. Un expert chimiste du Département du Trésor des États-Unis, Peter Valaer, avait été l'un des pionniers de la lutte contre le trafic de la drogue dans son pays. Menacé de mort à plusieurs reprises, l'expert devait démontrer à des tribunaux souvent ignorants — et malgré les pièges tendus par les avocats des fraudeurs — des faits actuellement connus de tous les intéressés : que la morphine est bien un dérivé de l'opium, que l'héroïne et la Diacétyl Morphine sont une seule et même drogue, etc.

Mais il frôla la catastrophe de tout près dans le calme de son laboratoire, un jour qu'il analysait un stock de pastilles dans lesquelles il ne trouvait pas trace de stupéfiant. Rassuré, mais perplexe, il poursuivait ses recherches tout en grignotant une ou deux pastilles qui avaient le goût sucré de la lactose (sucre de lait).

Soudain, comme dit le poète, « ses jambes se dérobèrent sous lui », et il rédigea en hâte une note signalant que, s'il mourait, ce serait pour avoir croqué plusieurs des pastilles suspectes. Il ne mourut pas. Rétabli, il constata, en fouillant une bibliothèque spécialisée, que ses malaises rappelaient ceux qu'on éprouve en absorbant de la nitroglycérine. Un membre du personnel de l'hôpital où l'on avait saisi la drogue suspecte était morphinomane et il remplaçait à mesure les pastilles de sa chère drogue par des pastilles de nitroglycérine.

L'exemple ci-dessus, pour encourageant qu'il soit, ne doit pourtant pas donner à penser que la répression de l'usage des stupéfiants dans le monde aboutira demain à la disparition du fléau. Paradoxalement, la drogue est, pour nombre de nos contemporains, un moyen illégal, dangereux pour eux et pour la communauté, de poursuivre cette « recherche du bonheur » inscrite dans la Charte de l'Atlantique ! Et peut-être la solution à ce problème policier est-elle aussi d'ordre philosophique...

CLAUDE YELNICK.

# AMI DE LA FRANCE, GRAND AMATEUR D'ART, COLLECTIONNEUR ÉCLAIRÉ,

# CARLOS DE BEISTEGUI

## lègue en mourant...

Le célèbre amateur de tableaux a été peint par Zuloaga au milieu de ses toiles.

## ... vingt et un tableaux qui vont figurer parmi les plus beaux chefs-d'œuvre dont le Louvre s'enorgueillit.

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Il est à souhaiter que ne s'éteigne point la race de ces grands amateurs d'art qui semblent créés pour faire bénéficier les autres de leurs propres joies. Après David-Weill, voici que Carlos de Beistegui vient de mourir alors qu'il allait atteindre sa quatre-vingt-dixième année.

Il fut le type même du bon collectionneur. Nous voulons dire qu'il ne cherchait pas à satisfaire quelque vanité ou quelque marotte, mais, disposant de moyens considérables, il voulait n'acheter que des pièces présentant un intérêt tout particulier — et ceci dans un but précis, qui était d'enrichir le Louvre. C'est ainsi qu'il recueillit ces vingt et un tableaux dont il fit don au Musée — et qui y furent exposés passagèrement il y a quelques années — avec bénéfice d'usufruit. Car Beistegui était amoureux de ses peintures, et la mort seule pouvait briser les liens de l'esprit et du cœur qui s'étaient noués entre lui et les œuvres qu'il avait acquises.

Ayant fait fortune au Mexique — où il était né — c'est à Biarritz qu'il résidait à la fin de sa

LE MAITRE DE MOULINS « Le Dauphin Charles Orland ».

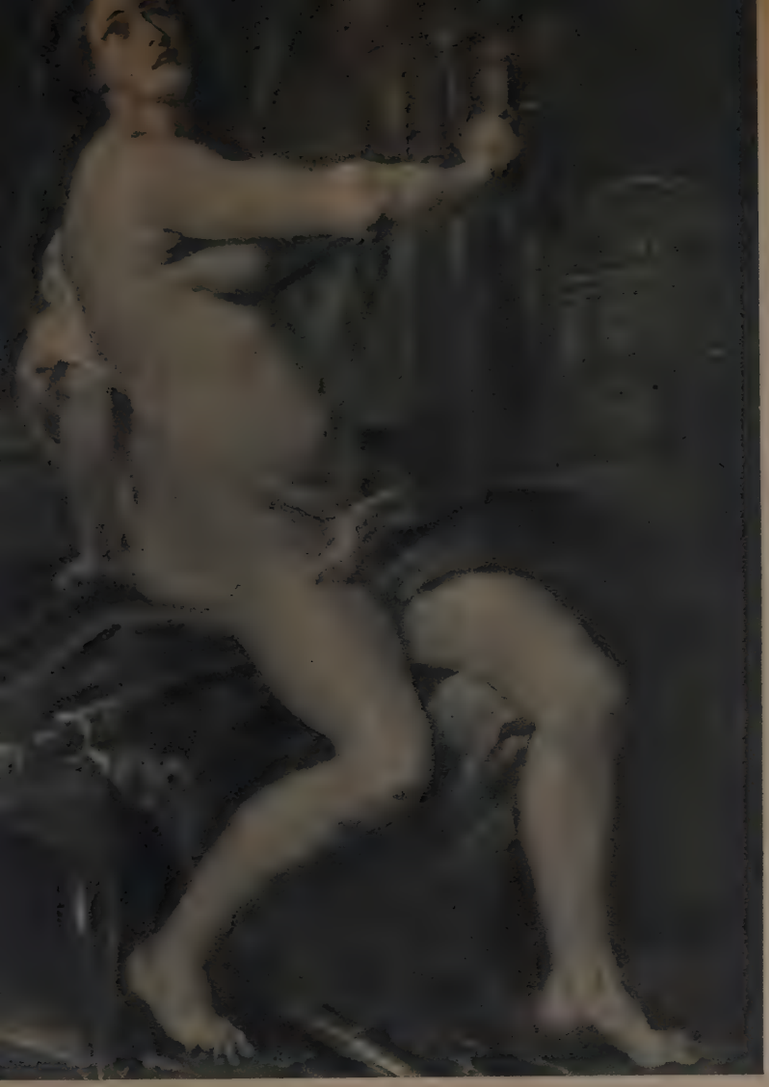
JEAN MALOUEL « Vierge à l'enfant ».

DROUAIS « Portrait de M^me^ Drouais ».

NATTIER « La Duchesse de Chaulnes ».

FRAGONARD « Portrait d'un peintre ».

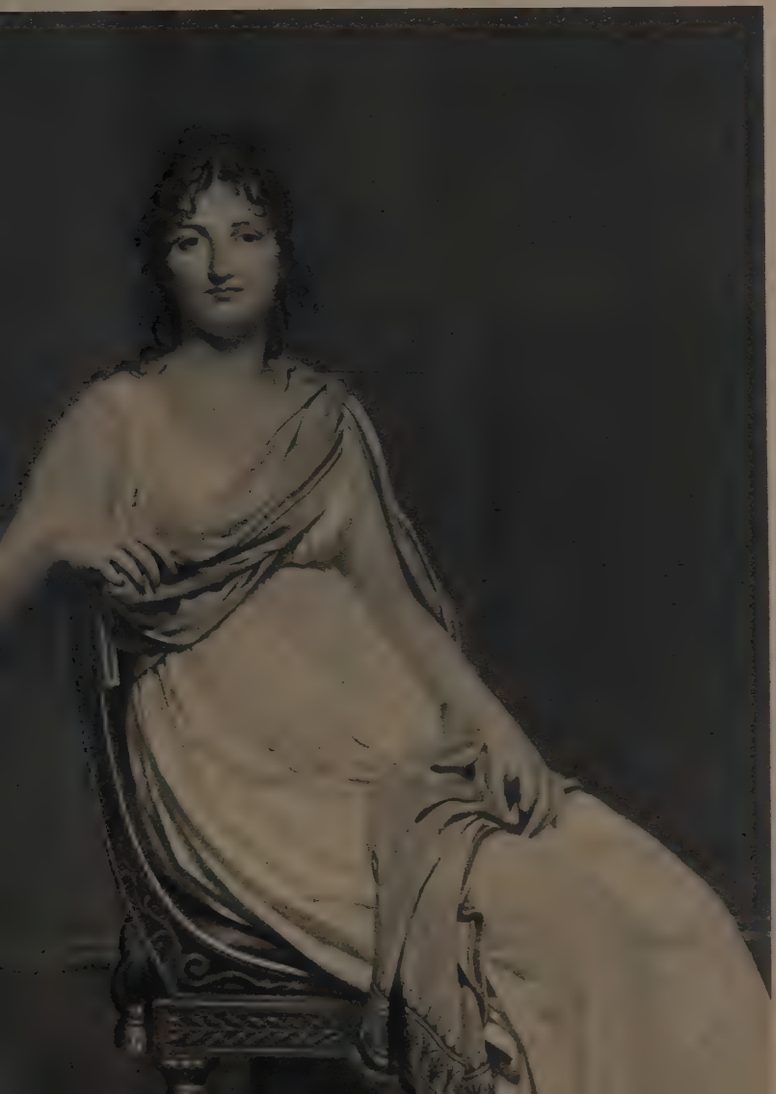
LARGILLIÈRE « Anne de Mancini ».



RUBENS « Didon ».

GOYA « La Marquise de Solana ».

DAVID « Portrait de M^me^ de Verninac ».



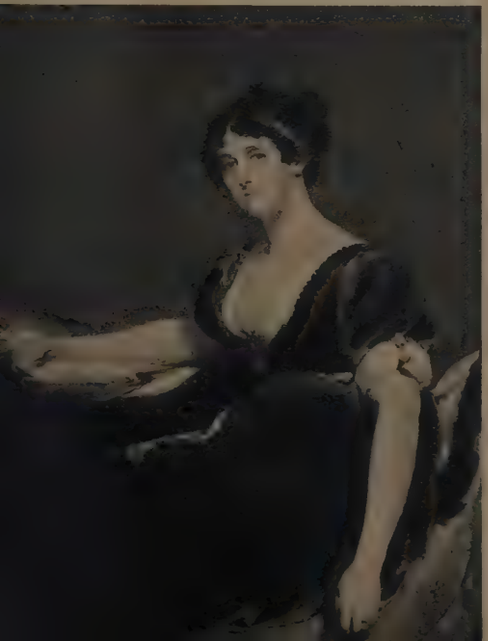
DAVID « Portrait de M. Mayer ».

INGRES « Portrait de Mme Panckouke ».

RENCE « Portrait de Mrs. Cuthbert ».

SSONIER « La Barricade ».

ARD « Portrait de M^me^ Lecerf ».



DAVID « Bonaparte ».

vie, dans ce pays basque qui était le berceau de sa famille. Il avait fait une partie de ses études à Paris et il ne cessa de manifester sa sympathie pour la France. En 1902, déjà, il donna au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale une très précieuse collection rassemblée à bon escient.

Sa collection de peintures, il la composa lentement, avec autant d'intelligence que de passion, mû par ses goûts personnels et ses intuitions, guidé aussi par plusieurs générations de conservateurs de nos musées près desquels il cherchait conseil. On les lui donnait d'autant plus volontiers que l'on savait que les œuvres achetées étaient destinées à figurer un jour sur nos cimaises. Les Français peuvent avoir envers lui une énorme dette de reconnaissance. Il suppléa par sa fortune personnelle à la défaillance des crédits de l'Etat. C'est ainsi que le fameux *Bonaparte au pont d'Arcole,* popularisé par l'image dans toutes les Histoires de France, fut acheté par lui dans une vente pour qu'il ne passât point à l'étranger. De même il acheta le portrait attribué au Maître de Moulins et la *Vierge* attribuée à Jean Malouel.

Faisant preuve d'un assez rare éclectisme, seule la qualité lui importait. Dans sa demeure de Biarritz il avait peuplé de tableaux toutes les pièces, même la cuisine. Pour les œuvres insignes — celles qui vont prochainement entrer au Louvre — il fit construire spécialement une galerie. Dans cette maison il y avait aussi une petite pièce badigeonnée à la chaux, retirée, secrète, le saint des saints, meublée seulement d'un fauteuil et d'un chevalet sur lequel était placée une prodigieuse toile de Goya : le portrait de la marquise de Solana. Tous les jours il passait là de longs moments dans un silencieux colloque passionné.

La première usine Michelin à la fin du XIX[e] siècle.

## LES ÉCOLES DU DEMI-SIÈCLE

# LES INGÉNIEURS DU CAOUTCHOUC
# UNE SÉLECTION DANS UNE ÉLITE

### SE PRÉPARENT DÈS L'ÉCOLE A LEUR RÔLE DE CHEFS

Machine à fabriquer les feuilles latex en continu.

**LE caoutchouc occupe dans l'économie contemporaine une place prépondérante. L'automobile, l'aviation, le téléphone, l'électricité, l'ameublement l'utilisent en quantités immenses.**

**C'est un hydrocarbure, qu'on a d'abord trouvé dans la nature en traitant la résine de l'« hevea brasiliensis », qu'on a ensuite réalisé par synthèse en partant des dérivés du pétrole ou de l'alcool. La compétition joue aussi bien sur la qualité que sur le prix de revient.**

**Les Russes sont même parvenus à tirer d'une variété de pissenlit, le « Taraxacum Kok Saghiz », qu'ils cultivent sur le « Tchernoziom ukrainien », un caoutchouc satisfaisant.**

**Dans cette industrie, où se déploient tant d'ingéniosité et de persévérance, qui exige une organisation irréprochable, on a besoin d'hommes d'une haute capacité intellectuelle et technique. En France, ils sont formés pour la plupart aux sévères disciplines de l'École d'Ingénieurs de l'Institut français du caoutchouc.**

**Ci-dessus :** l'hévéa, l'arbre à seringue, découvert par François Fresneau, seigneur de la Cataudière, vers 1736, et décrit par La Condamine à l'Académie en 1744. **Ci-dessous :** Goodyear a inventé la vulcanisation et lance la mode des objets en caoutchouc.

LES indigènes des rives du Marañon et de la province de Quito connaissaient, bien avant la découverte de l'Amérique, l'hévéa, qu'ils appelaient *cahuchu*, le bois qui pleure. Son importance à leurs yeux était capitale. En enduisant de sa résine un petit tas de boue modelé en forme de poire, ils obtenaient une sorte de balle oblongue, d'où il devenait facile, après l'avoir séchée par fumigation, d'expulser la terre, réduite en poussière, par un orifice approprié.

Nantie d'un tube de roseau, cette seringue élastique était emplie d'eau tiède, que les Indiens, au cours de leurs repas de cérémonie, ingurgitaient à longues giclées pour atteindre le résultat recherché par les Romains quand ils se chatouillaient la glotte avec une plume de paon : la vacuité de l'estomac autant de fois qu'il est nécessaire au bon déroulement d'un grand festin.

Parmi les récits que M. de La Condamine avait lus en 1745, après un voyage en Amérique du Sud, à l'Académie des sciences, celui-là, s'il amusa l'auditoire, passa à peu près inaperçu. Le caoutchouc venait pourtant d'entrer dans le monde moderne, par la petite porte sans doute, mais effectivement.

### LE BERNARD PALISSY DU CAOUTCHOUC

UN siècle plus tard, le 15 juin 1844, Charles Goodyear déposait à l'Office des brevets des Etats-Unis, sous la patente n° 3633, un mémoire rédigé en termes de dithyrambe :

*A tous ceux que cela concernerait,*

*Apprenez que moi, Charles Goodyear, de la cité de New-York, dans l'Etat de New-York, ai inventé de nouveaux et utiles perfectionnements dans la manière de fabriquer des objets en caoutchouc, ou gomme des Indes. Je déclare que ce qui suit en est la description complète et exacte. Mon principal perfectionnement consiste en une combinaison de soufre et de blanc de plomb... Elle ne ramollit pas à la chaleur, elle ne se modifie pas sous l'effet du froid, mais la qualité la plus remarquable de cette gomme est sa merveilleuse élasticité. C'est en cela qu'elle diffère de toutes les autres matières. Elle peut être étirée de huit fois sa longueur et ensuite reprendre sa forme primitive. Est-il une matière inerte dont les propriétés soient capables d'exci dans l'esprit humain autant de curiosité, de s prise et d'admiration ?*

Un curieux bonhomme que ce Goodyear, Bernard Palissy du caoutchouc ! Un bonimente doublé d'un chercheur obstiné et perspicace. gomme était malléable, plastique, imperméab mais elle fondait au soleil en dégageant une ode nauséabonde. Cependant, au Brésil, on moulait chaussures qui pouvaient être vendues aux Eta Unis un dollar la paire : une affaire ! La premiè livraison avait été effectuée à Boston au mois février 1835 et tout le monde s'était précipité s cette fantaisie exotique qu'on pouvait acquérir à bon compte. Mais une autre cargaison — 20.0 paires — arrivée au cœur de l'été, ne se présent plus que sous la forme d'une mélasse gluante.

Charles Goodyear s'était mis en tête de remédi à ces inconvénients. Il avait mélangé la gom avec du plomb, de l'essence de térébenthine, de magnésie, de la chaux. Parfois elle ne collait pl mais elle empestait davantage. Parfois, si l'ode s'était atténuée, la gomme se liquéfiait à la chale Son crédit épuisé, son mobilier vendu, Goodye insistait toujours. Ses enfants criaient famine, les nourrissait de grenouilles qu'il attrapait da un étang voisin. L'un d'eux succomba, il ne renon pas. Il continuait à se promener à travers villes de la Nouvelle-Angleterre avec un mante gommé de sa fabrication et un petit brasero p tatif. A tous les coins de rues, il étendait le mante sur le feu pour montrer qu'il ne fondait pas. gamins le poursuivaient en lui lançant des pierr

Enfin, à force de tentatives plus ou moins av tées, coupées de fréquents séjours en prison po dettes, il était parvenu à mettre au point u gomme infusible et indéformable et déposait brevet qui sonnait comme un bulletin de victoi Pour Goodyear, d'ailleurs, le succès arrivait tr tard. Engagé dans d'inextricables procès, poursu par ses créanciers, il s'enlisa dans sa misère, m combien d'autres édifièrent de fabuleuses riches sur son invention, baptisée vulcanisation !

Ce fut la grande vogue des galoches, des m farlanes, des bretelles et des fixe-chaussettes, jouets, des bouteilles incassables et de la gom à effacer, qui, par une singulière fortune, a don en anglais son nom au nouveau produit : *rubb* étymologiquement, frottoir.

## LE VÉTÉRINAIRE DE BELFAST

N 1888, un vétérinaire de Belfast, John Boyd Dunlop, imagina « pour garnir les roues de bicyclettes, tricycles et autres véhicules routiers, un bandage ou tube fait de caoutchouc des Indes et de toile ou autres matières appro-ées contenant de l'air comprimé ».

Le développement prodigieux de grandes entre-ses caoutchoutières date évidemment de l'inven-n du pneumatique, bientôt relayé par l'essor rallèle de l'automobile. Alors apparaissent au cha de l'industrie les noms de Michelin, Bergou-n, Pirelli, Englebert, Goodrich, Firestone et se ent non seulement des problèmes d'étanchéité, lasticité et de sensibilité à la chaleur, mais de istance à l'abrasion et au vieillissement. Aussi, rce que la consommation s'était accrue dans des portions absolument fantastiques, fallut-il inten-er la production, d'abord par transplantation de véa des Amazones à l'Extrême-Orient asiatique, limatation, greffes, croisements, ensuite par la lisation du caoutchouc de synthèse.

## DE L'EMPIRISME A LA SYSTÉMATISATION

ONGTEMPS, trop longtemps, chimistes, agronomes, physiciens, ingénieurs travaillèrent en ordre dispersé. Pendant que les uns s'attachaient à améliorer la qualité du produit ouvré ou à en diminuer le prix de revient, les autres luttaient tre les maladies folliculaires, l'*oïdium* en parti-ier, et les termites, qui attaquaient les arbres à utchouc. C'était une compétition stérile, puisque préoccupations ne se rencontraient pratiquement ais. On ne parlait même pas le même langage. Jusqu'à la veille de la guerre les techniques eurèrent rudimentaires, et c'est tout juste si, s les bureaux d'études de marques célèbres, on mordait pas à pleines dents les lamelles sortant l'étuve pour apprécier leurs qualités physiques.

Le besoin de systématisation se fit sentir presque ultanément dans les trois grands pays produc-rs : Grande-Bretagne, Hollande, France, qui ent amenés à conclure en 1934 un accord inter-ional de réglementation et à créer des établisse-nts de recherches, de documentation et d'ensei-ement.

En France, l'Institut français du caoutchouc quit dans les laboratoires de la chaire de chimie ganique du Collège de France, grâce à son prési-t, M. Ph. Langlois-Berthelot, et au professeur lepine.

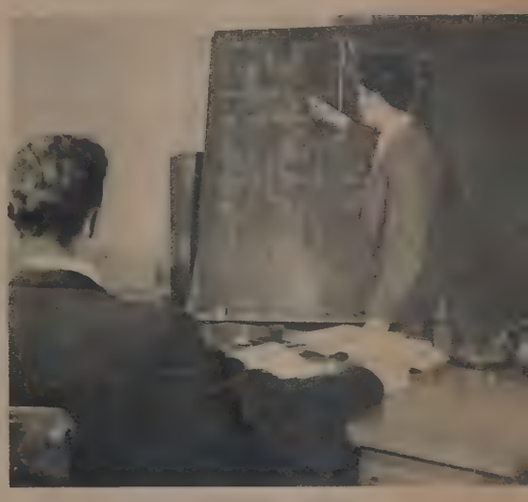
Les premiers travaux furent dirigés par le pro-seur Dufraisse. Quelques années plus tard, sous mpulsion des planteurs d'Indochine et de son ésident, M. Méchaux, l'Institut du caoutchouc quiert son indépendance et s'installe à Passy s un magnifique groupe d'immeubles de la rue heffer.

En 1941, M. Le Braz, alors directeur du Centre Recherches, prend l'initiative de créer une école génieurs destinée à former des techniciens spé-lisés. En ces temps troublés, c'était d'une audace commune. On ne connaissait guère comme blissements analogues, en dehors de la vaillante nipe qui travaillait à Clermont-Ferrand avec le ofesseur Frick, que le *National College of Rubber chnology* de Londres, l'université d'Akron et le *ssachusetts Institute of Technology* aux Etats-is et l'Institut de Delft en Hollande, avec quels toutes relations étaient interrompues. 'importe ! M. Le Braz parvint à réunir un bryon de corps enseignant, et la première session uvrit en novembre 1942.

## UNE ÉCOLE DE CHEFS

E but visé avait été préalablement défini : il s'agissait de donner aux élèves des grandes écoles, aux licenciés ès sciences issus de l'uni-versité ou même à des autodidactes exception-nellement doués un enseignement qui les ndît capables, d'une part, d'assimiler les parti-arités d'une technique de plus en plus spécialisée, l'autre, de dominer un ensemble de difficultés 'on n'abordait jusqu'alors que par la bande et ns la fragmentation et le cloisonnement. Il

Au laboratoire de physique de l'I. F. C. : mesure de la perméabilité aux gaz.



**Ci-dessus, à gauche :** l'Institut français du caoutchouc, rue Scheffer, à Paris ; **à droite :** au tableau, un élève « planche »... **Ci-dessous :** les laboratoires de Laikhé.

s'agissait de fournir à une industrie de plus en plus concentrée des animateurs et des chefs.

Rien n'explique davantage la rigueur du concours d'admission, qui tient tout ensemble au niveau du programme et au petit nombre d'élus, une dizaine de places généralement disputées entre quarante ou cinquante candidats. Rien ne justifie mieux les méthodes pédagogiques appliquées.

Pendant les six premiers mois, l'élève, pour rattraper les connaissances, fondées sur la pratique, de ses futurs collaborateurs, souvent blanchis sous le harnois, met la main à la pâte en même temps qu'il se plonge dans l'étude des problèmes théoriques. Cours, conférences, manipulations, exercices, interrogatoires se succèdent à haute fréquence. C'est un régime de forcerie où l'élève se partage entre les salles de classe et les vingt laboratoires mis à sa disposition, avec leur matériel scientifique et leur machinerie à échelle réduite, dont la valeur dépasse 100 millions.

Cette première période s'achève par un examen probatoire. Bien qu'il soit sévère, on n'enregistre que de rares défaillances.

La deuxième partie, qui dure un an au moins, est consacrée à des recherches originales orientées. Elle tend à développer la personnalité de l'étudiant en faisant appel à son esprit d'initiative et en fixant son attention sur les services qu'il devra être apte à rendre immédiatement à l'industrie. En d'autres termes, il se livre concomitamment à une activité qui présente beaucoup d'analogie avec la préparation d'une thèse et à des exercices de pratique courante : formulation de mélanges, installation d'ateliers, organisation d'usines, entraînement à des fonctions de direction. L'expérience prouve que le jeune diplômé est bien armé pour défendre sa chance dans la vie.

## POUR UNE SÉLECTION VÉRITABLE ET UN TRAVAIL FRUCTUEUX

L'ÉCOLE précise sans complaisance son objectif : choisir les meilleurs et leur faire rendre le meilleur d'eux-mêmes.

Pour l'atteindre, elle a pris un certain nombre de dispositions dont l'efficacité s'est révélée indubitable. L'assiette de la sélection a d'abord été étendue en accordant aux candidats de province toutes facilités pour concourir. Une session spéciale est prévue pour eux chaque année, à l'occasion de laquelle leurs frais de transport et de séjour à Paris sont remboursés par l'I. F. C.

Ensuite, en vue de maintenir l'atmosphère sereine indispensable à l'effort intellectuel soutenu, on s'est préoccupé de mettre les élèves à l'abri des soucis matériels. Actuellement, ils perçoivent une bourse mensuelle de 35.000 francs.

Enfin, le corps professoral est à la mesure de cette ambition. Autour de M. Hublin, directeur, dix professeurs, parmi lesquels MM. Compagnon, directeur des études à l'Ecole centrale ; Pinazzi, docteur ès sciences, ex-assistant au Collège de France ; Ferrand, ingénieur agronome ; Thérion, ingénieur-docteur ; Mlle Boucher, ingénieur E. P. C. I., chef des travaux pratiques, prodiguent leur enseignement à un nombre d'élèves à peu près égal.

En outre, une trentaine de conférenciers : professeurs de facultés, administrateurs de sociétés, ingénieurs, économistes, viennent traiter à l'école des sujets spéciaux. La sanction des études est variée. Si l'élève est déjà ingénieur d'un autre établissement, il obtiendra le diplôme d'ingénieur du caoutchouc ; s'il ne l'est pas, il recevra un certificat de fin d'études. Mais il peut couronner celles-ci par des titres supérieurs, et alors trois cas se présentent ; par des travaux poursuivis à l'école, l'élève cherchera à obtenir un des grades suivants : docteur ès sciences, s'il est licencié ; ingénieur-docteur, s'il est ingénieur ; docteur d'université, s'il n'a pas de titres.

## A L'ÉPREUVE DE LA VIE

QUE deviennent à leur sortie de l'école les ingénieurs du caoutchouc ? Il est facile de suivre leur trace après huit promotions seulement.

Certains se dirigent résolument vers le métier de planteur, partent pour l'Indochine, la Malaisie, l'Afrique. On les retrouve à Quan-Loï, à Chiup, à Loc-Ninh, à Prekkak, à Auloc, à Mimot, à l'Institut des Recherches sur le caoutchouc en Indochine, installé à Laikhé, à 60 kilomètres au nord de Saïgon, ou encore au Cameroun et au Congo belge.

D'autres, selon leur tempérament ou leurs affinités, entreprennent une carrière de laboratoire entrent dans le cycle de la production ou assumen des fonctions de direction technico-commerciale.

L'énorme développement de l'industrie du caout chouc synthétique leur ouvre, au demeuran chaque jour des perspectives nouvelles. Ce qu les Allemands avaient réalisé par nécessité pen dant la guerre avec une indubitable réussite, ce qu les Américains ont encore perfectionné pose e France un problème particulier. S'il n'est pa question, pour l'instant tout au moins, de tirer d caoutchouc des dérivés du pétrole, en revanche l surabondance d'alcool, que l'Etat éprouve tant d peine à résorber, a orienté les chercheurs vers de solutions à la fois techniques et économiques qu ont donné de remarquables résultats. Déjà l concurrence joue à plein et 40 % du caoutchou consommé en France sont synthétiques. Il n'est pa indifférent de le souligner au moment où le événements d'Extrême-Orient soulèvent tant d légitimes inquiétudes.

La situation des diplômés de l'école est enviabl Cinq ou six places sont offertes au choix de chaqu postulant. Les moins favorisés gagnent pr d'un million par an, la plupart, environ un millio et demi, quelques-uns dépassent 2 millions. Et s'agit de jeunes gens dont aucun n'a atteint trente-cinquième année.

## UN MÉTIER D'HOMME

CE sont avant tout des lutteurs.

Que ce soit en Indochine, où sévit la guerr en Malaisie et en Indonésie, où ils devro affronter les difficultés provoquées par l récentes convulsions politiques ; que ce soit Afrique, où il faudra triompher d'une natu souvent hostile et de l'indolence de la main-d'œuvre que ce soit en laboratoire, où l'esprit est sa cesse sollicité par la recherche de techniques et perfectionnements nouveaux ; que ce soit sur l marchés commerciaux, où la compétition est âpre, partout et toujours ils auront à soutenir durs combats.

Et comme on nous le disait au seuil de l'école « Ici on travaille beaucoup, on se prépare à métier d'homme. »

EDMOND NESSLER.

L'ingénieur du caoutchouc doit être un meneur d'hommes... à Quan-Loï des équipes de « nha-qués » acheminent le caoutchouc coagulé vers les laminoirs

# FRANÇOISE GIROUD REÇOIT SES VICTIMES

PAR GÉRARD CAILLET

Vous savez, me dit M. Gaston Gallimard quand j'arrive, aujourd'hui c'est Françoise Giroud qui reçoit. »

De fait, dans les salles de la rue Sébastien-Bottin que j'ai vues tourbillonnantes de jeunes acteurs turbulents, la famille du maître de maison attend ses invités avec l'air un peu triste qu'ont les enfants quand il y a trop de grandes personnes à dîner.

Sous le lustre, Françoise Giroud, charmante consœur, rayonne : le Tout-Paris va venir la féliciter de l'avoir égratigné — à l'exception de Mme Vincent Auriol. Je veux dire que Mme Vincent Auriol sera là, mais que Françoise Giroud ne l'a pas égratignée.

Pendant deux heures, les embrassades d'Elvire Popesco succèdent à celles d'Eric von Stroheim, celles d'Armand Salacrou (l'un des rares habitués qu'on retrouve aujourd'hui) à celles de Jean Nohain...

Le Tout-Paris par petits paquets.

Je m'approche entre deux embrassades pour lui parler de son livre. Car il s'agit bien d'un livre ; et c'est précisément ici qu'on l'a édité.

« Le premier ?

— Oh, oui ! »

C'est un cri du cœur. On dirait que je lui demande si elle a péché...

« Je n'ai jamais pensé, m'explique Françoise Giroud, qu'écrire était mon métier. A la façon des journalistes, bien sûr, et à propos d'actualité. Bref, je veux dire que je ne suis pas romancière...

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de réunir vos articles en volume ?

— La vente des Ecrivains combattants... ou une autre vente du même genre : je ne me rappelle plus le nom. J'y vendais pour un ami. « Ah ! c'est votre livre ? » m'a-t-on dit. Ça m'a donné une idée. Plus tard, René Julliard m'a dit que les recueils d'articles ne se vendaient pas. Maurice Druon, qui est un vieil ami, m'a poussée à essayer. Finalement Pierre Lazareff — qui sait aussi me dire des choses désagréables — m'a assuré que cela pouvait aller ; Gaston Gallimard aussi. Ils ont de l'expérience et ils ont fini par m'impressionner. »

Flashes... Micros. Sourires. Interruptions.

Je reprends :

« Vous n'avez pas touché à vos textes ?

— J'ai coupé tous les débuts qui étaient axés sur l'actualité... Naturellement, cela s'est passé dans la folie complète, exactement comme au journal. Je n'ai même pas relu les épreuves. Ce qui m'inquiétait surtout, c'est que tous les papiers étaient conçus sur le même modèle... »

J'assure qu'à la lecture cela n'est pas gênant. Le livre de Françoise Giroud est bon ; et il est passionnant. Je le lui dis ; je le redis parce que je le pense. Puis nous regardons autour de nous :

« Tout le monde n'est pas là. Est-ce qu'il y a des gens qui se sont fâchés ?

— Jeanson, dit-elle. Il est allé jusqu'au papier bleu : il voulait m'assigner en diffamation. (Un temps...) Jeanson ?... Je ne l'ai pas remis dans le livre.. La réaction des hommes est curieuse : il y avait dans presque tous mes papiers de quoi se fâcher ; presque tous mes modèles m'ont envoyé un petit mot gentil, *avec une allusion discrète à la phrase qui les avait blessés* ; cela leur avait fait un peu mal.. Les autres ?... Les gens spirituels ne sont pas toujours intelligents. Michel Simon l'a pris mal ; Tino Rossi aussi. Sartre — avec qui j'étais en bons termes — m'a fait « descendre en flammes » dans *les Temps modernes*. Ils sont vengés : je me suis laissé interviewer par Paul Guth. C'est une chose horrible ! »

M. Gallimard, éditeur de Françoise Giroud, recevait auprès de la célèbre échotière.

Mme Vincent Auriol (à g.) est, dit-on, la seule personnalité qu'ait épargnée Françoise Giroud.

Noël-Noël prouva à notre consœur qu'il ne lui tenait pas rigueur de ses égratignures.

Le visage d'Eric von Stroheim ne semble pas refléter semblable indulgence.

# LE MESSAGE DE LYAUTEY

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

On n'a pas assez pris la mesure de la grandeur de Lyautey. On a mis sa vie et son œuvre en livres d'histoire qui appellent souvent en illustration l'image d'Epinal. Il y a mieux, d'ailleurs, que ces livres-là : ce sont les textes de Lyautey lui-même, notamment les recueils admirables de sa correspondance. Il reste à dégager et à faire mieux connaître une pensée qui, parce qu'elle est celle d'un homme d'action, n'en a pas moins de valeur. Au contraire, cette pensée active doit continuer d'être efficace. Parmi les maîtres du XXe siècle français, le grand esprit qu'était Lyautey n'occupe pas le moindre rang.

Deux ouvrages qui viennent de paraître simultanément doivent à cet égard être signalés. Le premier, de M. François de Roux, *la Jeunesse de Lyautey* (Calmann-Lévy), évoque Lyautey dans la partie la moins connue de sa vie et montre ce que les réalisations de son âge mûr ou de sa vieillesse doivent à ses jeunes années. On pourrait penser cependant que Lyautey, pour devenir ce qu'il a été, a abandonné bien des rêves de sa jeunesse. L'art et la littérature l'ont attiré d'abord. La religion a été sa grande affaire, balancée seulement par une autre passion dans son cœur enthousiaste : la monarchie. Le jeune Lyautey fut reçu à Goritz par le comte de Chambord. Il fut un des derniers légitimistes. Il fallut une autre visite, l'audience que lui accorda Léon XIII, pour ébranler sa foi en la restauration d'Henri V. Les chapitres que M. François de Roux intitule « Chez le Roi » et « Chez le Pape » ne sont pas les moins remarquables de son ouvrage. Et l'on voit bien, en définitive, que Lyautey est toujours resté l'artiste qu'il était essentiellement. On voit aussi que le ressort spirituel est toujours demeuré au centre de son génie.

Le livre du général Catroux, *Lyautey le Marocain* (Hachette), nous en donne la confirmation. C'est peut-être l'ouvrage le plus important et le plus profond qui ait été publié sur Lyautey. Quand certains de ses chapitres ont pour titres : « la Conquête des âmes » ou « Testament spirituel de Lyautey », ils indiquent assez le sens de l'explication que le général Catroux nous donne d'un homme qu'il a bien connu. Il nous dit de Lyautey notamment : « Il voulait amener les Français à se vouer de plein cœur à l'œuvre nationale qu'il avait dans l'esprit, avec la ferveur et l'amour qui animaient autrefois les bâtisseurs de cathédrales et dont lui-même était rempli. Car Lyautey, l'homme du réel, était un poète de la spiritualité. » Tout le sens du livre nous est donné, d'ailleurs, par les lignes que l'auteur y a mises en épigraphe. Le général Catroux les a empruntées au poète hindou Rabindranath Tagore : « Les Européens doivent nous apporter non seulement des techniques et des machines, mais leurs âmes. » A cette demande exprimée par un grand Oriental, le général Catroux nous dit la réponse donnée par le grand Occidental qu'était Lyautey.

Je disais qu'il l'a bien connu. Il a commandé sous ses ordres au Maroc. Et il nous retrace avant tout une histoire précise, où tous les faits sont rapportés avec un souci d'exactitude minutieuse. Ce ne sont pas de petits événements. Le général Catroux a été témoin de conversations et de décisions importantes. Dans cette lumière psychologique, l'action de Lyautey au Maroc révèle toute sa valeur.

Elle apparaît aussi comme une impulsion dont les effets ne sont pas limités. Si l'œuvre de Lyautey avait été toute matérielle, son accomplissement en aurait marqué la fin. Mais ce qui est né de l'esprit continue à vivre par l'esprit. Le général Catroux écrit à ce sujet : « Lyautey avait généreusement fait don de son

âme au Maroc et aux Marocains, une âme qui était à l'image de la France, permanente et immatérielle. Ce don avait été le ferment de vie de son œuvre. Il avait été le viatique qui lui avait ouvert les cœurs des musulmans, la clef qui lui avait fait découvrir le secret de concilier les exigences spirituelles d'un peuple et les nécessités temporelles. En réalisant cet équilibre entre le spirituel et le temporel, Lyautey avait découvert la solution du problème cardinal posé au protectorat, celui de l'accord entre le Maroc traditionnel et le Maroc en devenir, entre un Etat médiéval, qui devait être guidé vers son avenir, et un Etat adulte, qui l'y conduirait, entre deux civilisations divergentes. C'était son plus haut titre de gloire. »

Il suffit de citer ces lignes pour montrer que l'histoire de Lyautey ainsi évoquée se prolonge directement dans la nôtre.

L'esprit de Lyautey ne s'inscrit pas dans des propos abstraits. Que des hommes soient capables de le vivre, et il peut féconder leur œuvre à nouveau.

Mme Lyautey, promue grand officier de la Légion d'honneur, fut une admirable...

... compagne pour le grand soldat, qu'on voit ici à l'Exposition coloniale de 1931.

# L'OPINION D'YVES GANDON SUR « L'AGE CANONIQUE » ET LE SPECTACLE DE GILLES

DIRECTEUR du « Grenier de Toulouse », M. Maurice Sarrazin est, sans conteste, un des jeunes metteurs en scène les plus sympathiques du moment. Non seulement il montre autant d'invention que d'enthousiasme dans la présentation de ses spectacles classiques, mais il n'hésite point à tailler dans le neuf. Ainsi est-il venu nous offrir au théâtre des Variétés *l'Age canonique,* quatre actes de M. Christian Lude.

Je ne dirai pas que cette pièce soit un chef-d'œuvre : elle en est même assez loin, mais elle a le mérite d'aborder un sujet audacieux et d'une actualité pressante. Un curé, M. de Villeneuve, et son vicaire, Gérard Bocquet, sont en scène. Le premier tient, si l'on veut, d'un Bossuet au petit pied, le second inclinerait plutôt pour Fénelon. M. de Villeneuve n'admet aucune compromission avec le siècle ; le pécheur, pour lui, reste le pécheur et doit faire pénitence. Gérard Bocquet, au contraire, marque beaucoup de compassion à la nature humaine. Ces deux caractères s'opposent avec force. Ils sont définis avec une netteté saisissante, et tout l'intérêt de la pièce s'inscrit dans le conflit né de leur antagonisme foncier. L'Eglise d'hier et celle d'aujourd'hui sont aux prises. A laquelle faut-il donner raison ?

Le problème étant ainsi posé, et bien posé, on regrette que M. Christian Lude l'ait illustré de deux anecdotes difficilement acceptables. On sait que le droit canon exige des servantes de ses prêtres un âge justement appelé canonique et qui est fixé à quarante ans. Marie Trogneux, depuis dix ans attachée au presbytère de M. de Villeneuve, a donc atteint la cinquantaine. Elle est dévouée à son maître et semble parfaitement digne. Peut-on croire qu'avant de servir M. de Villeneuve elle ait exercé durant dix autres années un métier inavouable ? L'Eglise n'exige-t-elle pas un certificat de bonne vie et mœurs de celles qui vivent aux côtés de ses ministres ? Première invraisemblance et qui pèse de tout son poids sur la pièce. Pis encore, Marie Trogneux reçoit au presbytère la visite d'un marin aux allures équivoques et qu'elle donne pour son frère. Le curé l'invite à déjeuner. Il en résulte une scène cocasse, mais qui jure avec la gravité du débat institué.

Seconde invraisemblance. Mme Bordet, femme du directeur anticlérical du groupe scolaire, a obtenu de son mari que son fils unique, Jacques, fît sa première communion, mais le pédagogue ne veut accorder à son fils qu'une année de catéchisme. L'inflexible curé s'y refuse, malgré l'adhésion du vicaire. Soit ! Ce qu'on n'accepte plus, c'est qu'au troisième acte cette pieuse femme décide de quitter son mari, vienne demander l'hospitalité au presbytère et que le vicaire ne juge pas la demande irrecevable.

Ce n'est pas tout. M. de Villeneuve, propriétaire du presbytère, sentant sa fin prochaine, a fait donation de la demeure à Gérard Bocquet. Apprenant l'indignité de Marie Trogneux en son jeune temps, il la chasse. Alors le vicaire, à son tour, passe par-devant notaire un acte qui rend la servante maîtresse de la maison. C'est peut-être très évangélique ; je ne pense pas que ce soit possible, et lorsque, sur la demande du curé, le vicaire est condamné par son évêque à passer deux ans dans un monastère, il comprend un peu tard et s'incline.

Les ruptures de ton font que ces quatre actes laissent une impression de malaise. Ils n'en contiennent pas moins des scènes très fortes.

L'interprétation a du mordant et le travail du metteur en scène y est sensible. Un acteur surtout s'y donne avec une flamme intérieure peu commune : c'est M. Jean Bousquet dans le rôle de M. de Villeneuve. Maurice Germain, Yvonne Selmy et Pierre Taverna campent leurs personnages avec autorité. Seule, Mme Simone Turck, qui fit une si vivante « mégère apprivoisée », semble dépaysée dans un rôle aussi faux que peu fait pour elle.

UN jour viendra peut-être où l'art théâtral, défaillant sur les scènes classées, jettera ses derniers feux au cabaret. En attendant, un spectacle comme celui que présente Gilles, dans son accueillant caveau de l'avenue de l'Opéra, montre une continuité dans l'effort et une recherche de renouvellement qu'il convient de saluer. On y retrouve des têtes connues : celles des Quatre Barbus, par exemple. Plus chanteurs que comédiens, à la différence des Frères Jacques, ils n'en soignent pas moins leur présentation scénique, et leur chanson burlesque sur la barbe, entre autres, est un modèle de mise au point. Je signalerai aussi leur facétieuse interprétation du *Barbier de Séville.* C'est irrésistible. Anna Caro, nouvelle venue au cabaret, étonne par la pureté de sa diction, la sobriété de sa mimique. Ou je me trompe fort, ou elle fera parler d'elle. Les débutantes Marthe Philip et Annie Aubin brossent avec entrain une agréable caricature d'un hebdomadaire féminin. Gérard Séty n'a rien perdu de sa joyeuse fantaisie. Enfin le maître de maison, Gilles, accompagné d'Albert Urfer, conserve imperturbablement sa souriante maîtrise.

Le prêtre d'hier, M. de Villeneuve (Jean Bousquet), et celui d'aujourd'hui, Gérard Bocquet (Maurice Germain), s'opposent violemment...

... dans « l'Age canonique », où Yvonne Selmy (ci-dessus avec Pierre Taverna) campe un personnage de servante assagie.

**ANDRÉ CAYATTE** a réalisé, avec « Nous sommes tous des assassins », un film à thèse âprement discuté. Notre cliché : **assis,** Mouloudji ; **debout,** Raymond Pellegrin, Claude Laydu, Balpêtré.

**RENÉ CLAIR** remporte à Paris le plus franc succès avec « les Belles de nuit », dont Martine Carol et Gérard Philipe **(ci-dessus)** sont les vedettes aux côtés de Gina Lollobrigida et de Magali Vendeuil.

# L'OPINION DE DENIS MARION SUR UNE ANNÉE DE FILMS FRANÇAIS

L'ÉPOQUE de l'année est venue où l'on distribue les Oscars et autres récompenses et où les critiques décernent des premiers prix honorifiques. De la centaine de longs métrages qui ont été produits en 1952, que retiendrons-nous ? Toute sélection est contestable ; aussi convient-il de préciser d'abord pourquoi ne figureront pas dans celle-ci certains titres qui sembleraient y avoir place de droit.

D'abord *le Rideau cramoisi,* titulaire d'une distinction spéciale à Cannes et du prix Delluc, pour la seule raison qu'il n'est pas encore sorti en public. Ensuite *le Petit Monde de don Camillo,* qui a, de très loin, battu les records de recettes. C'est un spectacle divertissant, remarquablement mis en scène par Duvivier. Fernandel y a trouvé un de ses meilleurs rôles, et, si chaque après-guerre doit avoir son Clément Vautel, je reconnais que Guareschi vaut mieux que le précédent ; mais, enfin, ce *Mon Curé chez les communistes* rétrécit et escamote d'une manière indéfendable un problème sérieux. *Les Conquérants solitaires* ont été à juste titre salués par la critique comme une intéressante tentative pour échapper à la fois aux méthodes commerciales de production et aux poncifs actuels de la réalisation, le résultat n'en demeure pas moins décevant. Au contraire, *Adorables Créatures, la Vérité sur Bébé Donge, l'Amour Madame, Elle et Lui,* qui remplissent à merveille leur dessein de plaire, relèvent du domaine de la fabrication commerciale. Reste enfin à éliminer les erreurs d'hommes de talent : *le Plaisir,* où Max Ophuls a sacrifié Maupassant à ses décors ; *Nez de Cuir,* qui n'a pas inspiré l'équipe Jacques Sigurd-Yves Allégret, et *la Jeune Folle,* qui les a mal inspirés ; *la P... respectueuse,* qui a montré Pagliero incapable d'évoquer une atmosphère française, et *la Fête à Henriette,* où Jeanson et Duvivier, croyant se parodier eux-mêmes, ont donné libre cours à leurs pires penchants.

Que reste-t-il alors ? Dans l'ordre chronologique : *Avec André Gide, Fanfan la Tulipe, Casque d'Or, Jeux interdits, Nous sommes tous des assassins, Trois Femmes, Des hommes qu'on appelle sauvages* et *Belles de nuit.* Un beau palmarès, à la vérité.

Discutons d'un peu plus près la qualité des lauréats. *Avec André Gide* et *Des hommes qu'on appelle sauvages* forment une catégorie à part, puisque la fiction n'y joue pas de rôle. De plus, le vétéran Marc Allégret comme le débutant Alain Gheerbrant y manifestent curieusement une égale maladresse : faute de moyens matériels sans doute, leur technique est déficiente. Enfin, ce sont deux œuvres inachevées, la première, par suite de la mort de Gide, la seconde, par la perte de tout l'enregistrement sonore et d'une partie des prises de vues. Ces réserves faites, leur honnêteté compense largement leurs défaillances : la leçon de piano et les rites d'initiation entreront dans « la Cinémathèque imaginaire ».

L'accord unanime s'est fait facilement sur *Fanfan la Tulipe,* le premier film de cape et d'épée qui possède vraiment les qualités de brio et de mouvement que le genre exige, et sur *Trois Femmes,* où, pour ses débuts, André Michel a su demeurer fidèle à Maupassant.

En revanche, les quatre autres titres ont donné lieu à de vives controverses.

*Casque d'Or* a été mal reçu par la critique française — qui a pourtant pour Jacques Becker un préjugé favorable — et guère mieux par le public. Au contraire, il a connu en Grande-Bretagne un triomphe qui lui vaut, sauf erreur, d'être le premier film français qui sera doublé en anglais.

*Nous sommes tous des assassins* a les qualités et les défauts d'une pièce à thèse. C'est incontestablement un tour de force que d'avoir imposé au spectateur moyen un sujet aussi sévère sans aucune concession à la sentimentalité. Toutefois, je redoute que l'empressement des foules à se ruer dans les salles n'ait quelque chose de commun avec celui qu'elle met à assister aux exécutions capitales.

*Jeux interdits* a plu et déplu violemment. Lors de la première projection, certains y voyaient le meilleur film qu'on eût jamais réalisé en France tandis que d'autres réclamaient son interdiction. La sortie en exclusivité fut catastrophique. Puis, à la surprise générale, Venise lui donna son grand prix, de préférence à *Belles de nuit* et à *l'Homme tranquille,* ce qui lui permit une seconde carrière fructueuse. Ce devait être au départ l'épisode d'un film plus long, qui ne fut pas terminé ; le premier montage possédait, paraît-il, une concision et un dépouillement qu'on chercherait en vain dans la version définitive.

Enfin, *les Belles de nuit* sont pour les uns une œuvre mineure, d'une froideur et d'une sécheresse déconcertantes, où René Clair s'imite lui-même, et pour les autres son meilleur film depuis *le Million.* A Paris, le public continue à s'y ruer depuis plus de deux mois ; en province, l'accueil est plus réservé. Personnellement, je lui accorde la palme, sans l'ombre d'une hésitation.

**JACQUES BECKER** a connu des fortunes diverses avec « Casque d'Or » ; **au centre :** Simone Signoret ; **derrière elle :** Serge Reggiani.

**RENÉ CLÉMENT** a donné « Jeux interdits », avec les petits Georges Poujouly et Brigitte Fossey. Le film est passionnément contesté.

# *Lucrèce Borgia, cette petite blonde au nez en l'air...*

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Martine Carol (Lucrèce Borgia) et Massimo Serato (le comte d'Aragon).

Lorsque Victor Hugo écrivit en 1833 *Lucrèce Borgia,* il l'imaginait, certes, grande, brune, cruelle, le poignard à la main... et un poison caché dans l'autre !

M. Christian-Jaque, en l'an de grâce 1953, porte *Lucrèce Borgia* à l'écran, et comme je lui faisais remarquer — humblement — que son héroïne, Martine Carol, ne ressemblait en rien à l'image que l'on faisait de Lucrèce Borgia, je m'attirai cette réplique :

— C'est que vous et les autres, de Victor Hugo à Abel Gance, vous ne connaissez pas Lucrèce Borgia.

— Et vous ?

— Moi, je me base sur un grand nombre d'ouvrages français et italiens pour affirmer que c'était une petite bonne femme, vive, spirituelle et le nez en l'air. J'ajouterai même, après ma visite à la bibliothèque Ambrosienne de Milan, où j'ai vu une mèche de cheveux de Lucrèce..., qu'elle était blonde. Et elle avait les yeux bleus !

Dans mon film, dont j'ai écrit le scénario avec Jacques Sigurd et Cecil Saint-Laurent, nous n'avons pas l'intention de tracer une grande fresque, puisque nous nous attachons surtout à montrer Lucrèce éprise de son second mari, le comte d'Aragon.

— Qu'elle fera pourtant étrangler.

— Lucrèce a toujours été le jouet de son frère César Borgia, qui, lui, fit étrangler Aragon ; mais pourquoi ne pas penser que cette Lucrèce, avant tout sensuelle — bien avant d'être cruelle — était un être insouciant ?

» C'est donc une histoire d'amour que je porte à l'écran.

— Dans le cadre d'un drame historique de la Renaissance ?

— Bien sûr, et si je suis allé tourner mes extérieurs à Viterbo, en Italie, c'est que tout y était d'époque. Le film sera en Technicolor, mais je m'efforce d'appliquer ma théorie des couleurs, à savoir que les décors doivent être beaux sans être écrasants et que le décor devra toujours s'effacer devant le costume. J'utilise beaucoup de gris et de noirs, et j'ai la chance de travailler avec un directeur de la photographie tel que Christian Matras, qui s'est, lui aussi, longtemps penché sur le problème de la couleur.

— Vos interprètes ?

— Martine Carol (Lucrèce Borgia), Pedro Armandariz (César Borgia), Massimo Serato (le comte d'Aragon), Valentine Tessier (Julie Farnèse) et Georges Lannes, Christian Marquand, Foa, Maurice Ronet, Piéral.

— Des Français, une vedette mexicaine, des Italiens, voilà pour le moins un cocktail de nationalités.

— Ajoutez à cela que nous développons le film à Londres, et vous admettrez que *Lucrèce Borgia* a tout d'un film international.

Aragon est attaqué par les hommes de main de Borgia.

Pedro Armandariz dans le rôle de César Borgia.

# LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

**Semaine du 9 au 16 février 1953**

CE qui domine notre ciel cette semaine, c'est l'éclipse du Soleil du 13 à 23 h. 12 au 14 à 2 h. 46, non visible dans notre partie du globe (rencontre Lune-Soleil dans le 3e Décan du Verseau).

Le Trigone de Saturne, en conjonction à Neptune, à la conjonction Soleil-Lune, qui pour le thème de l'éclipse se situe en XIe Maison et en IIIe Maison, nous réserve un certain apaisement. Certains accords commerciaux internationaux peuvent être heureux pour notre pays, mais les spéculations hasardeuses, dangereuses.

Des unions, surtout des remariages, peuvent être heureuses, assurant une parfaite compréhension ou une situation fort brillante. L'opposition de Pluton jette un voile de discrétion sur toute résolution ou solution, et beaucoup de choses prendront naissance ou se feront dans l'ombre. De ce fait, de grandes amours cachées connaîtront le bonheur d'une passion ardente. Les muses seront douces aux poètes, et les musiciens seront visités par l'inspiration.

L'intelligence de chacun sera développée au maximum. Les rapports de la collectivité seront plus courtois et... les chauffeurs plus aimables entre eux !

## RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE LE :

| | |
|---|---|
| **21** Mars et le **20** Avril | Natifs du Bélier, vous entrez dans une grande activité amoureuse ou artistique : heureuse pour le 1er décan, dangereuse pour le 2e et peut-être redoutable pour le 3e. |
| **20** Avril et le **21** Mai | Ne pas spéculer, rester calme, ne pas agir. |
| **21** Mai et le **21** Juin | De grandes joies, de grands triomphes, la réussite, surtout en fin de semaine. Un natif des Gémeaux peut devenir célèbre. |
| **21** Juin et le **22** Juillet | Réflexions profondes : réserver ses forces pour la semaine prochaine. |
| **22** Juillet et le **23** Août | Des bouleversements de toute nature. |
| **23** Août et le **23** Septembre | Grand calme ; si une joie fleurit, votre orgueil en sera satisfait. |
| **23** Sept. et le **24** Octobre | Les événements les plus heureux ou les plus malheureux peuvent venir vous toucher ; impossible que cette semaine soit terne. |
| **24** Oct. et le **23** Novembre | Climat agressif, la colère est mauvaise conseillère. |
| **23** Novem. et le **22** Décem. | Comme les Gémeaux, les Sagittaires sont privilégiés par la réussite ; le mariage ou remariage peut brusquement se décider. |
| **22** Décem. et le **22** Janvier | Tristesse, ennuis, brouilles, divorces ; décision grave, retour sur soi-même plein de mélancolie. |
| **22** Janv. et le **20** Février | Du bonheur qui n'aura peut-être que l'éclat d'un feu d'artifice. L'éclipse joue beaucoup pour le 3e décan. De beaux projets peuvent être anéantis. |
| **20** Février et le **21** Mars | Pour les natifs du dernier signe : rien. Le calme, la méditation, le silence. Une question pécuniaire peut amener de la joie. |

## THÈME ASTRAL DE M. X..., né le 13 février 1931, à...

PARMI les demandes de nos lecteurs pour les natifs de la 3e décade du Verseau, c'est vous, monsieur, que j'ai choisi. Dans le chemin cahoteux que les planètes bouleversées à l'heure de votre naissance ont ouvert sous vos pas, vous avez besoin d'être soutenu. J'ai choisi aussi votre thème parce que l'éclipse du Soleil couvre juste votre Soleil à votre anniversaire solaire.

Il faut que vous voyiez clair en vous-même. Quelle imagination exaltée, mais également secrète et triste ! En vous, la lutte perpétuelle de l'incompris. Votre entourage, pourtant plein d'affection, ne vous devine même pas. Vous êtes non pas sensible, mais sensitif. Vos sympathies vont à d'étranges amis. Malgré votre timidité, votre air un peu effacé, vous attirez, mais peut-être des personnes à mentalité... dangereuse.

Vous êtes intelligent, fin, malheureusement attiré par les buts où vous ne pouvez pas réussir. Ne vous bercez pas de rêves ; soyez plus franc avec vous-même. Vous critiquez trop les autres et vous êtes trop partial dans vos sympathies et vos antipathies. Vous aimez les arts et toutes les jouissances de la vie. Ces tendances très violentes luttent contre votre timidité.

L'amour, qui a tant d'importance dans votre thème, vous apporte bien des désappointements. Si l'étude des religions ou le désir de devenir médecin vous attire, suivez ces voies. Mais ne faites pas de sciences occultes: des procès, des ennuis graves pourraient en surgir. Ne vous mêlez à rien de clandestin, à aucune spéculation hasardeuse.

Des amis ou des amies ayant une situation supérieure à la vôtre vous entraînent à de grandes dépenses. Vous faites beaucoup pour maintenir votre « standing », mais le rêve est là, toujours là, encore là. Rapprochez-vous le plus possible de ce qui est terrien ; la solitude vraie, non la retraite, est meilleure pour vous que trop de relations. Dans les champs, dans les bois, dans les prés, le rêve s'aère, devient plus léger.

L'éclipse du Soleil à votre jour anniversaire a une importance énorme pour vous toute cette année. Des désillusions vous attendent ; cela sera peut-être heureux.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

### L'ANGLETERRE :

Lord Ernle, *Histoire rurale de l'Angleterre*, traduite par Claude Journot (N. R. F. Gallimard, 610 pages). L'ouvrage de lord Ernle, qui fut président du Board of Agriculture, a été complété et mis à jour par A. D. Hall.

C'est, depuis ses origines, la vie économique d'un peuple dont elle a orienté la vocation. La prospérité commerciale de l'Angleterre dépendit longtemps de la laine, principale source de la richesse du pays et des revenus de la Couronne. Rabelais fait déprécier par Panurge les moutons de Dindenault et, quand celui-ci disserte sur la finesse de leur laine, le traducteur anglais la compare à la qualité de la laine de Lemynster. Un poète, Dyer, en célèbre les mérites :

*Si une laine propre à notre île*
*A été un don de nature, c'est le flocon [de peigné,*
*Le doux flocon, blanc comme neige, et [long poussé.*

Les temps modernes ont transformé toutes les branches de l'agriculture, mais révélé, en même temps, chez elles une surprenante faculté d'adaptation. Seule, toutefois, une minorité a pu tirer parti de ce changement ; dans son ensemble, l'agriculture anglaise doit être considérée comme une activité en crise. Depuis vingt ans, elle est entrée dans une nouvelle phase avec l'adoption d'une politique douanière protectionniste et l'octroi de subventions.

### LA VIE AU MOYEN AGE :

Marcelin Defourneaux, *la Vie quotidienne au temps de Jeanne d'Arc* (Hachette, 314 pages). Une excellente fresque des divers aspects de la période de transition que fut l' « automne du moyen âge » : les vues d'ensemble ; alternent avec les scènes d'intimité, révélant la mise en œuvre d'une documentation de première main, interprétée par un érudit qui connaît admirablement les conditions économiques et sociales de cette époque de transition. La vie rurale, le monde de la bourgeoisie citadine, les modes de la cour, la chevalerie, les femmes, l'amour, le sentiment religieux, la guerre, l'aventure, la splendeur et les misères de Paris, autant de tableaux brossés d'une plume alerte et qui font revivre sous nos yeux un passé souvent mal connu.

L'auteur insiste avec raison sur la place qu'il tient dans la formation du sentiment national. Il en cite un témoignage caractéristique. Le Parlement de Paris eut à juger le cas d'une jeune fille française qui prétendait rejoindre en Angleterre son fiancé, un ancien héraut d'armes de Talbot, et invoquait l'exécution d'un engagement matrimonial. Le Parlement en reconnut la validité canonique, mais déclara impossible la réunion des deux fiancés, en raison de la nationalité anglaise du futur, qui ne pouvait « avoir fille en l'obéissance du roi de France ».

ALBERT MOUSSET.

## LÉGION D'HONNEUR

### ÉMILE ROCHE

M. Emile Roche vient d'être promu commandeur de la Légion d'honneur. Journaliste, industriel, membre du Conseil économique, vice-président du parti radical, M. Emile Roche est depuis longtemps spécialisé dans l'étude des questions économiques. Il apporte à les traiter une compétence, une largeur de vues, un souci de la recherche des solutions neuves qui lui ont valu une autorité incontestée. Nous lui adressons nos très sincères félicitations.

DANS la liste des promotions au grade de commandeur nous avons relevé également les noms des docteurs de Gaudart d'Allaines, l'éminent chirurgien, professeur à la Faculté de médecine de Paris ; Piédelièvre, également professeur à la Faculté, président du Conseil national de l'ordre des médecins ; Pierre-Louis Brocq, professeur à la Faculté de médecine ; Pugibet, adjoint au recteur de l'Académie de Paris ; de Mme Ramart, directeur de recherches au C. N. R.

L'*Officiel* du 27 janvier a publié un décret nommant chevalier M. Fernand Contandin, dit Fernandel, artiste ; trente ans d'activité artistique et de services militaires, précise le texte du décret.

## NÉCROLOGIE

### ARSÈNE CHAUCHAT

ARSÈNE CHAUCHAT, ancien administrateur de plusieurs journaux parisiens et ancien secrétaire général de la Caisse des retraites de la presse, est mort à l'âge de soixante-douze ans.

### LE COLONEL DE VIRIEU

ON a appris avec un vif regret la mort du colonel de Virieu, chef du Service historique de l'armée. Né en 1898, engagé volontaire en 1916, ancien élève de l'Ecole de guerre, il fit la guerre de 1939-1940 comme chef d'état-major de la 5e division de cavalerie et fut fait prisonnier. Rapatrié pour raisons de santé, il rejoignit les Forces françaises de l'intérieur. Il était commandeur de la Légion d'honneur. Ses très brillants services lui avaient valu en outre la Médaille militaire, la Croix de guerre 1914-1918 et 1939-1945 et la rosette de la Résistance.

## DÉESSES DE LA NEIGE

CES trois charmantes sportives (de gauche à droite : Mlles Muriel Lip, Marysette Agnel et Josette Névière) ont remporté les trois premières places de l'épreuve de descente du VIe Critérium national de ski féminin, qui s'est disputé à Megève.

## L'ALGÉRIE PRÉSENTE SES PLUS BELLES IMAGES

TOUT un appareil militaire était réuni, le samedi 24 janvier, dans une grande salle des Champs-Elysées, à l'occasion de la projection de quelques courts métrages réalisés par le service cinématographique du gouvernement général de l'Algérie. Le maréchal Juin était venu en civil, et M. Roger Léonard ne portait pas, lui non plus, son brillant uniforme de gouverneur général. MM. André Colin et Jean Masson, secrétaires d'Etat, Viollette, ancien gouverneur général de l'Algérie, Mme la maréchale Leclerc et les parlementaires des trois départements entouraient également M. Charles Brune, ministre de l'Intérieur, qui présidait la séance.

Dans un spirituel exposé, M. Gabriel Audisio, chef du service algérien d'information, insista sur le souci d'objectivité qui préside à la réalisation de ces films. Ouvert par un reportage qui retraçait une tournée d'inspection de M. Charles Brune à travers les trois départements, le programme se poursuivit par deux bandes consacrées à l'œuvre éducative de la France. La première était intitulée « Bouzaréa », du nom de l'école où de jeunes instituteurs français et musulmans se préparent à enseigner aux enfants du « bled » la langue française en même temps que les principes de l'hygiène et de l'agriculture modernes. Le second de ces documentaires révélait l'existence de l'instituteur « d'une école nomade dans le Hoggar », qui partage la vie des Touareg.

La sollicitude de tous ces maitres et la bonne volonté de leurs élèves sont également émouvantes. Mais plus émouvantes encore furent les images offertes par le film « Ombres sur l'Afrique », consacré aux maladies des yeux qui sévissent en Algérie. Ce documentaire comporte, comme beaucoup d'autres, une version française et une version arabe. Celle-ci, projetée par des camions-cinéma jusque dans les régions les plus reculées, enseigne efficacement aux populations musulmanes les moyens de se protéger du fléau.

Enfin, après une bande en couleurs sur la Kabylie, le programme s'acheva par un film évoquant la glorieuse histoire de notre « Armée d'Afrique ».

## « FRANCE-AFRIQUE NOUVELLE » PRÉPARE UN GRAND VOYAGE

L'AMIRAL LACAZE, de l'Académie française (second à partir de la gauche sur notre photographie), a présidé au ministère de l'Information une conférence sur l'organisation de la « Croisière Afrique Australe ».

Cette croisière aura pour but de créer un trait d'union entre la France et l'Afrique du Sud, où nous sommes, semble-t-il, appréciés mais trop peu connus.

Sorte d'exposition itinérante, une caravane de camions quittera Capetown pour un circuit de six mois qui la mènera dans trente-six villes, dont Johannesburg, Prétoria, Port-Elizabeth, Durban, Bulawayo.

Les industriels et commerçants français auront par cette croisière l'occasion de faire représenter leurs produits et d'organiser ou d'intensifier leurs exportations dans ces régions neuves mais en pleine évolution. — H. K.

## RÉCEPTION A L'ACADÉMIE DIPLOMATIQUE INTERNATIONALE

AU moment même où l'Académie française accueillait M. André François-Poncet, l'Académie diplomatique internationale recevait deux personnalités éminentes : S. Em. Mgr Roncalli et M. Maurice Schumann.

M. Frangulis, secrétaire perpétuel de l'académie, présidait la séance.

Dans une allocution presque familière, mais aussi pleine qu'à l'habitude d'esprit et de finesse, le nonce apostolique dit une fois encore son regret de quitter la France et son espoir d'avoir, durant son séjour à Paris, contribué à la pacification des esprits.

Ensuite, le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères exposa sa foi dans l'avenir de l'Europe, dont « l' « intégration », dit M. Maurice Schumann, me paraît plus que jamais nécessaire ».

UN EXEMPLE POUR TOUS
FRANÇOIS DE ROUX
LA JEUNESSE DE LYAUTEY
1 vol. 480 fr.
CALMANN-LÉVY

AVIS FINANCIER
PÉCHINEY
ÉMISSION de 300.000 obligations de 10.000 fr. nominal.
Intérêt minimum de 5 ½ % avec intérêt supplémentaire et prime de remboursement variables en fonction des dividendes attribués aux actions.
Jouissance du 15 janvier 1953.
Amortissement en 18 ans du 15 janvier 1953.
Se renseigner auprès des banques.
(B.A.L.O. du 26 janvier 1953.)

LES SPECTACLES
JUNE RICHMOND
la célèbre étoile internationale
la femme la plus comique du monde
A REÇU UN ACCUEIL TRIOMPHAL
AU CASINO DE PARIS
Dans la nouvelle version de « Gay Paris »
UNE REVUE DU TONNERRE

SAMEDI-SOIR
L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

## COURRIER MUSICAL

### LE « COLLEGIUM MUSICUM ITALICUM » A PARIS

LE concert du « Collegium Musicum Italicum » de Rome a été un véritable triomphe pour cet admirable ensemble instrumental. La salle Gaveau était absolument comble. Le programme, où voisinaient les noms de Campini, de Marcello, de Leo, de Rossini, et où s'inscrivaient trois admirables concerti de Vivaldi, fut exécuté d'éblouissante manière par cette formation de virtuoses que dirige remarquablement D. Renato Fasano.

Il faut remercier les Entretiens culturels franco-italiens de nous avoir procuré ce plaisir de haute qualité.

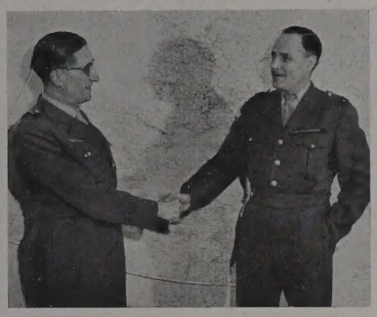
### DEUX CRÉATIONS AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

LES 11, 14, 17, 20 et 21 février, l'Ensemble lyrique de Paris présentera au théâtre des Champs-Elysées « le Rire de Nils Halérius », opéra en trois actes de Marcel Landoswski, qui est aussi l'auteur du livret, qu'il a écrit avec notre collaborateur Gérard Caillet. M. Pierre Deloger, directeur du Théâtre municipal de Mulhouse, où fut créé l'ouvrage en 1951, assure la mise en scène. L'orchestre Radio-Lyrique et les chœurs d'Yvonne Gouverné seront sous la direction de Francis Cebron. Le personnage principal retrouvera son créateur, M. Xavier Depraz. Les décors sont d'Eugène Fuchs, et pour le ballet, réglé par Léone Mail, Félix Labisse a dessiné de nouveaux costumes. En même temps que « le Rire de Nils Halérius », le programme de ces représentations comprend l'unique comédie musicale écrite par Moussorgsky, « le Mariage », d'après la pièce de Gogol.

« Le Violoniste » : costume dessiné par Labisse pour un des personnages du « Rire de Nils Halérius ».

### CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 10 Février
21 h. (Kiesgende Valmalète)
Société Philharmonique de Paris
Peter WALLFISCH
Ivry GITLIS



## NOMINATIONS A SHAPE

Le général de division Jean Guérin, qui occupait les fonctions de commandant supérieur des transmissions de l'armée française de terre, a été désigné pour occuper à Shape les fonctions de président du Comité européen de coordination des transmissions militaires.

Il succède au général de brigade René Marty, qui devient directeur des transmissions au secrétariat d'Etat aux forces armées (Guerre).

Ancien élève de Polytechnique, le général Guérin appartient à l'arme du génie. Il a reçu les étoiles en 1947. Divisionnaire en 1950, il est officier de la Légion d'honneur et Croix de guerre.

Le général Marty appartient à l'infanterie.

Engagé volontaire en 1916, envoyé ensuite à Saint-Cyr, il est général de brigade en 1951 ; il a commandé à ce titre les transmissions de la Ire région militaire.

Officier de la Légion d'honneur, médaille de la Résistance avec rosette, il est titulaire de la Croix de guerre 1914-1918 et 1940-1945.

## PANORAMA RADIOPHONIQUE

### Le compositeur de la semaine

Le culte des compositeurs disparus est assuré grâce au progrès du disque et de la Radiodiffusion. Parmi les émissions intéressantes créées sur les ondes il convient de souligner la valeur de la rubrique consacrée quotidiennement (sauf le jeudi et le dimanche) par Madeleine Garros et Michelle Vallée au « Compositeur de la semaine ».

Malgré l'étendue de leur culture, les deux animatrices de cette émission tiennent à préciser qu'elles n'ont pas la moindre prétention didactique et ne veulent pas faire œuvre d'enseignement. Elles se gardent soigneusement de donner des explications techniques et se contentent de rechercher les enregistrements nouveaux et s'efforcent d'atteindre ceux que l'on ne joue pas souvent et qui restent trop peu connus. Elles veulent simplement offrir à leurs auditeurs un agréable moment.

Le samedi 7 février, un point final sera posé aux journées consacrées à Schumann avec un concert qui permettra d'écouter le Quatuor en fa majeur et deux mélodies interprétées par Elisabeth Schwarzkopf et Gérald Moore : « le Noyer », « les Messages ». Puis l'image de Schumann s'estompera doucement et sera remplacée pendant quelques jours par celles de musiciens français des XVIIIe et XIXe siècles. Ils se nomment Hérold, Auber, Adam, Boïeldieu, etc. Le long cortège des maîtres illustres défile ainsi à une cadence régulière. Si l'on peut souhaiter encore un perfectionnement à ces belles séances, c'est que la télévision puisse un jour projeter sur l'écran, pendant le concert, quelques vues intéressantes se rapportant à la vie du musicien.

W.-L. LANDOWSKI.

## ★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★

### LE BOUTON ÉLECTRIQUE QUI FAIT MINUTERIE

Cet appareil, d'invention française, fonctionne comme interrupteur ou comme minuterie, ou les deux à la fois. Dans les vestibules, escaliers, penderies ou paliers il serait souvent avantageux de disposer d'une minuterie pour supprimer le gaspillage de courant. Ce dispositif n'était pas jusqu'à présent accessible au particulier en raison de son prix élevé. En supprimant le mouvement d'horlogerie, on a simplifié le mécanisme, qui devient à la portée de toutes les bourses. L'appareil est muni d'une ventouse en caoutchouc. Lorsqu'on appuie sur le bouton, on colle la ventouse sur son socle. Une admission, réglée par une molette, permet l'entrée plus ou moins rapide de l'air. Au bout d'un temps déterminé, l'air décolle la ventouse, ce qui coupe le courant. Les possesseurs de villas peuvent équiper ainsi leurs éclairages extérieurs pour faciliter les sorties dans l'obscurité ou la traversée d'un jardin sans éclairage.

### UNE MACHINE A DICTER MINIATURE

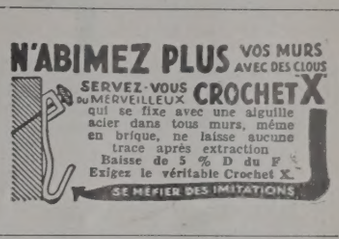
Un inventeur allemand a conçu cet appareil (cliché ci-contre), qui a la forme d'un livre et se transporte facilement dans une serviette. Il pèse 900 grammes, mesure 17 centimètres sur 11, a 3 cm. 5 d'épaisseur et enregistre une dictée d'une demi-heure sur disque. Un seul bouton contrôle l'enregistrement ou l'émission. Le micro sert de haut-parleur pour l'émission.

Une lampe témoin indique si l'appareil est en marche.

### TOURNEVIS LUMINEUX

Il n'est pas toujours facile de poser une vis dans les recoins obscurs ou mal éclairés. Aussi un inventeur a-t-il imaginé un tournevis lumineux, muni d'une lampe à pile dissimulée dans le manche de l'outil et qui dirige un faisceau de lumière sur le travail à effectuer.

C. T.




## LA SEMAINE HIPPIQUE

### MALGRÉ LE VENT... LA FROIDURE

### Indoor jumping

En dépit de l'hiver rigoureux, l'entraînement à l'obstacle se poursuit partout. Dernièrement, dans le cadre agréable du manège Howlett, le Cercle hippique de France réunissait un certain nombre de participants pour un tour d'essai de la Coupe offerte par le Conseil général de la Seine. Le tracé, aux tournants multiples, fit sans cesse intervenir la conduite. Quelques difficultés..., en particulier un double sérieux, dont le second élément accusait 1 m. 30, et un « oxer » final, qui, pour être classique, n'en demandait pas moins puissance et adresse à franchir.

Un premier tour donna trois « ex æquo ». Au barrage sur parcours réduit et surélevé qui suivit, la première place revint à Mlle Parfait-Ferré, jeune débutante ayant très bien monté son cheval, Vent du Nord. M. Magrou est deuxième, pilotant Unique. A Mlle Poumier la troisième place sur Ariane.

### La saison des beaux trophées.

RALLYE Bonnelles, tenue rouge, col et parements bleus, continue la série de ses laisser-courre dans la région de Rambouillet. Sous la conduite de M. Maurice Otto, maître d'équipage, les prises se succèdent. Encore cinq cerfs pour arriver au deux mille cinq centième depuis la fondation en 1872.

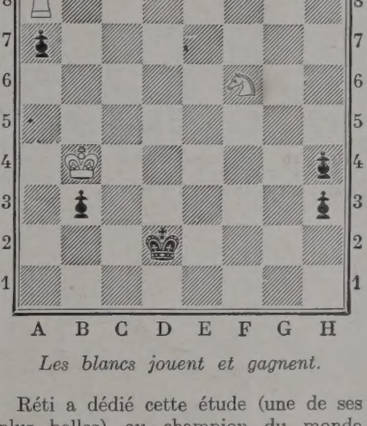
Les chiens, quatre-vingts dont douze à l'élevage, sont des vendéens panachés d'anglais, de poitevins et de saintongeois. « Il leur arrive de traverser de nombreux changes sans balancer, les jeunes se mettent à leur affaire, c'est une jolie meute à suivre et à conduire en forêt », nous déclare le duc de Brissac, qui est à la tête du comité de chasse. Parmi les nouveaux « boutons », on nous cite M. Georges Marchal et Mme Dany Robin, Mme Wirth-Flandin, Mlle Nadine Lambiotte et le comte de Beaumont, le grand fusil, que sa passion de la chasse à tir n'empêche pas de monter à cheval de temps à autre. — TRE-HARDY.

## PRIX LITTÉRAIRES

La Société des Poètes a décerné le « prix Desbordes-Valmore », une des plus hautes récompenses dont elle dispose, à Mlle Marthe-Claire Fleury, auteur de plusieurs recueils de vers. Des poèmes de Mlle Fleury ont été lus par M. Julien Bertheau, sociétaire de la Comédie-Française.

# LES ÉCHECS (N° 108)

*Etude N° 110*
*par Richard Réti.*
*Correction de Chéron, 1951.*



*Les blancs jouent et gagnent.*

Réti a dédié cette étude (une de ses plus belles) au champion du monde défunt : Docteur Emanuel Lasker.

La version de cette étude, publiée dans *Richard Réti : Sämtliche Studien* (1931), sous le N° 52 et qui porte au-dessus du diagramme la mention :

Verbessert nach « Wiener Schachzeitung 1923 » est différente de celle que nous donnons ici.

Le cavalier blanc est sur ç5 et il y a un pion noir sur f6.

Mais j'ai découvert une démolition inattendue de cette version. Les blancs gagnent par cette seconde solution : 1. Cç5×b3+, Rd2-é3 (le mieux). — 2. Ta8-h8, Ré3-f3, — 3. Th8×h4, Rf3-g3. — 4. Th4-h6, h3-h2. — 5. Cb3-d2, Rg3-g2 (5. ... f6-f5 ; 6. Cd2-f1+ et 7. Cf1×h2). — 6. Th6-g6+, Rg2-h3 (6. ... Rg2-f2 ; 7. Cd2-é4+!). — 7. Cd2-é4, h2-h1 : D. — 8. Cé4-f2+ gagne. Ou 3. ... Rf3-g2 ; 4. Th4-g4+!, Rg2-f3 (4. ... Rg2-f2 ; 5. Cb3-d2, h3-h2 ; 6. Cd2-é4+, Rf2-f3 ; 7. Tg4-g3+, Rf3×é4 ; 8. Tg3-h3, f6-f5 ; 9. Th3×h2, f5-f4 ; 10. Rb4-ç3, Ré4-é3 ; 11. Rç3-ç2, f4-f3 ; 12. Rç2-d1 gagne) ; 5. Tg4-g6, h3-h2 ; 6. Cb3-d2+, Rf3-f2 ; 7. Cd2-é4+ gagne.

J'ai réussi à supprimer cette seconde solution et à corriger l'étude en lui donnant la forme du diagramme N° 110. La valeur esthétique de l'étude de Réti n'est en rien diminuée par ma modification, bien au contraire. Elle a un pion de moins et quelques fausses solutions, difficiles à réfuter, en plus.

---

*Prix de beauté du tournoi de Saltsjöbaden 1952.*

Blancs : Stoltz (Suède).
Noirs : H. Steiner (Etats-Unis).

1. ç2-ç4, é7-é5. — 2. Cb1-ç3, d7-d6. — 3. g2-g3, f7-f5. — 4. Ff1-g2, Cg8-f6. — 5. d2-d4, Ff8-é7. — 6. é2-é3, 00. — 7. Cg1-é2, Rg8-h8. — 8. Dd1-ç2, Dd8-é8. — 9. b2-b3, Cb8-ç6. — 10. Fç1-a3, é5×d4 (meilleur a7-a5 avec l'intention Cç6-b4). — 11. é3×d4, f5-f4?. — 12. 000 (moins bon serait 12. g3×f4, d6-d5), Cf6-h5 (menace f4-f3). — 13. Fg2-é4, g7-g6. — 14. Cç3-d5, Dé8-d8 (si 14. ... Fé7-d8 ; 15. Fa3-b2). — 15. Fa3-b2, f4-f3. — 16. Cé2-f4, Fé7-g5. — 17. Fé4×g6!, h7×g6. — 18. Dç2×g6, Ch5-g7 (18. ... Ch5×f4 ; 19. g3×f4 ouvrant la colonne g aux tours blanches). — 19. h2-h4, Fg5×f4+ (si 19. ... Fg5-f6 ; 20. g3-g4). — 20. g3×f4 (et non 20. Cd5×f4, Dd8-f6), Fç8-f5. — 21. Dg6-h6+, Ff5-h7. — 22. Cd5-é3, Tf8-f6 (peut-être 22. ... d6-d5 est-il meilleur ; 23. Cé3×d5, Cg7-f5). — 23. Dh6-g5, Tf6-g6. — 24. d4-d5!! (un surprenant sacrifice de dame), Tg6×g5 (24. ... Cç6-é7; 25. f4-f5) ; 25. h4×g5, Cç6-é7. — 26. Cé3-g4, Dd8-ç8. — 27. g5-g6, Dç8×g4 (si 27. ... Cé7×g6; 28. Cg4-f6, Cg6-f8; 29. Td1-g1). — 28. Th1×h7+, Rh8-g8. — 29. Th7×g7+, Rg8-f8. — 30. Tg7-f7+, Rf8-é8. — 31. Td1-é1, Dg4×g6. — 32. Té1×é7+, Ré8-d8. — 33. Fb2-f6, Dg6×f6. — 34. Tf7×f6 et les noirs perdirent ici par dépassement du temps de réflexion. Mais leur partie était sans espoir après 34. ... R×T. — 35. Tf6-é6+ suivi de 36. Rç1-d2-é3 et ×f3.

André Chéron.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

# FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

**FRANCE ET UNION FRANÇAISE**

| | ABONNEMENT N°1 | ABONNEMENT N°2 | ABONNEMENT N°3 |
|---|---|---|---|
| Un an... | 4.700 | 6.000 | 7.000 |
| 6 mois... | 2.400 | 3.100 | 3.600 |

**ÉTRANGER**

| | ABONNEMENT N°1 | ABONNEMENT N°2 | ABONNEMENT N°3 |
|---|---|---|---|
| Un an... | 5.700 | 7.250 | 8.600 |
| 6 mois... | 2.900 | 3.725 | 4.400 |

**L'abonnement n° 1** donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

## TOURISME ET VILLÉGIATURES

### SPORTS D'HIVER

**LES HOUCHES - MONT BLANC**
(Haute-Savoie)

*Altitude 1.050 m. - 1 téléférique - 3 remonte-pentes - École nationale du Ski français - Station ensoleillée en février.*

**LA HUTTE** (1.800 m.) **Hôtel de montagne au sommet du téléférique.** Tout confort. Pension à partir de 1.400 fr.

**H. Mont-Lachat** ★★ 40 ch. dont 10 av. bain. 7 jours séjour 10.000 fr. toutes taxes et service compris. Tél. 20.

SAINT-GERVAIS (Haute-Savoie)

**Hôt. Gai Soleil** Vue sur les Aravis. Téléférique. Prix mod. Les joies de la montagne et du ski. Tél. 73.

MEGÈVE (Hte-Savoie)

**LA RÉSIDENCE** ★★★★
125 chambres - Tél. : 200-306-307
*PATINOIRE PRIVÉE*
*BAR - ORCHESTRE*

COMBLOUX (Hte-Savoie)

**Hôt. Idéal Mt-Blanc** Tout conf. (C.F.T.) Pens. dep. 1.200 fr.
Téléfér. - Téléski. Vue sur Mont-Blanc.

VAL D'ISÈRE (Savoie)

Hôtel de
**l'AIGLE BLANC**
tout le confort dans l'ambiance sympathique d'un chalet de montagne. Cuisine et direct.
REYGROBELLET
de St-Germain-de-Joux.

### CÔTE D'AZUR

*Venez sur la Côte d'Azur faire votre cure salutaire de vie souriante !*
*Rens. : Comité Régional du Tourisme, 20, Bd Carabacel, Nice, et aux Syndicats d'Initiative des stations.*

NICE (A.-M.)

HOTEL
**MONDIAL**
180 chambres, 108 bains, 50 m. mer. Près Musée Masséna
ENTIÈREMENT REMIS A NEUF
Ouvert toute l'année
PRIX LES PLUS ÉTUDIÉS
Vous conseille son
RESTAURANT DE GRANDE CLASSE
sans créer aucune obligation d'y prendre vos repas.

**WINDSOR** SANS PENSION
11, r. Dalpozzo
près mer. 60 ch. gd conf. av. tél. Px mod.

CANNES (A.-M.)

**GALLIA-PALACE** Parc Situation tranquille Son restaurant
Appartements privés avec cuisine.

MONTE-CARLO

**HOTEL ALEXANDRA**
Nouvelle direction : AGID
PRIX MODÉRÉS
5 minutes des jardins et Casino

EZE-SUR-MER (A.-M.)

**Cap Estel Hôtel** 5 km. Monte-Carlo Cadre unique
Plage privée - Piscine - Parc 18.000 m².

### BELGIQUE

**A BRUXELLES**
Une tranquillité incroyable se trouve à l'**Atlanta-Hôtel**, dans une ambiance select et reposante. 1 pers. 190 fr., 2 pers. 325 fr petit déjeuner très riche compris.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

## AUBADE AU PRÉFET

L'Harmonie du XIIe arrondissement, que préside M. Georges Thiébaud, donne chaque année une aubade au préfet de la Seine. M. Paul Haag a, selon la tradition, accueilli les musiciens dans son cabinet, où quelques-uns d'entre eux ont reçu la médaille de la Ville de Paris.

## RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

40 km. Paris, **Domaine 70 ha.** Chât. Riv. 125 km. **Domaine 230 ha.** tenant. Bois et herb. *Sologne.* **Joli Domaine** Chasse. **250 ha.** Étangs *Rég. Agen.* **Domaine agricole. 145 ha.** *Savoie.* **Chalet** meublé pr. Megève. M. FERRANDIER, 10, r. Cambacérès, Paris.

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE SUR LICITATION ET SUR SURENCHÈRE DU DIXIÈME
AU PALAIS DE JUSTICE A PARIS, LE JEUDI 19 FÉVRIER 1953, à 14 heures

**IMMEUBLE A PARIS**
8e ARRONDISSEMENT
**81, BOUL. HAUSSMANN**
CONTENANCE : 480 MÈTRES CARRÉS ENVIRON
**MISE A PRIX. . . . . 37.400.000 francs**

S'adr. à : Me P. LELIÈVRE, avoué, rue Blanche, n° 40, à PARIS ; Mes GROLOUS, R. LAURENT, JARRY, FAURE, LOUVET, NOUEL, REGNAULT et ROUGEOT, avoués à Paris ; Mes COLLET, de RIDDER, COTTENET, PICARD, ADER et ESTIENNE, notaires à Paris

**BONS DU TRÉSOR A INTÉRÊT PROGRESSIF**

*LE MEILLEUR EMPLOI*

**de vos disponibilités**

DES AVANTAGES EXCEPTIONNELS SONT ACCORDÉS AUX BONS ÉMIS A PARTIR DU 19 JANVIER 1953



Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

# HISTOIRE DU VILLAGE DE CORNEBU

TEXTE ET DESSINS D'EMMANUEL LAMOTTE ★ LA FARCE DU MAGOT ★

...té riait dans les vignobles de Cornebu mais
...n dans le coeur de ce jeune couple assis le
...ng de la route...

... L'asque Marcel, Cubille et Bigoulet
apparurent. Ils avaient quartier libre
et se promenaient, riant, chantant,
jouant du petit bugle et du trombone...

Apercevant les jeunes amoureux et remarquant
leur détresse, ils s'émurent, s'arrêtèrent, leur offrirent
le vin de leurs bidons, le cervelas de leur collation
et de bonnes paroles qui réconfortèrent les enfants

...is, toujours riant, chantant, jouant du trombone
...du petit bugle ils reprirent leur chemin suivant
...ne fraîche et jolie paysanne qui les conduisit
...ns les bois devant la maison de Pas de Fouine
...nde forestier.

La paysanne disparut dans le petit jardin qui
entourait la maison. Du linge féminin séchait
sur une corde. L'air sentait bon, le bois couvait
des fleurs, les oiseaux chantaient d'amour sous
les feuilles.

Ils regardèrent dans le jardinet. Pas de Fouine
une appareil à asphyxier les doryphores sur le dos
duquel un plan de pommes de terre, de brûle
insecticide, la femme et ses deux filles faisaient
la lessive.

...es trois compères s'éloignèrent d'une centaine de
...ètres s'approchèrent du poulailler. Cubille et Bigoulet
...itèrent le cri de la poule effrayée tandis que
...arcel criait au voleur et au Braconnier.

L'effet fut immédiat. Pas de Fouine sortit
précipitamment du jardinet et se lança à
travers bois à la poursuite du malfaiteur
imaginaire, armé de sa lance à asphyxier

Les militaires s'approchèrent alors des trois
lavandières et de faire connaissance, et de
plaisanter, et de jouer du trombone et du petit
bugle, en sourdine, et de farcer, et de jongler

...ésumé des chapitres précédents : Cornebu, petit bourg entouré de vignes et de forêts... Enquêtant sur l'assassinat de Madame Pétale et le vol du
...dule le policier tout ouïe et tout oreille se penche sur le passé de Marcel Benoît, candidat à la perception. Déçu dans son amour pour Rosie, fille de la
...ctime victime devenue la femme du méprisable Octave, Marcel Benoît est incorporé au 192ème de Cornebu où il fait la connaissance de Cubille
...t de Bigoulet.

LA SEMAINE PROCHAINE LA CENTENAIRE

FEB 24 1953

# UNE RÉSERVE DE CLASSE

FAITES CONFIANCE AUX GRANDES MARQUES